

Le Sphinx du Pacifique

Copyright © 2007 Emmanuelle Boudaliez,



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Édition du 31 décembre 2007
(www.shantighar.org)

*On doit avoir beaucoup souffert avant qu'il soit question de commencer à
aimer le prochain.*

S. Kierkegaard

*Nul ne pourra m'obliger à donner un sens à ma souffrance. On ne pourra
m'enseigner qu'elle a un sens. Mais cette signification, je puis, moi, au fond
de moi-même, tenter de la reconnaître et de la créer.*

Gabriel Marcel

*Un homme, même différent, même avili, reste un homme à qui nous devons
permettre de poursuivre une vie d'homme.*

Emmanuel Mounier

Il n'y a qu'un moyen d'être libre, c'est d'être toujours disposé à mourir.

Diogène

*Un homme couvert de crimes est toujours intéressant. C'est une cible pour la
miséricorde.*

Léon Bloy

Aimer quelqu'un, c'est espérer en lui pour toujours.

Gabriel Marcel

Chapitre 1

La nuit était noire. L'eau, la terre et le ciel se confondaient dans les mêmes ténèbres. De l'Océan montait la respiration vaste et cadencée du ressac. L'air, tiède, s'agitait d'une brise de sud-est.

Dans cette obscurité quasi-totale, les trois silhouettes tapies contre de gros blocs de rochers se distinguaient à peine à moins d'être près à les toucher. Leurs regards convergeaient tous dans la même direction, vers l'immensité invisible du large. Chacune était armée. Le fusil épaulé trahissait l'imminence d'un réel danger. Et pourtant, aucun mouvement suspect ne venait des flots, aucun navire n'était en vue, aucun bruit suspect autre que celui des vagues venant s'écraser à quelques pas ne se faisait entendre.

Un grognement sourd révéla la présence d'un chien au côté des inconnus. Puis il se détacha de la masse sombre et courut jusqu'au rivage où les lames mouraient dans une frange argentée. Au même instant, ce qui ressemblait à une tête parut à la surface de l'eau. Il se fit un certain mouvement du côté des silhouettes.

– C'est Raynes ! souffla l'une d'elle.

– Non. Regardez. Ils sont deux !

Le chien, qui avait bien reconnu son maître, sauta dans l'eau et patagea joyeusement pour l'accueillir, peu soucieux, lui, de savoir s'il était discret ou pas. Sa queue battait l'eau avec vigueur.

– Doucement, Almeda ! Doucement ! fit le nouveau venu en émergeant complètement de l'eau. Monsieur Wilde...

– Je suis là, répondit aussitôt l'un des membres du petit groupe. Y-a-t-il du danger ?

– Il n'y a plus de danger !

– Vous en êtes sûr ? Est-ce vous qui ?...

– Plus tard, plus tard, venez donc m'aider !

– Qu'est-ce... que c'est ? demanda Wilde qui s'était approché de Raynes et découvrait avec stupeur qu'il traînait derrière lui le corps d'un homme.

– Je vous raconterai...

– Mais, intervint une autre voix, où sont ces forbans ? Vous êtes certain qu'il n'y a pas de survivants ?

– Quasiment, monsieur Lawrence. Aucun n'aurait pu réchapper de cette effroyable déflagration.

– Sauf cet homme, semble-t-il...

– Il a sauté avant...

– Et vous osez souiller notre île ? interrompit Lawrence d'une voix tonitruante qui ne craignait pas d'être entendue à la ronde. Je vous...

– L’interdis ? acheva Raynes d’un ton moqueur. De quel droit ?
 – Mes amis, soyons calmes. On pourrait nous entendre !
 – Non, monsieur Wilde, je vous le répète. Le bâtiment a explosé. Il était trop loin pour que...

– Vous avez dit que celui-ci avait sauté avant. D’autres ont pu faire de même...

– Vous êtes bien sceptique, monsieur Wilde. J’étais là. Je sais bien ce que j’ai vu. Mais venez ! Je ne serais pas fâché de me sécher ni de boire un thé bien chaud. Et puis, ce pirate ici présent nécessite des soins !

– Ça, jamais ! rugit l’homme qui parlait si fort.

Aidé par Wilde, Raynes transporta le corps inanimé jusque dans une habitation distante d’une cinquantaine de mètres. Après s’être assuré une dernière fois qu’ils ne risquaient plus rien, le quatrième homme qui n’avait jusque là rien dit, alluma une lampe et ranima le feu dans la cheminée.

Il fut ainsi possible de voir et le spectacle qui s’offrait aux yeux des quatre hommes rassemblés n’avait rien de réconfortant. Ils demeurèrent un moment muets d’horreur et d’incrédulité, se demandant s’ils ne faisaient pas un horrible cauchemar. Après l’épreuve d’une interminable attente angoissée dans la nuit, leur esprit surexcité se prêtait à toutes les interprétations, y compris les plus folles.

C’était plus que des soins que nécessitait le pirate ramené par Raynes. C’était probablement un cercueil. Car la vie semblait destinée à s’enfuir de cette carcasse qui ne méritait même plus le nom d’humaine. Qu’en restait-il sinon une gigantesque plaie ? Aucun centimètre carré de la face visible de son corps n’avait échappé à l’expression la plus odieuse de la barbarie. Ainsi que l’avait dit Raynes, le pirate n’avait pas été victime de la déflagration. C’était l’homme, son semblable, qui en avait fait cette loque, ce tissu de souffrance et de sang. De la nuque jusqu’aux chevilles on voyait l’empreinte suintante des coups qui s’étaient abattus sur lui. En maints endroits des cloques entre les chairs à vif trahissaient des brûlures récentes. Quel avait donc été le crime de ce malheureux pour subir un châtement aussi impitoyable ? Allait-il survivre ?

– C’est ignoble ! s’écria Wilde, le plus âgé des quatre, un être sec, approchant de la soixantaine, dont la physionomie austère se teintait d’une émotion qu’il ne cherchait pas à dissimuler.

Malgré son âge, c’était la première fois qu’il était confronté à tant d’horreur et de violence.

– Christopher ! poursuivit-il d’une voix pressante. Fais quelque chose, de grâce. Ne laisse pas ce malheureux agoniser sous nos yeux !

Celui auquel était adressé cette supplique était un personnage tout en rondeur, au visage jovial, agrémenté d’une superbe moustache aux extrémités recourbées dans le style du dix-septième siècle.

– Et pourquoi non ? Nul doute que cette crapule a là le juste châtement d’une sale existence d’écumeur des mers !

Raynes et ses deux compagnons, suffoqués par cette virulence, le considérèrent d’un air courroucé et incrédule.

– Vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur Lawrence ! réagit Raynes d’un ton vif. Pirate ou pas, criminel ou pas, cet homme souffre !

– Eh bien, tant mieux ! Cela lui permettra d’expier !

Blême de rage, Raynes anticipa les remontrances de Wilde, aussi écœuré que lui par tant de haine.

– C’est honteux ! Vous n’avez pas le droit !

– Oh, vous et votre droit, Raynes ! rugit Lawrence de sa voix éclatante. Ne faites pas la femme sensible. Soyez réaliste : plus vite ce forban mourra, plus vite nous serons tous tranquilles. Et s’il ne se décide pas assez vite à nous tirer sa révérence, je ne me ferai aucun scrupule à lui loger une balle dans la tête...

– Christopher ! s’exclama Wilde, effaré. Comment peux-tu ?...

– Vous aussi, Julian, vous vous y mettez ? Mais vous êtes devenus fous ou quoi ? Alan va bientôt vous rejoindre aussi...

Avant que l’intéressé ait pu donner son avis lui-même, le corps martyrisé se tordit soudain de douleur, puis retomba sur le dos avec un râle d’agonie.

Le visage du blessé était désormais visible. Il était sans âge, défiguré, convulsé, tuméfié, ensanglanté. Un œil grand ouvert (l’autre était boursoufflé), luisant de fièvre, hurlait le supplice que les lèvres et les dents serrées se refusaient à avouer plus clairement.

– Au diable ce que tu penses, Christopher ! s’écria Julian Wilde aussi furieux que bouleversé. Moi, je le sauverai ! Raynes, Alan, aidez-moi !

Quelques minutes plus tard, le pirate, inanimé, était étendu sur un lit dans une des pièces voisines. Le transport, le lavement pourtant superficiel de ses trop nombreuses plaies, avaient eu raison de sa résistance. C’était d’ailleurs préférable. L’évanouissement éloignait provisoirement les vagues de souffrance qui s’irradiaient en lui à chaque inspiration pénible. Il gisait sur le drap blanc, exsangue, presque comme un cadavre. N’eût été sa maigre poitrine striée, irrégulièrement soulevée par un souffle fragile, on l’aurait cru mort. D’ailleurs, était-il si loin de la fin de sa misérable existence ? S’en remettrait-il ? Pourrait-il dire un jour ce qui lui avait valu ce traitement odieux ? Qui était-il ? D’où venait-il, cet être si proche de la bête, couvert de crasse, de vermine, famélique, descendu au dernier degré de la dégradation morale et physique ? Seul Raynes pouvait peut-être répondre à certaines de ces questions, lui qui, au péril de sa vie, avait approché le navire de malheur qui avait mouillé au large de leur île. Que savait-il ? Allait-il parler ? Car l’homme était taciturne, peu enclin aux confidences. D’ordinaire, ses compagnons respectaient sa volonté de silence. Mais cette nuit là, l’affaire les concernait tous. Ils ne se contenteraient pas de la certitude que le bâtiment avait explosé providentiellement, les délivrant du débarquement imminent de hors-la-loi qui les auraient massacrés sans hésitation.

– Nous ne pouvons rien pour lui, maintenant ! murmura Julian Wilde en l’arrachant à sa douloureuse méditation. Venez vous réchauffer. Alan nous a préparé du thé. Vous nous raconterez ce qui s’est passé.

Raynes posa un long regard triste sur son interlocuteur qui crut un moment qu’il allait refuser de quitter son malade. Mais non. Il se contenta de passer dans sa propre chambre pour enfiler des vêtements plus confortables avant de rejoindre ses trois compagnons dans la pièce principale et devant un bon feu revigorant. Quatre tasses débordantes attendaient sur la table. Raynes engloutit la sienne d’une traite, s’en resservit une deuxième avant de s’asseoir auprès du feu. Almeda, sa chienne, vint coller sa fine tête sur ses genoux tandis qu’une chatte noire, au museau blanc, s’installait sur son épaule. Ce devait être une habitude car il ne les chassa ni l’une ni l’autre et, au contraire, les caressa délicatement entre les oreilles.

Christopher Lawrence était déjà installé, goguenard, tirant avec acharnement sur sa pipe qui ne voulait rien savoir cette nuit là. Julian Wilde prit place

à ses côtés, de même qu'Alan, son très silencieux ami.

Lorsque Raynes avait mis à exécution son projet de gagner à la nage le voilier qui avait relâché à quelques encablures de la côte, il savait, comme ses compagnons, que c'était un acte téméraire, à la limite du suicidaire. Il y avait la distance, la nuit, les courants, les requins, tous les dangers visibles et invisibles. Il pouvait ne jamais parvenir à son but, à ce bateau à la poupe duquel flottait, fanfaron, le sinistre pavillon noir des pirates. Mais il importait aux quatre honnêtes colons de l'île de connaître les intentions des malfaiteurs. Peut-être ne désiraient-ils que se ravitailler en eau. Peut-être n'exploreraient-ils pas cette terre inconnue ? Pour résister, il fallait être renseigné le mieux possible. C'est ainsi que Raynes avait réussi à persuader ses compagnons du bien-fondé de sa démarche.

Raynes, excellent nageur, était parvenu sans encombre au petit voilier, guidé par les lumières qui scintillaient de tous leurs feux et les cris d'un groupe d'hommes excités. L'obscurité due à de gros nuages avait favorisé sa progression en l'empêchant d'être vu, mais ainsi qu'il s'en était très vite rendu compte, l'équipage ne s'intéressait absolument pas à ce qui pouvait venir de terre. Il était plus occupé à régler de basses querelles de personnes tout en défonçant des tonneaux d'alcool pour alimenter sa haine et sa violence. Le fond de l'affaire, pour autant que Raynes ait pu la saisir dans son intégralité, était une histoire de rivalité entre le capitaine et un homme répondant au nom de Fag-End. On reprochait à ce Fag-End d'avoir usurpé la place du capitaine légitime, un dénommé Tom Brown. Il rétorquait qu'il avait bien fallu un remplaçant à cet ivrogne qui cuvait son rhum au lieu de manœuvrer son bâtiment dans la tempête. L'insulte n'avait pas plu, et pour cause, à la brute avinée qu'était Tom Brown. Fag-End qui paraissait le seul de la bande à ne pas être soûlé comme une barrique s'était alors retrouvé le centre d'un cercle haineux destiné à l'abattre par un jeu barbare.

– C'était affreux, poursuivit Raynes qui frissonnait encore au souvenir de la scène à laquelle il avait assisté. L'homme était seul, encerclé par une dizaine de brutes rendues folles par l'alcool et qui s'acharnaient sur lui à coups de garcettes, de cordages, de tout ce qui leur tombait sous la main. Certains s'amusaient à le brûler avec leurs torches. Il hurlait, de rage et de douleur, sous les rires de ses comparses, se roulait sur le pont, cherchant à échapper à l'enfer. Rien n'y faisait. C'est alors que, dégoûté, impuissant, je me suis laissé glisser à l'eau, ne sachant pas trop ce que je devais faire. Il était impossible pour moi de venir en aide à ce malheureux qu'on s'appropriait à tuer, impossible de rester à assister à sa mise à mort. Il me semble que ces brutes auraient eu plus d'égards pour un cochon. N'en déplaise à Monsieur Lawrence, ce n'est pas de la sensiblerie, c'est tout bonnement de l'humanité. Je mets au défi quiconque d'avoir pu demeurer impassible devant tant de cruauté gratuite.

Christopher Lawrence ne broncha pas à cette remarque qui lui était particulièrement destinée. Il était satisfait : sa pipe tirait enfin.

– J'étais donc à l'eau, indécis quant à ce que je devais faire. J'étais là pour vous, pour la colonie. C'est pourquoi je devais profiter de ma présence pour essayer d'en savoir le plus possible sur les intentions de ces forbans. Je savais déjà une chose, ils ne respectaient pas même un des leurs. Que serait-ce si l'un de nous tombait entre leurs mains ? Je me suis alors dit que je devais rester : le drame consommé, c'est-à-dire, Fag-End étant assassiné, j'en apprendrais peut-être davantage ? Le temps que je me fasse ces réflexions et que je prenne ma

décision, les hurlements avaient cessé tout à coup. Fag-End était-il déjà mort ? Pour m'en assurer, je me suis hissé à nouveau au niveau du pont et d'un coup d'œil, j'ai compris que ces monstres avaient franchi un nouveau degré dans l'horreur. Ils avaient acculé leur victime dans les barres de perroquet et préparaient joyeusement des armes pour viser cette cible humaine. C'est alors qu'ils ont commencé à tirer...

– Vous n'imaginez pas comme nous avons eu peur ! Nous imaginions que vous aviez été découvert...

Raynes secoua la tête.

– J'étais tranquille. Je pense que j'aurais pu traverser le pont à ce moment là, ils avaient tous la tête en l'air. Quoi qu'il en soit, l'immonde jeu se prolongeait : les monstres ajustaient mal leur tir. La houle berçait le bâtiment. Tout cela ne pouvait durer. Soit Fag-End lâcherait prise, soit une balle le toucherait. Ce qui n'a pas manqué d'arriver. C'est un long hurlement de bête frappée à mort qui m'a appris que la tragédie se concluait. J'ai vu l'homme tourner, les bras en croix et les flots se refermer sur lui. Les hurlements ont repris de plus belle, avec des applaudissements, des hurrahs et des vivats. Une voix a crié un sonore « Adieu Capitaine Fag-End ! » en guise d'oraison funèbre. J'étais à bout de forces. J'étais malade de tristesse et de dégoût. Si c'est être une femmelette que de réagir ainsi quand un de vos semblables est assassiné sous vos yeux, eh bien, soit ! Je n'en rougis pas. J'ai décidé de ne pas rester plus longtemps aussi proche de ces horribles individus. Nous n'avions rien à en attendre. Il ne nous restait plus qu'à mourir et à mourir ensemble. J'ai donc commencé à nager vers l'île dont je voyais à peine la masse sombre. C'est alors que j'ai heurté un objet que j'ai d'abord cru être un requin. Fort heureusement, il n'en était rien. Il s'agissait du corps inerte de Fag-End. Le moins que je pouvais faire, c'était de le ramener avec moi pour sinon le sauver, du moins, lui assurer une sépulture décente...

– Peuh ! s'écria Christopher Lawrence avec le plus profond mépris. C'est vraiment malin ! Où avez-vous la tête ? Qu'avons-nous à faire d'un pirate mourant ? Pourquoi vous mêler de cette affaire qui ne vous regardait en rien ? C'est de l'enfantillage.

Raynes regarda gravement celui qui lui parlait ainsi.

– Soit, monsieur. Comme il vous plaira. Vous avez raison, objectivement, nous n'avons rien à faire d'un pirate mourant. Mais je ne suis pas de ceux qui passent à côté d'un blessé sans lui porter secours, quel que soit ce blessé. Vous avez vos convictions, laissez-moi agir selon les miennes !

– Alors que vous mettez en péril notre colonie ? Raynes, vous êtes fou !

– Péril, monsieur Lawrence ? Péril ? Par ce malheureux ? Vous exagérez !

Julian Wilde faisait de vaines tentatives pour les calmer. Il penchait rationnellement du côté de Lawrence, mais en se mettant à la place de Raynes et en ayant vécu ce qu'il venait de vivre, il n'aurait pas non plus abandonné le malheureux bandit à son triste sort s'il avait croisé sa route.

– Revenons à votre récit, Raynes, finit-il par placer. Que s'est-il passé après votre départ ? Vous conviendrez que nous soyons curieux !

– Eh bien, monsieur Wilde, je l'ignore. Je n'avais pas fait cent brasses que le ciel derrière moi s'embrasait et était secoué par une effroyable déflagration. J'en ai ressenti le contrecoup pendant plusieurs minutes. C'est tout. J'ai alors continué ma progression vers vous parce que la fatigue et le froid se faisaient de plus en plus sentir.

- Pensez-vous qu'il y ait des survivants ?
- Raynes fut catégorique.
- Non.
- Vous nous l'avez déjà dit mais je reste sceptique. Il y va de notre sécurité.
- Je vous comprends. Si nous réfléchissons, le bâtiment était à un peu plus d'un mille de la côte. Dans les meilleures conditions, rares sont les marins qui peuvent nager une telle distance. Or, ceux-ci étaient tous dans un degré très prononcé d'ivresse. Ils ont dû être projetés à la mer et couler aussitôt sans se reconnaître.
- Mais ils auraient pu sauter avant !
- Pourquoi l'auraient-ils fait ? Pour repêcher le cadavre de Fag-End ?
- Que s'est-il passé à bord, alors ? Cette explosion est tout bonnement providentielle ! Vous êtes sûr que vous n'y êtes pas pour quelque chose ? Un acte héroïque de votre part ne nous surprendrait pas...
- Désolé de vous décevoir, Monsieur Wilde. Je n'ai pas été héroïque du tout. Je n'ai pas levé le petit doigt pour sauver ce malheureux Fag-End des mains de ses complices !
- Encore heureux ! s'écria Christopher Lawrence. Il n'aurait plus manqué que vous vous jetiez au milieu de ces fauves et que vous vous fassiez bêtement tuer !
- Cela ne nous dit pas le pourquoi de cette explosion, reprit Julian Wilde.
- On peut supposer qu'un de ces pirates a fumé à proximité de la soute. Un accident est vite arrivé. Ou alors, de l'alcool a pris feu. Ou une torche est tombée. Nous ne le saurons jamais, alors qu'importe ? L'essentiel n'est-il pas que nous n'ayons plus rien à craindre ?
- Comment ? gronda le gros Christopher dont les joues grasses s'animaient comme de la gélatine en raison de son excitation. Et cette ordure que vous avez eu l'inconscience de nous imposer ?
- Cette ordure, comme vous l'appellez, est un homme...
- Christopher Lawrence s'esclaffa.
- Un homme ! Vous me faites pitié, Raynes ! Un homme ? C'est une bête, rien de plus. Plutôt moins. D'ailleurs, vous avez vu comment on l'appelait à bord de son bâtiment : Fag-End ! Cela dit tout.
- Je regrette, monsieur Lawrence. Ce malheureux, avec tout ce qu'il est, est et reste un homme.
- Non. Quand on se comporte comme le font ces pirates, on ne reste pas un homme. On descend très bas. Plus bas que la bête. On devient pire, bien pire.
- Et c'est sur cette théorie que vous vous basez pour refuser de soigner ce malheureux ? rétorqua Raynes d'une voix altérée par la rage.
- Julian Wilde considérait son compagnon avec un étonnement grandissant : jamais encore il ne l'avait entendu si virulent. C'était comme s'il avait devant lui quelqu'un d'inconnu. Christopher Lawrence, lui, n'avait cure de cette transformation. Il répondit très sèchement.
- Vous avez parfaitement compris !
- C'est infâme ! reprit Raynes, dont le visage d'ordinaire si calme et rayonnant était soudain convulsé sous les remous d'énervement qui le secouaient tout entier. Vous n'avez pas le droit !...
- Votre droit, mon cher, je m'assois dessus, déclara Lawrence avec une grossièreté emphatique. Ce n'est pas la peine de me bassiner les oreilles avec cette histoire de pirate. Par égard pour vous et seulement à cause de cela, je

ne viderai pas mon chargeur dans la tête de cette ordure. Mais là s'arrêtera le respect que je vous porte. Je ne soignerai pas cet individu!

Raynes eut un geste de supplication désespérée.

– Mais c'est vous qui êtes médecin, pas moi!

– Mon cher Christopher, il n'y a guère de différence entre ton attitude et un véritable assassinat. A ceci près que tu prolonges les souffrances de cet homme qui ne t'a rien fait. Il serait plus charitable de le tuer tout de suite.

Le son de la voix un peu traînante et lasse d'Alan Connel avait fait pâlir le docteur pendant une fraction de seconde. Il s'était très vite ressaisi.

– C'est Raynes qui insiste! objecta-t-il en jetant un regard mauvais à son compagnon qu'il accusait ainsi que l'avoir discrédité aux yeux de ses autres amis.

– Il n'est pas le seul, intervint calmement Julian Wilde. Je me range à son avis.

– Moi aussi, ajouta Connel.

– Quoi? hurla Christopher Lawrence, hors de lui. Vous suivez les traces de ce gamin irresponsable? Un fou qui, sous le prétexte fallacieux de générosité et de philanthropie nous impose la présence d'un criminel? Si vous n'avez plus pour deux schillings de bon sens, c'est à moi de vous indiquer le chemin de la raison!

Raynes, blême sous les insultes, ses yeux verts fulgurant d'indignation, s'était croisé les bras sur sa poitrine en s'efforçant de conserver la maîtrise de ses paroles et de ses actes. Julian Wilde, outré du comportement du docteur regardait les deux adversaires avec inquiétude. Quelque chose en lui avait déjà compris que leur quatuor était irrémédiablement fissuré. Le pirate moribond, mort peut-être à l'heure où ils se disputaient sa vie, avait brisé une unité de façade en révélant des caractères antagonistes. Raynes, le silencieux, le discret, l'ermite était métamorphosé. Il parlait hardiment, défendant pied à pied l'existence du criminel qu'il avait recueilli. Cela ne lui ressemblait pas de se mettre si en avant. Ou alors, cela voulait dire que ses compagnons s'étaient trompés sur son compte pendant des années et que sous la tranquille apparence de l'humble Gallois se cachaient des braises prêtes à s'enflammer.

– Concrètement, Christopher, tu ne vas rien faire, c'est cela?

– C'est cela ou je tue immédiatement cette crapule.

– Dans l'état où est ce malheureux, ton inaction est un assassinat.

Christopher Lawrence soupira d'un air excédé.

– Mais non! Puisque Fag-End n'est pas un homme...

– Eh bien, monsieur Lawrence, il le deviendra!

La belle voix musicale de Raynes s'était enflée d'une implacable menace. Ses yeux y avaient joint des éclairs. C'était une vision tellement inhabituelle que Christopher Lawrence en perdit l'usage momentané de la parole. Le temps qu'il la recouvre, Raynes avait quitté la pièce, suivi d'Almeda. La chatte noire, dérangée par les éclats de voix, avait trouvé depuis longtemps un coin plus paisible pour dormir.

– Bien joué, Christopher! fit Connel qui se balançait sur sa chaise en considérant ses deux amis d'un air fort narquois. Tu rejoins Fag-End dans le crime en l'abandonnant à ses blessures et en frappant Raynes dans ce qu'il possède de plus merveilleux, son cœur.

A son tour, brusquement, il sortit, laissant le docteur interloqué. Alan Connel, dans un autre genre que Raynes, était réputé pour sa passivité ver-

bale dans toutes les discussions. Ce garçon placide n'ouvrait la bouche que la nécessité s'en faisait vraiment sentir. Or, au cours de la soirée, il était intervenu trois fois, ce qui formait un record. De quoi ébranler son ami d'enfance qui le connaissait bien.

- Mais que se passe-t-il ? murmura-t-il.
- Tu sembles dans l'erreur, mon cher, c'est tout.
- Vous approuvez ces deux... fous ?
- Ils n'ont rien de fou. Mais s'ils le sont, je le serai avec eux.

Christopher Lawrence éprouvait à l'égard de Julian Wilde un sentiment de respect souvent mêlé de peur. L'homme pouvait être glacial, autoritaire et redoutable. A cette réponse éloquente et brève, il redevint un petit garçon sermonné par son père. Il afficha un air boudeur tout en allumant à nouveau sa pipe et se mura dans un silence pour lui inhabituel.

Pendant ce temps, Raynes s'était rendu au chevet du pirate qui avait repris un semblant de conscience, si on pouvait appeler conscience ce qui n'était que l'atroce souffrance broyant son corps torturé. Il gisait sur le côté, réduisant ainsi un peu le contact avec le drap. Car sa poitrine était à peine en meilleur état que son dos, tous deux labourés de profonds sillons sanglants. Ses membres eux-mêmes, d'une inconcevable maigreur, n'avaient été épargnés ni par le fer, ni par le feu. Il respirait toujours aussi mal, râlant quand il reprenait difficilement son souffle. Raynes ne savait que faire pour le soulager. Il était bouleversé par ce regard fiévreux, gouffre insondable d'angoisse devant la perspective d'une agonie interminable. Il se maudissait de n'être qu'un témoin impuissant alors que les besoins étaient immenses. Il songea au débat farouche qui l'avait opposé à Christopher Lawrence. Il avait voulu sauver le pirate pour de nobles motifs faits de respect de la vie et de la dignité humaine. Or, grâce à cela, il prolongeait abominablement les souffrances du malheureux. En avait-il le droit ? Où se situait son devoir ? Fallait-il faire le choix d'une mort rapide pour ces mêmes motifs qui l'avaient fait opter pour la vie coûte que coûte ? Tuer Fag-End serait un acte charitable avait dit Connel non sans bon sens. On achève bien un animal blessé pour lui éviter une fin pénible. Seulement, voilà : Fag-End n'était pas un animal. Il était un homme. Raynes l'avait affirmé haut et fort. Il se serait fait tuer sur place pour le prouver. Mais ce combat moral n'était rien pour le moribond au corps martyrisé.

Raynes hésitait, partagé entre son désir de sauver le blessé et celui de lui épargner de cruels derniers moments. Il hésitait sans cesser d'agir, effectuant de pauvres gestes dérisoires, destinés à adoucir le supplice qui enflammait les plaies béantes.

Le regard de Fag-End, un regard d'homme et non de bête, lucide, abandonné, ne connaissant plus ni l'attente, ni l'espoir, ni le désir, croisa alors celui de son infirmier. Raynes frémit de tout son être, traversé par une décharge électrique. Non. On ne tue pas un homme capable de vous regarder ainsi. On ne supprime pas une vie, même par amour.

Maintenant, Raynes ne doutait plus. Il avait fait son choix. Il sauverait Fag-End.

Cette volonté se heurta à une réalité qu'il n'avait absolument pas prévue. En dépit de ses efforts, le sommeil le terrassa, abrégeant sa veille aux petites heures du matin, épuisé qu'il était par sa longue nage et les émotions qui en étaient résultées. Il ne put donc ni empêcher ni influencer les événements qui se bousculèrent dès que l'aube parut.

Un hurlement le précipita sur ses pieds avant même d'être complètement réveillé.

En un instant cependant, la situation se présenta à lui dans tout ce qu'elle avait de désolante et de périlleuse. Devant lui se trouvait Christopher Lawrence qu'une curiosité saine ou malsaine avait attiré dans la pièce. Peut-être avait-il seulement eu le désir de s'assurer que son ami avait survécu à cette nuit en compagnie d'un criminel de la pire espèce. Hélas, en l'occurrence, le docteur avait commis une monstrueuse erreur. Il s'était armé d'un coutelas, non de manière offensive, mais pour parer à toute éventualité. Cela avait suffi pour que Fag-End y trouve une menace. Ramassé sur lui-même, le pirate moribond paraissait résolu à disputer chèrement ce qui lui restait de vie. Avec le mouvement, certaines de ses plaies trop superficiellement refermées, s'étaient rouvertes et il en coulait un mélange de pus, de sang et d'eau. Son visage, moins boursoufflé grâce aux compresses froides que Raynes y avait appliqué pendant la nuit exprimait la cruauté glacée du fauve hypnotisant la proie qu'il va dévorer. Devant ce regard fixe et farouche, le docteur ne bougeait pas non plus, paralysé par leur éclat maléfique.

D'une formidable détente, Fag-End se catapulta en avant, surprenant les quatre spectateurs médusés qui n'avaient anticipé aucun mouvement menaçant. Christopher Lawrence dont le poids était au moins le double de celui de son adversaire roula sur le sol, la respiration suspendue par un magistral coup dans le plexus solaire ; son poignet droit semblait avoir été écrasé par un étai. Naturellement, le couteau était désormais en la possession du pirate aux attaques foudroyantes.

Raynes, Wilde et Connel avaient tout vu sans avoir pu esquisser le moindre geste. Ils étaient à la fois stupéfaits et terrifiés. Aucun d'eux n'était un athlète, ni un expert en lutte ou en arts martiaux. Il était loin le temps où ils avaient échangé des coups de poings dans une cour de récréation.

Fag-End, blessé, seul contre quatre, conservait l'avantage. Il était le maître. Christopher Lawrence, tous comptes faits, n'avait peut-être pas eu tort de préconiser une balle dans la tête.

Julian Wilde ne put se résoudre à cette solution simpliste. Il devait exister un moyen de briser cet engrenage infernal de violence extrême. Avant de suivre la logique du bon sens, de la logique, de la raison, il fallait aller jusqu'au bout de la tolérance et du respect envers celui qui ressemblait davantage à un fauve qu'à un être humain. Julian Wilde ne se dissimulait pas combien le personnage le fascinait : tout dans son physique évoquait le primitif, proche de la vie animale pour survivre. Sa quasi-nudité découvrait un corps décharné aux muscles et aux nerfs saillants dont l'expérience avait prouvé la redoutable vigueur. L'homme devait appartenir à une peuplade malaise ou mélanésienne bien qu'il n'eût ni le nez épaté commun chez les Papous ou les Canaques, ni leurs cheveux crépus, ni les yeux bridés des indigènes de l'Indonésie. Et ce qui avait pour Julian Wilde une importance capitale, l'individu, dans toute sa brutalité, laissait transparaître l'intelligence. Or, avec un homme intelligent, on peut parler. Fag-End, il s'en souvenait d'après le récit de Raynes, avait été condamné à mort parce que ses compagnons se plaignaient de ses compétences et de son commandement.

– Ne craignez pas ! dit-il en avançant d'un pas pour manifester des intentions pacifiques. Nous ne vous voulons pas de mal.

Mal lui en prit de tenter cette démarche qui avait été un désir secret d'en remonter à Raynes et de lui prouver qu'il n'était pas le seul à faire preuve d'une magnanimité héroïque. Il n'avait pas achevé sa phrase que Fag-End l'avait agrippé au cou d'une main squelettique aux doigts puissants comme une pince d'acier.

– Le bateau ? Où est le bateau ?

Julian Wilde voyait le visage bestial, hideux de sang et de contusions à quelques centimètres du sien. Il eut peur, une peur atroce qu'il n'avait jamais éprouvé et qui le rendit très humble quant à sa force morale. Ce fut tout juste s'il réussit à maîtriser ses intestins et il comprit que l'âge ne fait rien devant les grandes émotions, que dans les circonstances dramatiques, le corps vulnérable, fait défaut à ceux qui se croient les plus courageux.

– Disparu ! parvint-il pourtant à bégayer. Il... il a ... explosé...

Fag-End ne bougea pas. La carotide comprimée, Julian Wilde bleuissait lentement. Il serait même tombé sans la poigne qui le retenait à la gorge.

– Fag-End, s'il vous plaît, ne le tuez pas.

La voix était parfaitement calme, aux accents chantants, aux nuances douces et amicales, une voix inconcevable dans ce climat de mort programmée et de violence inouïe. Julian Wilde, malgré sa position inconfortable, éprouva pour Raynes un sentiment de haine passionnée. Il fallait être un fieffé imbécile pour se permettre une telle mièvrerie devant un meurtrier, un étrangleur ! L'abattre sur le champ, voilà ce qu'il fallait. Ce Raynes était stupide !

Fag-End tourna la tête vers celui qui venait de parler ainsi et qui, il l'avait reconnu, était aussi celui qui, durant la nuit, avait fait l'impossible pour le soulager. Il le fixa avec des yeux troublés d'un éclat fauve tandis que la pression de sa serre crochue diminuait. Il ne broncha pas quand sa victime, désormais libre, tomba à ses pieds, à demi inanimée. Raynes lui rendit un regard tranquille, profondément compatissant et fraternel.

Cet échange silencieux dura un temps qu'il lui fut impossible de mesurer. Soudain, sans signe avant-coureur, le visage du pirate devint un masque d'épouvante. Des larmes imprévues jaillirent de dessous les paupières fiévreuses. Puis des sanglots incoercibles secouèrent ses épaules et sa poitrine lacérées.

Raynes, que l'obéissance quasi immédiate du pirate avait plus étonné que ne le soupçonnaient ses amis, éprouva une douleur immense devant le dramatique témoignage d'humanité que lui donnait Fag-End. Il fut ainsi conforté dans sa conviction qu'il était possible de régénérer cette pitoyable créature accessible à l'expression d'un amour vrai et sans faiblesse. Pourtant, au geste tout naturel qu'il eut pour rejoindre le malheureux dans son infinie détresse, celui-ci détala en direction de l'entrée avec la rapidité féline qui caractérisait tous ses mouvements.

Bien qu'il sût qu'il n'y avait rien à faire, Raynes se précipita à sa suite. Connel lui emboîta le pas. Ils purent voir le pirate s'enfuir d'un pas mal assuré vers le chemin qui montait au plateau et disparaître dans le sein d'une végétation luxuriante. La bête sauvage avait repris ses droits. Almeda, elle, n'avait pas bronché, attendant un ordre de son maître.

– Mon ami, fit une voix que le frémissement d'émotion rendait presque méconnaissable, sans vous, j'étais mort. Vous avez accompli là un véritable miracle.

Julian Wilde avait poussé la familiarité jusqu'à poser sa main sur l'épaule de son compagnon, geste ô combien inhabituel pour qui connaissait son extrême

froideur et indifférence en toutes circonstances.

Mais ce n'était plus totalement le même homme. L'épreuve l'avait transformé en apparence et en profondeur. Son visage livide exprimait un sentiment de gratitude éperdue qui adoucissait quelque peu la sévérité naturelle de ses traits. Car il avait désormais compris combien il s'était montré injuste en haïssant la douceur de son compagnon. Raynes avait parié sur l'homme et les événements lui avaient donné raison. Julian Wilde ne cherchait pas à comprendre comment c'était concevable. Il savait seulement qu'il s'en tirait avec cinq marques violacées sur le cou, un détail auprès de la mort par strangulation qu'il avait frôlée.

Raynes hésita à se tourner vers lui, sans doute par désir de dissimuler les larmes qui brillaient dans ses yeux verts. D'ordinaire, Julian Wilde méprisait toute expression de sensiblerie niaise qui lui était étrangère. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. La voix tonitruante de Christopher Lawrence résonna à leurs oreilles.

– Du beau travail, tout cela ! Tout de votre faute, Raynes ! Voilà ce que nous avons gagné à suivre vos principes imbéciles ! Et naturellement, vous avez laissé filer le criminel ! Il ne nous reste plus qu'à organiser une battue et à tuer cette bête malfaisante. Vous êtes ridicule ! Nous l'avions à notre merci et tout ce que vous avez pu faire, c'est de le laisser commettre ses forfaits. Vous auriez assisté à notre assassinat sans lever le plus petit doigt, vous contentant de dire d'un ton benêt : « s'il vous plaît, Fag-End, ne le tuez pas ! ». Etes-vous donc de mèche avec lui ?

Ce fut au tour du visage de Raynes, bronzé par une saine vie au plein air, de pâlir atrocement. Connel et Wilde redoutèrent le pire après ces insultes, mais la force morale du Gallois demeura intacte en ces circonstances navrantes. Le regard clair devint incandescent pendant quelques secondes, puis le calme revint, forcé et glacé. Connel ne dit rien comme de coutume. Par contre, Wilde explosa :

– Tu es infâme ! Tu l'accuses alors qu'il vient de nous sauver la vie. Alors qu'il a su percer la carapace de cette brute sanguinaire pour y injecter une goutte d'humanité !

– Bande d'utopistes ! cracha le docteur.

Raynes imposa le silence d'un geste autoritaire et déterminé. Ses yeux verts fulguraient d'un feu ardent, altérant les traits de son visage blême.

– Dois-je vous rappeler ce que vous faites tous sur cette île, monsieur ? gronda-t-il d'une voix qui n'avait plus rien de son habituelle douceur harmonieuse. Dois-je vous demander quels motifs vous ont poussés à faire le choix d'un exil sur une terre inhabitée ? L'avez-vous oublié ou, ce qui serait plus grave, renié ? Ou alors la pratique de vos belles théories vous paraît-elle trop difficile à mettre en œuvre quand vous êtes confrontés à la réalité ? Le défi que vous lance Fag-End vous est-il à ce point insupportable ?...

– Vous osez me parler sur ce ton ? interrompit le docteur, hors de lui, pourpre de rage, la moustache belliqueuse. Vous osez me parler de ces théories quand on ignore encore pour quelles raisons inavouables vous êtes sur cette île ?...

Connel et Wilde, chacun de leur côté, eurent le réflexe de saisir la main de Raynes pour l'empêcher de frapper son interlocuteur. Mais Raynes, à ce dernier coup porté, avait jugé de toute inutilité de polémiquer avec un pareil individu. Il esquissa même un sourire crispé à l'attention de ses deux compagnons désireux

de le protéger et très inquiets de la tournure que prenaient les événements. Julian Wilde, rasséréné de sentir Raynes si maître de lui, dirigea sa légitime fureur vers Christopher Lawrence :

– Tu te comportes de manière infantile et je ne te reconnais qu'un droit, celui de te taire ! Mais que cela soit clair entre nous : Raynes a parlé de défi. Il a eu tout à fait raison et je l'en remercie. Cela fait dix ans que nous vivons dans une routine néfaste. L'agressivité qui est la nôtre montre bien que la question de ce Fag-End remet en cause nos convictions. Ce que nous avons fait à quatre, il nous sera peut-être imposé de le faire à cinq si Fag-End survit.

– Jamais ! Autant quitter cette île ! Autant mourir tout de suite !

Le doyen des quatre hommes secoua la tête, en grimaçant d'ailleurs car son cou tout endolori se rappelait à son bon souvenir.

– Au contraire ! L'heure de vérité a enfin sonné. Nous allons sortir de notre sommeil ! Nous allons être confrontés à nous-mêmes.

– Et à Fag-End ! ajouta perfidement Christopher Lawrence auquel il aurait sans doute fallu arracher la langue et couper les cordes vocales pour l'empêcher de s'exprimer à haute voix. Qu'allons-nous en faire ?

– Un être humain, monsieur Lawrence. Un être humain comme vous et moi !

Les deux hommes se mesurèrent du regard, enflammé et haineux chez le docteur, grave et triste chez Raynes. Rageur, Christopher Lawrence céda le premier. Un reste de respect pour un compagnon de dix années qu'il avait toujours estimé sans parvenir à le comprendre le fit battre en retraite. Il ne pouvait quand même pas le tuer. Il préféra rentrer dans la maison, en claquant violemment la porte derrière lui pour bien manifester à tous que ce recul n'était pas une soumission.

Chapitre 2

Ismaël, la vue brouillée par les larmes, regarda le *Conqueror* disparaître dans la brume matinale.

On était le 24 janvier 1867.

Douglas avait promis de revenir dans le courant de l'année 1881 au plus tard. Le jeune homme, implacable, avait rétorqué : « au plus tôt ».

Quoi qu'il en fût, il avait eu gain de cause. Il était désormais seul. Pour treize, quatorze ans ou davantage. Qu'importait ? S'il mourait avant, la durée de son exil serait réduite. S'il devenait fou, il ne penserait plus et, ainsi qu'il l'avait dit, il ne souffrirait plus. Et, s'il survivait jusqu'au bout, ce serait grâce à la foi, grâce à Dieu. La paix, récompense du pardon, aurait envahi son cœur. Donc, tout était bien.

Un sentiment de plénitude l'envahit en se découvrant délivré du monde et de ses contraintes. Certes, il quittait la promesse d'une vie conjugale, il abandonnait Diana, il se privait des joies de la paternité. C'était un choix lourd à porter, à assumer. Et pourtant, une petite voix intérieure lui murmurait qu'il avait eu raison d'agir ainsi, de s'opposer de toutes ses forces, de toute sa volonté, à celle des autres. Elle se faisait pressentiment en lui criant que leur union aurait été un échec s'ils s'étaient donnés l'un à l'autre. L'adversité les avait rapprochés, pauvres, esseulés, malheureux, endeuillés, altérant un jugement obscurci par la souffrance et la mort d'un enfant, le leur. Il convenait de retrouver leur lucidité pour ne pas commettre une irréparable erreur. L'éloignement était la seule réponse possible à ce sentiment qui les liait.

Quatorze ans pour s'assurer de ne pas être tenté n'étaient pas de trop. Il fallait fuir l'être aimé pour ne plus voir en elle qu'une sœur, une amie. Quatorze ans pour s'exercer aussi à la miséricorde... C'était bien court au regard de la haine dévorante qu'Ismaël éprouvait pour Wilfrid Harrison. Et cette haine, il l'éprouvait aussi pour lui-même, furieux d'être tellement en contradiction avec le chrétien qu'il se targuait d'être. Alors, quel chemin à parcourir pour atteindre la paix intérieure et le pardon ! N'était-il pas interminable, d'ailleurs, quand il s'agissait de surmonter l'épreuve de la séparation ? L'assassinat de l'innocent demeurait scandale. La révolte grondait, mettant parfois Dieu en accusation. Atteindre l'équilibre dans le fond de son être serait une œuvre de longue haleine.

Néanmoins, il eût fallu être déjà complètement fou pour voir sans émotion disparaître à l'horizon le dernier signe de civilisation qu'il lui serait donné d'observer d'ici une éternité, l'île n'étant pas sur la route habituelle des navires traversant le Pacifique. Or, Ismaël n'était pas fou. Aussi une insidieuse angoisse se mêlait-elle au sentiment de libération qui dilatait son cœur. Conscient qu'elle pouvait lui être fatale s'il ne réagissait pas immédiatement, il la chassa

par l'action et se força à une discipline draconienne à laquelle son existence de marin l'avait déjà préparé. Il y ajouta une dimension spirituelle. N'était-il pas là pour retrouver la voie qui l'amènerait vers Dieu? Il lui sembla que le meilleur moyen d'y parvenir serait de rejoindre les moines dans la liturgie des heures qui rythmerait ses journées et ses nuits. S'obliger à la prière serait une excellente entrée en matière puisqu'il en était au stade où il se sentait totalement aride dans sa communication avec Dieu. Mais il savait aussi qu'il était là pour Le rencontrer. Offrir son vide avec constance et humilité, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour le moment.

Les premiers jours, il fit l'inventaire de toutes ses possessions, dont il ignorait la teneur, ayant été tenu à l'écart de tout par Douglas et ses compagnons. D'ailleurs, cela ne l'intéressait alors aucunement. Par contre, désormais, il lui était indispensable de se rendre compte de l'étendue de ses richesses. Il n'en crut pas ses yeux. Ce coin de terre isolé dans le Pacifique était devenu l'ancre d'Ali Baba. Le comte d'Arran, incapable de prouver autrement l'attachement sincère qui le liait à cet être d'un autre monde avait déversé sur l'îlot tout ce qu'il avait pu imaginer d'objets de première nécessité, de luxe, utiles et inutiles. Cela en était presque ridicule, songea Ismaël en découvrant avec un émerveillement d'enfant le contenu de toutes les caisses disposées dans les grottes dont il souhaitait faire son domicile. A quoi pouvaient servir ces pièces d'argenterie, ces plats de porcelaine, ces premières éditions numérotées d'ouvrages philosophiques ou mathématiques, ces quelques meubles en merisier ou en acajou, ces tableaux et ces tentures? Cependant, ce superflu ne lésant pas l'indispensable, il n'y avait pas lieu de se plaindre. L'orfèvrerie n'avait pas amoindri la quantité d'armes, de munitions, de linge, de médicaments, ni même de nourriture et de boisson. Les stocks de graines, les plants d'arbres permettraient de cultiver la terre. Quant à la gent animale, nombreuse, elle nécessitait des soins immédiats. Ismaël loua le ciel d'avoir passé ces quelques mois dans le petit village australien ce qui l'avait bien préparé à sa nouvelle vie de gentleman farmer. Il s'attela à la tâche avec énergie, voulant mettre tout en ordre le plus rapidement possible et parant au plus urgent. Puis, il se calma une fois qu'il eut compris qu'il était vraiment seul et que personne ne lui demandait des comptes. Son domaine prit bientôt des allures très civilisées avec une porcherie, une bergerie, des pâturages à flanc de colline, surveillés par deux chiens de berger dont Almeda fut un rejeton quelques années plus tard. Avec les diverses plantes, il créa un verger, un potager, sema du blé, de l'avoine, du maïs. Le sucre lui était fourni en abondance par la canne à sucre qui poussait à l'état sauvage de même que beaucoup de fruits plus inhabituels que les pommes ou les poires britanniques. Et comme il savait apprécier le beau, il se fit un jardin d'agrément autour de ce qu'il nommait sa maison. Là, proliféraient les héliotropes, les bougainvillées, les roses, le jasmin, les œillets, les chèvrefeuilles... mélangeant les fleurs importées et indigènes. C'était dans ce coin de verdure odorante qu'il se retirait tous les soirs parfois pour prier, parfois pour seulement rêver et admirer les beautés de la nature.

Le marin se transformait en un parfait agriculteur, ne conservant de son passé que le désir impérieux de partir de temps en temps pêcher autour de l'île pour ramener du poisson qui le changeait de son ordinaire. Il s'éloignait peu du rivage depuis le jour où il avait failli être emporté par un violent courant et ne pouvoir rentrer. Le danger était d'ailleurs partout, sur terre et sur mer. Au début de son séjour, il eut surtout à affronter les serpents contre lesquels il mena une traque impitoyable. Il ne savait pas s'ils étaient venimeux ou non, mais par

précaution, il préférait en débarrasser son territoire. Ses chiens tinrent aussi à l'écart des chats sauvages qui menaçaient le poulailler. Au bout de quelques années, ils furent éradiqués. Parfois, cependant, le jeune homme sombrait dans une crise de frayeur à la suite d'un incident banal qui lui était survenu mais qui, dans la situation de solitude dans laquelle il était, prenait une ampleur démesurée : chute, douleur persistante ici ou là, brûlure, morsure, égratignure qui ne guérissaient pas. C'était dans ces cas là que le fait d'être seul était le plus lourd à porter. Mourir immédiatement sans s'en apercevoir, oui. Mais agoniser, souffrir pendant des heures, des jours et des nuits, l'idée le paniquait. Il savait qu'une peccadille pouvait abrégé sa vie de manière idiote. La moindre alerte lui faisait couler des sueurs froides dans le dos. Lorsque sa poitrine lui causa de violents élancements quelque temps après son arrivée, il songea à sa blessure et s'imagina une hémorragie interne. Il pleura comme un enfant. Tout revint dans l'ordre deux jours plus tard. Il s'avéra qu'il avait porté une lourde charge lors de ses travaux et qu'il en avait ressenti les effets. Le plus grave fut lorsqu'il s'aperçut qu'une bête inconnue l'avait mordu et que sa main doublait de volume. Il fut pris d'une fièvre terrible. Dans un éclair de conscience, il lutta contre l'engourdissement qui le saisissait afin de percer l'abcès et de cautériser la plaie. Pendant une semaine, il se traîna pour monter à la bergerie et soigner ses bêtes. Ses fidèles chiens l'entouraient de leur vigilance affectueuse en l'empêchant de sombrer. Grâce à eux, il parvint à se sortir de cet empoisonnement et reprit le cours habituel de son existence. Simplement, échaudé, il prit la sage résolution de mettre plus souvent des gants pour travailler la terre.

Ces événements, la saine fatigue du labeur quotidien, une nourriture frugale, la pratique régulière et persévérante de la prière durant ces premiers mois avaient eu pour conséquence d'épurer son chagrin et de diminuer sa haine. Emmanuel était devenu un compagnon de route, un ange gardien avec lequel il était en communication constante, mais sans amertume. De même qu'il ne savait plus trop si lui-même appartenait au royaume des morts ou des vivants, son enfant planait comme lui, entre ciel et terre. A ce propos, Ismaël se souvenait d'une réflexion que lui avait rapportée Diana : Douglas lui avait dit qu'Emmanuel, depuis sa naissance, n'avait jamais pu se dégager de l'ombre fidèle d'Azraël. N'était-il pas né sous une mauvaise étoile, cet enfant qui constamment avait dû lutter contre les forces des ténèbres ? Il est des êtres qui semblent appartenir davantage au ciel qu'au monde. Le petit musicien que tant de dons rendaient exceptionnel était de ceux-là. Pourquoi ? se demandait l'homme, le croyant, l'ami. Y avait-il une justification à ce qu'en dépit de sa foi, il nommait ce « gâchis » ?

Ismaël s'efforçait de ne pas trop creuser cette question qui le dépassait. Il préférait rester à son niveau et apprendre à pardonner, sa raison de sa présence sur l'île.

Une année s'écoula ainsi, remplie de mille activités et enrichie par la prière. Le jeune homme fut le premier surpris de découvrir qu'il célébrait l'anniversaire de l'assassinat d'Emmanuel, suivi de peu de son abandon sur l'île. Il se dit que, somme toute, son exil s'écoulait dans les meilleures conditions. Il se sentait bien, de plus en plus en paix avec lui-même, avec les hommes et avec Dieu.

Au mois de mars 1868, une violente tempête balaya l'île pour la troisième fois en quatorze mois. Les vents soufflaient si fort et la pluie était si abondante qu'Ismaël ne put sortir pendant une journée entière et qu'il fut très inquiet pour ses animaux. Dès que les éléments s'apaisèrent un peu, il se précipita

vers les bâtiments de la ferme et constata avec plaisir que tout avait tenu bon. Un champ était inondé ce qui donna au marin l'idée qu'il pourrait peut-être y cultiver du riz avant de songer qu'il n'avait de quoi mettre ce projet à exécution. Il se mit au travail comme de coutume, intrigué toutefois par le comportement étrange de ses deux chiens qui s'agitaient beaucoup plus que de coutume. Il s'imagina qu'ils étaient énervés par les basses pressions et qu'ils ressentaient plus que lui le changement atmosphérique. Mais ils avaient un comportement bizarre, cherchant visiblement à lui communiquer un message. Vaguement mal à l'aise comme toujours lorsque quelque chose d'inhabituel se produisait et qu'il ne savait identifier, il se résolut à ne pas se coucher avant d'avoir trouvé le fin mot de l'affaire.

Les deux bêtes parurent ravies de le voir quitter moutons, lapins et volailles et l'entraînèrent vers l'épine dorsale de l'île, du côté opposé aux pâturages. Ils grimperont tous trois sur la crête, en passant devant la source d'une des deux petites rivières de l'île. Là, ils se glissèrent par la faille qui brisait la ligne rocheuse, résultat d'une forte secousse tellurique. Llyr et Dagda ne cessaient d'aller et venir, grondant sourdement, mais ne s'éloignant pas de leur maître qui ne tarda pas à comprendre ce qui motivait leur énervement en promenant son regard de marin sur une côte qu'il voyait rarement.

Très pâle, il s'assit pour observer et réfléchir. Llyr et Dagda se couchèrent à ses pieds, apaisés maintenant que leur maître avait pris connaissance du danger qui les menaçait.

Ismaël n'aurait sans doute pas parlé de danger. Mais de menace, certainement. Il avait fui le monde et le monde l'agressait à nouveau sous la forme d'une coque, rasée comme un ponton, que l'océan en furie avait drossée sur les rochers. Le cœur du marin en lui se serra à ce spectacle hélas trop familier. Il imaginait les heures d'angoisse, les blessés sur le pont, les morts emportés, les survivants disputant leur vie à cet enfer liquide, le vent étourdissant, le craquement des mâts qui cédaient les uns après les autres, les cris du capitaine, l'effroi de l'impuissance à altérer le cours des choses, la certitude absolue de la mort. Cette vision de l'apocalypse fut la première. La deuxième fut une spirale effrénée de pensées contradictoires, d'élans, de peurs, de refus, de désirs. L'homme instinctif livrait bataille au chrétien. L'un se révoltait de voir son île envahie, souillée, son projet personnel solitaire remis en cause par des inconnus – et quels inconnus ? –. L'autre, toujours altruiste, cherchait d'éventuels survivants et envisageait déjà l'avenir avec eux, où il les mettrait, comment il aménagerait sa maison, son île, sa vie.

Le naufrage devait remonter au début de la matinée. Quatre silhouettes s'activaient à décharger la cale du bâtiment. Le travail était bien avancé à en juger par la quantité d'objets hétéroclites et la ménagerie qui s'étaient sur le rivage. Les animaux, ovins, bovins, âne, poules, oies et autres bestioles de ferme étaient parqués dans de précaires enclos. Trois chiens allaient et venaient sur le sable, gardant toutes ces richesses.

Ismaël, devant cette impressionnante cargaison, en conclut qu'il devait s'agir d'un transport d'immigrants à destination de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande. Mais combien de malheureux avaient survécu ? Était-il possible qu'ils ne fussent que quatre ?

Le Bon Samaritain gagna le combat de l'ange et du démon. Le marin se releva pour porter secours aux infortunés. Que risquait-il ? De toutes façons,

il ne pouvait reculer. Il faudrait inéluctablement franchir le pas. Tout retard serait une lâcheté.

Les quatre naufragés s'arrêtèrent net dès qu'ils aperçurent l'inconnu qui s'avancait vers eux. L'un d'eux eut le réflexe de saisir une arme et de la pointer vers lui. Les chiens, eux, se ruèrent en avant tandis que ceux d'Ismaël faisaient de même.

– Llyr ! Dagda !

– Epsilon ! Gamma ! Delta !

Les ordres ne furent obéis que lorsque les bêtes d'Ismaël eurent prouvé aux nouveaux venus qui régnait sur l'île et que les intrus eurent fait acte de soumission. Fiers et vainqueurs, Llyr et Dagda, la queue frétilante, consentirent alors à rejoindre leur maître qui posa sa main sur leur tête pour les calmer un peu. Les trois autres chiens, penauds, épuisés, ne bronchèrent pas.

Le jeune homme ne triomphait pas. Il se mettait à la place des naufragés et songeait que cette réception n'était guère engageante, que le sentiment de peur dominait chez chacun d'eux.

L'homme au fusil, aussi le doyen du quatuor, fit deux pas en avant.

– Ne bougez pas ! ordonna-t-il d'une voix rauque et féroce. Combien êtes-vous ?

Ismaël avait oublié le son d'une voix humaine autre que la sienne. Celle-ci lui rappelait tristement celle de Wilfrid Harrison dans ses moments de rage. Puis, il se dit que la question se concevait. Comment ces inconnus pouvaient-ils imaginer qu'ils se trouvaient en face de l'unique habitant de l'île ? Qui disait être vivant impliquait colonie et peut-être menace.

– Un, répondit laconiquement le jeune homme, intimidé par cette peur qui suintait des naufragés. Moi.

– Naufrage ?

– Non.

Un éclair de haine incendia le regard de l'inconnu à cette réponse honnête mais qui laissait entrevoir une histoire particulière. Un naufrage eût été sécurisant. Sinon pourquoi cette présence ? Abandon ? Et pourquoi abandon ? Mutinerie ? Ismaël, lui, était à cent lieues d'imaginer qu'on pût le soupçonner d'être sur l'île pour des raisons inavouables. Il ne comprenait pas l'hostilité immédiate de l'homme à son égard. Son instinct lui criait qu'il allait devoir faire preuve de sang-froid, d'autorité, de courage, comme du temps de Harrison. L'individu qui lui avait parlé avec grossièreté ne lui plaisait guère. Il semblait de nature à vouloir imposer sa volonté, à juger avant même de connaître.

– Alors, pourquoi ?

Scandalisé par cette curiosité déplacée, Ismaël resta silencieux, désireux avant tout de ne pas envenimer une situation qu'il sentait explosive. Ses chiens devaient partager son inquiétude car ils grondaient sourdement à ses côtés.

– Julian, nous avons mieux à faire !...

Cette intervention salutaire était l'œuvre d'un homme encore jeune, aux proportions respectables, dont le visage rubicond, orné d'une moustache qui avait connu des temps meilleurs, trahissait une intense fatigue. Marbré par le sel, gris d'insomnie, il n'avait pas la dureté altière de celui de son compagnon.

– Il importe...

– Non, Julian, faites-nous grâce ! Nous avons encore à faire ! Il va faire nuit. Demain sera trop tard.

– Puis-je vous aider ? demanda spontanément Ismaël qu’une sympathie immédiate avait attiré vers le contradicteur de ce sinistre Julian.

– Jamais ! gronda ce dernier.

Ce refus équivalait à une insulte. Le Gallois, au sang vif, se rebiffa. Après tout, si ces hommes ne voulaient pas de lui, tant pis. Il était chez lui. Il ne leur devait rien. Qu’ils se débrouillent !

Un reste de civilité lui fit s’adresser au colosse excédé par l’attitude de son aîné, mais réduit au silence, sans doute en raison d’une habitude déjà ancienne de lui accorder les privilèges de son âge et peut-être de sa supériorité.

– J’ai du travail. Si vous avez besoin de moi, vous saurez où me trouver. Ma maison est de l’autre côté de cette crête. Bonsoir.

Sans attendre un mot ou un geste qui visât à le retenir, Ismaël, flanqué de ses deux chiens, reprit le chemin par lequel il était venu. Il marchait vite, pressé d’échapper à ce lieu pesant, plein de tout ce qu’il exécrait, la médiocrité dissimulée sous l’orgueil, la suffisance, l’étroitesse d’esprit, la suspicion, la haine. Il avait quitté tout cela avec joie un an plus tôt et voilà que tout revenait comme une lame de fond. Il voulait se persuader qu’il ne s’agissait pas du légendaire antagonisme entre Gallois et Anglais. Cela n’aurait pu être. Il avait prononcé si peu de mots. Et la haine du fameux Julian avait précédé son premier mot. L’humble marin s’était senti écrasé par la morgue polaire d’une classe sociale convaincue de son importance. Ce Julian X n’arrivait pourtant pas à la cheville d’un comte d’Arran alors qu’il se targuait certainement de le dépasser de cents coudées. Sur quels critères, Ismaël se le demandait sincèrement, lui qui voyait toujours dans la simplicité de Douglas la marque d’une vraie noblesse intérieure.

Quoi qu’il en fût, l’avenir était sombre. Plutôt la solitude ou la mort que la compagnie de cette mécanique aussi inspirante qu’un épouvantail abandonné au milieu d’un champ hivernal. Était-il possible que des être vivants pussent arriver à ce degré de sécheresse, de dureté vis-à-vis de leurs semblables ? Quelle serait l’existence avec un tel compagnon qui l’avait rejeté avant même de savoir qui il était ? Était-ce la rançon de son exil ? Dieu voulait-il l’éprouver ? Que signifiait ce tournant capital ? Un sacrifice ? Un calvaire ? Une œuvre de salut ? Une mission ?

Ismaël s’agenouilla dans l’oratoire. Vide. Démuni. Aride. La carapace de plomb, d’airain, de glace du nouveau venu semblait s’être abattue sur lui, pour l’emprisonner de son fiel. Dans un sursaut, son être ardent se reprit. Il ferait front. Il serait à la hauteur des circonstances. Il ne capitulerait pas devant l’autoritarisme de l’inconnu comme semblaient le faire les trois autres hommes plus jeunes qui l’accompagnaient. Il assumerait sa différence, son originalité, calmement, doucement, fermement. Il lui sembla, ô horreur, que la vision sacrée du Crucifié était un instant remplacée par celle, tellement humaine, d’un enfant au regard de lumière qui l’entraînait vers des sommets connus de lui seul. Il s’abandonna à son destin. Lorsqu’il quitta l’oratoire, son cœur avait retrouvé la paix des dernières semaines et le chemin de la prière.

Il put donc accueillir, au crépuscule, un pitoyable quatuor de loques abruties de fatigue. L’austère quinquagénaire se traînait comme les autres. La lassitude imposait à ses traits impassibles une dureté proche de la férocité. Le colosse titubait. Les deux autres, à l’âge indéfinissable sous la saleté, le sang, les marques de la faim et du désespoir qui noyaient leurs yeux, paraissaient hébétés, étonnés d’être encore en vie. Les quatre avalèrent goulûment un morceau qu’Ismaël avait mis à réchauffer en prévision de leur venue puis, sans un

mot, se roulèrent dans une couverture et sombrèrent dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Déchiré du dard de mille questions, Ismaël trouva difficilement le repos. Il veilla ces quatre corps, leurs chiens, ému de leur détresse physique et morale, inquiet du lendemain en leur compagnie. Malgré leur aspect repoussant, il était possible de voir en eux des gens aisés. Ce n'étaient pas des travailleurs manuels. Ismaël sourit pour lui-même : ils le deviendraient très vite. Que voulaient-ils avec leurs moutons, leurs poules, leur cargaison abondante ? Que cherchaient-ils ? Fuite ? Colonisation ?... A moins de construire un nouveau bâtiment, ils étaient ancrés sur cette île pour de longues années, jusqu'au retour du comte d'Arran probablement. Adieu, chère solitude ! Adieu, chère liberté !

« Je n'ai pas le choix, songea le marin, tristement. Il faudra bien vivre avec ces nouveaux compagnons. Et vivre le mieux possible, sans rien renier, mais sans rien refuser... Notre bonheur commun est à ce prix. »

Mais Ismaël, quelque part, doutait qu'il lui fût possible d'être aussi heureux désormais que durant les quatorze premiers mois de son exil.

Il se trouvait à labourer un champ quand ceux qu'il avait laissé dormir se présentèrent à sa vue. A leur tête, le plus âgé, le sinistre Julian dont le regard sombre lapidait l'unique occupant de l'île d'une dégelée de pierres aussi coupantes que des lames de rasoir. Malgré sa médiocre taille, il écrasait le petit groupe d'un pouvoir quasi maléfique. Le colosse esquissa une vague salutation amicale. Les deux autres restaient, comme la veille, dans un état d'inertie, presque de prostration. Les chiens, comme leurs maîtres respectifs, s'étudiaient sans aménité.

Ismaël, par politesse, interrompit son travail. Son cœur battait tellement qu'il redoutait qu'on ne l'entendît. Il se croisa les bras pour se donner une contenance et se contraindre au calme. La manière dont il réagissait, ce sentiment de répulsion, presque de haine, instinctif et violent, ne lui plaisaient guère et l'inquiétaient. Il ne s'agissait pourtant plus de Wilfrid Harrison, instrument de malheur. Il s'agissait d'un inconnu. Pourquoi une telle défiance ? Pourquoi si immédiate ? Qu'est-ce que cela signifiait ? La solitude avait-elle fait de lui un intolérant, un rêveur déconcerté de retrouver un monde oublié ?

– J'achète cette terre ! décréta le quinquagénaire sans préambule.

Sidéré par cette entrée en matière, Ismaël demeura un moment sans répondre, puis le comique de la proposition lui apparut si clairement qu'il ne put retenir un sourire amusé, vite réprimé cependant car l'un des deux hommes tellement abattus quelques secondes plus tôt, s'était soudain redressé et avait franchi les trois pas qui le séparait de son aîné.

– Cessez de semer le mal partout où vous passez, monstre que vous êtes !

– Arthur, un peu de dignité ! s'écria Julian, parfaitement choqué par ces propos outranciers.

– Dignité ! ricana Arthur auquel la colère ne parvenait même pas à donner quelques couleurs. Vous n'avez que des mots à la bouche. Vous croyez qu'avec votre fortune, vous pouvez tout acheter. Vous n'êtes qu'un cerveau sans âme, sans cœur, sans conscience. Vous n'êtes qu'une mécanique, une machine à tuer !

Julian ouvrit la bouche comme un poisson hors de l'eau, suffoqué par la violence des insultes. Il avait l'air profondément ridicule ainsi. L'autre jeune homme avait levé la tête, son regard morne soudain allumé d'une lueur de satisfaction mauvaise. Le troisième, le colosse, paraissait gêné d'offrir le spectacle

de ce règlement de comptes au maître du domaine. Parce qu'il savait ce qui risquait de suivre, il avait peur.

Ismaël aurait aimé disparaître sous terre. Il sentait bien qu'Arthur, pour le nommer par le seul nom qu'il connaissait, profitait de sa présence pour dire ses quatre vérités à Julian. Il n'avait aucun moyen de fuir. Il était condamné à rester le spectateur impuissant de ce qui ressemblait fort à une tragédie.

– C'est à vous, poursuivit l'homme aux yeux brûlant d'un feu destructeur, c'est à vous de nous épargner la détestable emprise que vous avez eue sur nous. Nous avons cru à vos chimères, à votre idéal ! Notre cœur s'est dilaté en vous entendant et nous vous avons suivi, librement, sans comprendre ce qu'il y avait de fanatisme dans votre démarche. Nous rêvions de beauté, d'indépendance, de fraternité pendant que vous vous réfugiez derrière les discours, les théories, les chiffres, l'abstrait.

Arthur se tourna brusquement vers Ismaël qui sentit ses jambes devenir du coton. Il était proche de l'état de panique. Tout se déroulait bien autrement que ce qu'il avait pu imaginer.

– Monsieur, ce malotru bardé de diplômes n'a malgré tout aucune éducation. Je suis désolé de vous imposer la présence d'un pareil individu... Taisez-vous, Wilde, je ne vous cause pas et sachez-le, le temps de votre règne est achevé. Non ! Bouclez la !

Son ordre plutôt grossier s'accompagna d'un geste très expressif qui fut bien compris de l'intéressé. Pâle de rage, Julian Wilde, cible de ces traits vengeurs, demeura dans un mutisme arrogant.

– Monsieur, reprit Arthur avec une maîtrise qui prouvait une âme fortement trempée, j'implore votre indulgence pour ce que nous sommes et ce que nous vous dévoilons ainsi...

– Vous êtes tout excusés ! répliqua aussitôt Ismaël de sa voix chantante.

– Attendez, avant de vous engager. Ecoutez plutôt et vous verrez ! Nous vous devons des explications. Ce n'est pas cet énergomène qui vous en fournira, croyez-moi ! Nous sommes des intellectuels. Je suis avocat. Christopher Lawrence –il désigna le colosse– est médecin et Alan Connel, homme silencieux s'il en est, est un aristocrate du Kent, étudiant l'archéologie. Monsieur Julian Wilde –il pointa vers le quinquagénaire– était titulaire d'une chaire de mathématique à Oxford. Il s'est piqué d'avoir des vellétés psychologiques et a voulu écrire un livre sur une communauté humaine recluse loin de tout pendant quelques années et vivant en autarcie. L'idée était séduisante. Quand on a vingt ans et que les convenances d'une ville comme Oxford vous étouffent un peu, vous êtes prêts à toutes les bêtises. Quand en plus, vous êtes devant des arguments que vous trouvez sensés, qu'on vous propose l'aventure, qu'on vous fournit la nourriture et le logement, que tous les frais sont payés, vous foncez. Vous imaginez mal cet homme de bronze capable d'entraîner des foules derrière lui, n'est-ce pas ? Et pourtant, il a réussi. Pas vraiment des foules, mais une petite vingtaine, ce qui correspondait à son projet. A Melbourne, nous n'étions déjà plus que quatorze. Cinq d'entre nous ont fait défection. Nous les avons pris pour les plus timorés. Sans doute étaient-ils les plus clairvoyants. La fiancée d'Alan faisait partie du lot. Ils ont rompu. Nous sommes donc partis, plein d'enthousiasme, sur un bateau qui s'appelait le *Freedom Now*. Un beau nom, n'est-ce pas ? Qui résumait bien ce que nous recherchions. J'espère que vous en mesurez toute l'ironie présente !...

Arthur fit une pause. Un moment distrait par les récits qu'il faisait avec élégance, il se rembrunit tout à coup. Ses traits se durcirent.

– Ce n'est même plus de l'ironie. C'est du morbide, du macabre. Wilde, monstre sans entrailles, écoutez, vous aussi. Ma femme faisait partie du voyage. Elle était enceinte. Tout se passait bien. Puis, les douleurs ont commencé. C'était trop tôt pour l'accouchement. Je vous ai supplié de revenir à Melbourne, à Sydney, à Auckland! Supplié à genoux. Non. Vous avez refusé. Vous avez opposé votre masque d'indifférence au malheur qui fondait sur nous. Christopher a tenté de vous faire fléchir. Il sentait bien la catastrophe arriver. Rien! Vous n'avez rien voulu savoir. Helen a accouché prématurément d'un enfant mort-né, de ma fille! Helen est morte le lendemain, dans d'atroces souffrances! Et qu'avez-vous dit? «Immergez-les vite! Reprenez votre place dans l'équipage! L'ouragan menace!». L'ouragan! Je m'en contrefichais de votre ouragan! Comprenez-vous? Ma femme était morte! Ma femme et ma fille étaient mortes! Je n'avais qu'à mourir aussi! Vous, monsieur, poursuivit-il en se tournant vers Ismaël, vous, me comprenez-vous? Les deux êtres les plus chers que j'avais au monde, ma femme, ma fille étaient mortes! Et il me demandait de.. de..

Sa voix se brisa. Bouleversé, Ismaël qu'une détresse humaine ne sollicitait jamais en vain, saisit dans ses mains celles, glacées et crispées, d'Arthur.

– Oh, mon pauvre ami! murmura-t-il.

Le malheureux, un instant stupéfait par une réaction si chaleureuse, eut une expression d'intense reconnaissance.

– Oui, dit-il avec plus de douceur, vous, vous comprenez. Vous partagez. Vous vibrez! Et pourtant, je ne suis rien pour vous!... Laissons-là cette sensiblerie désormais inutile. Écoutez la suite. L'ouragan est venu, comme prévu par cet oiseau de mauvais augure. Et nous voici. Nous quatre. Faites le calcul. Quatorze moins quatre. Dix. Dix morts. Trois femmes, presque des enfants... Et mon propre frère que mes parents m'avaient confié! Mon frère! Voilà, monsieur, vous savez l'essentiel. Vous connaissez désormais le monstre que vous allez côtoyer. Je vous souhaite bon courage!

Sans un mot de plus, il se dégagea et tournant des talons, il s'éloigna.

– Il est fou, déclara Julian Wilde d'un ton dédaigneux. Il...

Le regard incandescent d'un Ismaël Raynes indigné arrêta les mots dans sa gorge. Soudain, le jeune homme n'avait plus aucune peur.

– Dans ce cas, il est bon qu'il ne soit pas seul, déclara-t-il. Terminez donc ce sillon en attendant.

Plantant là le professeur interloqué par tant d'énergie et ses deux amis muets d'épouvante, il courut derrière le malheureux.

– Monsieur! Monsieur Arthur!...

Le jeune oxfordien se retourna. Il devait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Un très douloureux sourire erra sur ses lèvres.

– Ne me suivez pas. Nous ne sommes pas appelés à faire plus ample connaissance. Là où je vais, vous n'avez pas votre place. Oui, vous avez deviné. N'insistez pas. Je ne saurais vivre désormais sur le même territoire que l'homme responsable de la mort de ma femme, de ma fille et de mon frère. Ce doit être lui ou moi. Et le tuer ne ressuscitera pas ceux que j'aime. Adieu, mon ami. Vous avez adouci mes dernières heures. Allez!

Ismaël resta enraciné sur place, accablé par l'inéluctable volonté de cet être que le malheur avait brisé à jamais. Il était lui-même trop proche des

événements qui avaient vu son avenir se dérober sous lui pour chercher à intervenir dans cette décision. Il connaissait la tentation du néant. Y résister lui avait coûté bien des larmes de sang. Il comprenait Arthur. Les yeux humides, il esquissa une bénédiction tandis que le désespéré s'éloignait vers le destin qu'il s'était choisi.

Lorsqu'il l'eût perdu de vue, il hésita sur la conduite à tenir. Remonter aux champs, retrouver le monstre – comme l'avait appelé Arthur – devoir lui parler ou l'écouter, dépassaient ses forces. Son cœur était lourd de cette disparition d'un homme qui aurait pu être si proche et pour lequel il ne pouvait rien tenter. Quoi qu'il fit ou pensât, le pauvre Arthur n'aurait pas été ébranlé. Le seul témoignage d'amitié qu'il pouvait lui fournir était donc de lui apporter le don de sa compréhension et de ne pas entraver inutilement sa liberté souveraine. Cette impuissance était plus cruelle qu'une action farouche pour altérer le cours des choses. Le Gallois, épuisé, abandonna le trio à ses travaux agraires et se réfugia dans l'oratoire, pleurant sur l'immense gâchis des dernières heures et sur un avenir incertain.

Comme souvent lorsqu'il priait, il ne vit pas le temps passer et sursauta en entendant des voix se rapprocher de lui. Il fut quasiment surpris dans sa position de méditation ce qui lui valut de la part de Julian Wilde un regard d'un insoutenable mépris. Malgré toute sa force intérieure, il se sentait très mal à l'aise. Cet homme glacial savait à merveille rendre ses interlocuteurs des moins que rien. Ismaël sauta sur ses pieds. Il convenait d'être à la hauteur de l'individu, aussi bien physiquement que moralement. Il nota avec satisfaction qu'il était plus grand que lui, ce qui, dans ces circonstances, contribuait à lui accorder un avantage minime, mais salutaire. Derrière Wilde se tenaient Christopher Lawrence et Alan Connel, l'un et l'autre avec une expression indéfinissable. Les traits tirés, le visage encore sale, la barbe et les cheveux en désordre accusaient seulement une intense fatigue dont les conséquences n'étaient pas encore surmontées. Ismaël ne pouvait déceler s'il avait en eux des alliés ou des ennemis. Ni l'un ni l'autre, sans doute. Les deux hommes n'avaient plus l'énergie de penser avec lucidité. Sinon, ils seraient intervenus auprès de leur compagnon. Ou alors le poids de la personnalité du professeur les écrasait comme des mouches.

– Ainsi, nous avons affaire à un demeuré qui croit encore à ces superstitions de bonne femme ! ricana le mathématicien avec une dérision insultante. Cela promet pour l'avenir. Je vous soupçonnais d'être un imbécile. Maintenant, c'est devenu une certitude. Il fallait s'y attendre chez un rustre Gallois !...

Les prunelles vertes d'Ismaël étincelèrent comme des émeraudes en entendant ce discours injurieux. Mais le jeune homme, que plusieurs années de pratique du violent Wilfrid Harrison avaient dressé à faire front sans faiblesse à ses propos outranciers, ne s'abaissa pas au niveau de son interlocuteur en lui offrant le spectacle de son indignation.

– Tout le monde n'a pas la chance d'être un oxfordien émérite, mais quand celui-ci prône dans ses paroles la liberté, il est normal d'attendre qu'il l'applique aussi dans ses actes. Il ne saurait y avoir de restriction, ni pour les opinions, ni pour l'origine sociale, ni pour la nationalité, ni pour la croyance. Vous avez appelé votre bateau le *Freedom Now*. Ici, sachez que vous vous êtes sur l'Île de l'Indépendance. Elle est aussi celle de la tolérance. Car il n'y a pas de liberté sans tolérance.

Julian Wilde ne s'était pas attendu à une résistance aussi vigoureuse de la part de celui qu'il avait classé dans le groupe des êtres insignifiants et stupides.

De plus, il était furieux de se voir remis en place devant témoins. Les mines soudain intéressées de ses compagnons lui prouvaient que l'inconnu avait marqué des points dans leur sympathie. Un tel désaveu ulcérait son âme orgueilleuse et mesquine. Il voulut se venger aussitôt de l'affront reçu.

– La tolérance ne consiste pas à gober n'importe quoi, ni la liberté à accepter l'aveuglement fanatique des autres.

– Monsieur, votre liberté est d'être athée. La mienne est d'être croyant. La tolérance est de vivre dans l'acceptation pleine et entière de nos différences !

– Vivre à côté d'un être superstitieux...

– Personne ne vous oblige à rester ici, monsieur. Vous pouvez renflouer votre bateau et repartir. Vous devez comprendre que vivre ici, c'est cesser de vouloir modeler le monde qui vous entoure selon vos seuls critères.

Julian Wilde n'avait jamais entendu personne lui parler de cette manière, d'un ton qui n'avait rien d'obséquieux, ni d'insolent, ni d'arrogant. Il aurait bien exprimé sa colère par la violence tant il était excédé d'être tenu en échec par un gringalet dont il aurait pu être le père, mais une crainte insidieuse, inconnue de lui jusqu'alors, l'en empêcha : quelque chose en cet inconnu calme et convaincu lui inspirait du respect. Il sentait qu'il avait là un adversaire plus redoutable qu'il ne l'avait soupçonné au départ, trompé par son apparence et sa jeunesse et qu'il ne pourrait le modeler à sa guise comme il avait façonné les jeunes gens qui l'accompagnaient.

– Julian, quoi que vous décidiez, moi, je reste ici !

La voix de Christopher Lawrence était à la mesure du colosse, sonore et non dépourvue de chaleur.

– Moi aussi, fit Alan Connel comme en écho qui ajouta, à l'intention du Gallois :

– Si notre présence ne vous importune pas, naturellement.

Le jeune anglais sentait son aristocrate à dix pas. Ismaël Raynes, à peine plus âgé que lui, s'en amusa plutôt. Et puis, il avait besoin de se détendre après le contact glacé et glaçant avec le professeur de mathématiques. Il esquissa un sourire.

– Vous êtes les très bienvenus. Cette île et ma demeure seront les vôtres aussi longtemps que vous le souhaiterez.

Julian Wilde ouvrit la bouche, puis la referma. Il était seul. Son autorité, sérieusement ébranlée depuis la mort de la femme et de la fille d'Arthur, n'avait plus d'existence désormais. Ses derniers soutiens s'étaient ralliés à un obscur fanatique, un Gallois ignorant, borné, stupide. C'était intolérable. Il lui faudrait regagner d'urgence le prestige perdu.

Et pourtant, il n'était qu'au début de ses surprises. A plonger dans le quotidien du demeuré comme il se plaisait à nommer secrètement le premier occupant de l'île de l'Indépendance, les questions le concernant se multipliaient alors que, pour rien au monde, il n'aurait condescendu à les poser.

Le lieu dans lequel il avait passé sa première nuit et passait les suivantes le troublait. Il alliait sobriété et raffinement, dans la plus pure tradition d'une élégance authentique. Ismaël Raynes, ce Robinson inconnu et inclassable, avait tiré le meilleur parti du domicile que lui avait conféré la nature : il avait aménagé quatre pièces, spacieuses, fonctionnelles, confortables, avec ces petits détails de luxe qui suggéraient plus qu'ils n'affirmaient le rang social du propriétaire. Si Ismaël, dans sa profonde simplicité et, là il fallait l'avouer, sa grande éloignement des biens de ce monde, ignorait tout du coût et de la

vraie valeur de ses tentures, de ses tableaux, de son mobilier, de sa vaisselle, les nouveaux venus, eux, en connaissaient le prix. Connel se sentait chez lui. Liberty-House, nom dont le Gallois s'était hâté de baptiser sa demeure pour couper l'herbe sous les pieds du professeur, était visiblement le refuge d'une richesse originale, un noble en exil, un prince déchu. Il y avait quelque chose dans le maintien de l'inconnu, dans sa réserve, dans son insistance pour l'indépendance et la tolérance qui confirmait cette hypothèse. Pour s'en assurer, le bavard Christopher Lawrence ne s'embarrassa pas de fioritures : il posa directement la question à l'intéressé. Et celui-ci lui répondit simplement qu'il était marin. Chacun, sans l'avouer à l'autre, en fit un officier de haut rang plutôt qu'un simple matelot. Aucun membre d'équipage ne possédait tant de richesses ni n'avait cette distinction innée.

La stupéfaction des anglais atteignit son apogée lorsqu'ils découvrirent les rayonnages de la bibliothèque. Il y avait là plusieurs centaines de livres dont les titres prouvaient les goûts très éclectiques de leur propriétaire. Paradoxalement, peu étaient religieux. Beaucoup avaient trait à la philosophie et aux mathématiques. Julian Wilde, battu sur son propre terrain, fulminait. Le tranquille jeune inconnu qui les accueillait était un anarchiste ou un humaniste, bref, un égal. Or, il détestait traiter d'égal à égal. Et il n'allait pas s'abaisser à paraître s'intéresser à cet homme. Il décida de faire comme s'il n'existait pas. Ses amis, particulièrement le bouillant docteur, auraient sans doute aimé avoir des détails, mais Ismaël n'avait rien à leur dire. Les raisons de son exil ne regardaient que lui. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire, fait tout ce qu'il avait à faire : il était marin ; il leur ouvrait sa maison.

Aucun des trois hommes ne daigna accorder un regard au seul indice qui aurait pu les renseigner. S'ils le virent, ils n'en mesurèrent pas l'importance. Sur une commode en merisier, dans le salon, Ismaël avait placé un pastel représentant un enfant. Il était constamment agrémenté d'un bouquet de fleurs fraîches.

La découverte du corps sans vie d'Arthur attrista la soirée. Alan Connel retomba dans sa prostration. Christopher Lawrence accabla son aîné de reproches plus ou moins justifiés, dans un langage outrancier. Julian Wilde, de marbre sous l'orage, partit se coucher. Ismaël fit ce que son devoir d'homme et de chrétien lui commandait : il ensevelit le malheureux non loin de l'oratoire et pria pour son repos éternel.

Le lendemain, la vie laborieuse reprit ses droits, sous l'impulsion du maître de l'île dont le rythme de travail était tellement bien rôdé que Christopher Lawrence et Alan Connel s'y associèrent spontanément, heureux d'enfouir leurs regrets, leurs doutes, leur chagrin dans l'activité. Le docteur, de par sa force herculéenne, était une aide précieuse. Le placide Connel, contrairement aux attentes, s'avéra un rude ouvrier que rien ne rebutait et qui n'hésitait pas à se salir les mains. Le dernier à s'y mettre fut Julian Wilde qui n'avait pas imaginé se trouver un jour dans la position où il devrait suivre les ordres de quelqu'un et non les dicter lui-même à autrui. Il avait cru façonner sa colonie idéale à sa guise et déchantait : c'était à lui de s'adapter à celle d'Ismaël Raynes qu'il tenait à ménager malgré tout, ne sachant pas le cerner et ne souhaitant

pas recevoir de leçons ou de rebuffades de sa part. Si le silence de Connel ne le gênait pas, car il avait fini par ne voir en lui qu'un bout de gélatine sans consistance, celui de l'inconnu le troublait parce qu'il se sentait jugé. C'était l'interprétation qu'il donnait, n'étant guère en paix avec lui-même. Ce sentiment d'infériorité accroissait sa rancœur et sa jalousie, lui faisant adopter devant l'intéressé un comportement encore plus glacial et désagréable qu'il ne l'aurait été naturellement. Il se méprenait autant sur ce qu'était Ismaël que sur ce qu'il pensait, s'enfermant et enfermant le jeune homme dans un réseau de contradictions, de suspicions et de fausseté qui les rendait l'un et l'autre différents de leur être véritable. L'aîné accentuait sa raideur, le plus jeune se réfugiait dans une réserve craintive qui passait pour une hauteur méprisante.

Sans Christopher Lawrence, l'existence sur l'île de l'Indépendance eût été très sombre, voire sinistre. Mais il était de ces merveilleux caractères qui s'amuse d'un rien, qui véhiculent le rire, qui forcent les muscles zygomatiques d'autrui à se mettre en mouvement, qui arrachent une réplique au plus taciturne des hommes. Il avait du mérite à ne pas être découragé par la mélancolie d'Alan Connel, la froideur morose de Julian Wilde et par l'extrême réserve vigilante d'Ismaël Raynes. Il réussissait à les dérider par ses facéties bruyantes de collégien et ne se privait pas de leur dire clairement ce qu'il pensait d'eux. Il semblait toujours le plus heureux des hommes, satisfait de son sort et en bonne intelligence avec chacun de ses compagnons.

Par contre, comme il l'avait prévu dès le début, Ismaël mit plusieurs mois à retrouver son équilibre intérieur. En soi, l'abandon de sa vie solitaire lui eût déjà coûté car c'était un homme aux penchants érémitiques. Il lui fallait se faire –ou se refaire– à une existence communautaire. En tant que marin, la difficulté n'aurait pas dû être insurmontable. Hélas, il n'en était rien. Non pas qu'il fit preuve de mauvaise volonté, mais la compagnie de ces trois hommes si différents les uns des autres et encore plus de lui était lourde à assumer. Ils vivaient sans véritable affinité, sans chercher à se connaître, avec pour seul ciment la colonisation de leur île qui en fut la grande bénéficiaire. En dix ans, elle passa du stade de modeste ferme à celui de véritable exploitation agricole avec tout ce qui s'y rattachait : tannerie, moulin, atelier de tissage, four à poterie, distillerie et naturellement bâtiments pour accueillir la faune nombreuse qui se reproduisait très rapidement.

Liberty-House, de la même manière, s'était agrandie et abritait ses quatre habitants dans un souci de confort et surtout d'indépendance. Chacun possédait son domaine, bien révélateur de sa personnalité. Celui de Julian Wilde, comme par hasard, était le plus ascétique : une pièce minuscule, avec un lit, un bureau, une chaise, une armoire où tout le linge personnel était plié méticuleusement. Seul le crucifix manquait à cette cellule monastique ! Christopher Lawrence s'étalait sur trois pièces, ce qui ne l'empêchait jamais de déborder dans le couloir, la salle commune, la cuisine. Il conservait tout, collectionnait coquillages, plantes dont il faisait des boutures et qu'il oubliait d'arroser parce qu'il était déjà passé à autre chose, essences de bois variées, cailloux. Les livres de la bibliothèque traînaient ici et là. Une pièce était dévolue à la fabrication d'onguents, de tisanes, d'alcool, d'élixirs. Ce laboratoire où il se livrait à ses expériences retentissait souvent de ses hurlements, d'aboiements, de miaulements lorsqu'un animal avait eu le malheur de s'y égarer et de renverser instruments, cages, pots, flacons dans une danse paniquée. Alan Connel, quant à lui, s'était aménagé un intérieur à sa mesure, sobre, discret mais non sans élégance. Il

conservait ses habitudes d'aristocrate ce qui amusait toujours beaucoup le docteur étranger à ces délicatesses d'un autre monde.

Ismaël, au moment de toute la réorganisation de son domaine, s'était vu reléguer dans un nouvel appendice de la maison. En raison de son agrandissement sur un territoire pentu, les ouvriers avaient dû jouer sur plusieurs niveaux ce qui créait une originalité mais nuisait évidemment à l'aspect communautaire. Il aurait pu blâmer le docteur de prendre tant de place, à commencer par sa propre chambre, mais en fait, son exil était dû à un mouvement d'humeur de Julian Wilde qui voulait lui signifier par là qu'il le tenait toujours en quarantaine. Le jeune homme, bien qu'ayant compris comme tel ce geste, ne manifesta rien. Il lui était aussitôt apparu que la brimade dont il était victime allait se transformer en source de joie. Il possédait deux pièces au-dessus de la maison principale avec une vue imprenable sur la côte, une luminosité exceptionnelle et un accès particulier qu'il agrémenta de diverses plantes foisonnantes et odorantes. Il récupéra son mobilier et reconstitua ainsi son environnement familial, celui d'avant l'invasion.

Julian Wilde ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait involontairement fait le bonheur de son ennemi. Il en conçut du dépit et une haine renouvelée : l'étrange occupant de l'île semblait déjouer toutes les tentatives d'humiliation. Mais ce furent Connel et Lawrence qui, au bout de quelques semaines, imposèrent au Gallois un nouveau déménagement. Il leur semblait intolérable qu'il puisse vivre séparé d'eux. Ismaël Raynes protesta qu'il était très bien, rien n'y fit. Les deux anglais n'en démordirent pas. Et la petite communauté retrouva un semblant d'unité.

En dix ans, la situation n'empira pas, humainement parlant. Julian Wilde, venu dans le Pacifique pour y édifier une société autarcique et miniature, l'avait trouvée et se devait de la construire. Les premiers temps, il s'employa à écrire quotidiennement des notes, puis voyant qu'il se répétait, il les espaça pour finir par ne faire qu'un bilan trimestriel et enfin annuel. Il se demandait souvent comment achever cette expérience. Il n'avait jamais prévu d'en être prisonnier. Or, à moins de construire un bâtiment, il ne pouvait s'échapper et envisager de partir. Prendre les moyens de le faire, c'était reconnaître ouvertement qu'il s'était fourvoyé. Plutôt mourir que de risquer d'être ridiculisé par ce taciturne Raynes qui, derrière sa façade silencieuse et son clair regard, n'en pensait certainement pas moins. Les mois et les années passaient sans qu'il puisse imaginer que « l'aristocrate Gallois » comme il le nommait désormais – il avait cessé de le considérer comme le dernier des idiots – verrait la fin de son séjour sur l'île en 1881.

L'arrivée inopinée du danger, avec l'apparition de la *Jane-Mary* avait fait plus pour la cohésion de leur quatuor que les cent vingt mois passés ensemble. En une fraction de seconde, Raynes, le solitaire, le distant, s'était propulsé à la première place comme au moment du naufrage quand il avait signifié à chacun les limites de son territoire. Il avait pris l'initiative des mains du professeur, avait décidé pour eux tous, avait plongé dans les eaux obscures pour accomplir son projet contre leur avis, le tout à sa manière tranquille et résolue qui faisait que même Julian Wilde ne savait pas comment résister. Le professeur se demandait d'ailleurs toujours s'il n'avait pas été l'artisan de l'explosion du voilier. Certes, il l'avait farouchement nié, mais un tel geste de sa part n'eût pas été invraisemblable, ni ses dénégations non plus. Cela cadrait avec cette modestie exaspérante, insultante à force d'être effacée. Quant à son attitude vis-à-vis de

ce rebut de la société, elle s'inscrivait dans cette même logique d'un être que le quotidien laisse neutre et qui se révèle dans des causes qu'il juge dignes de lui. Il était curieux de découvrir qu'il était capable d'abandonner sa légendaire tolérance pour imposer ses vues, pour affronter Christopher Lawrence, pour affirmer ses convictions humaines. Le plus surprenant était que Julian Wilde, sans l'avoir véritablement décidé, s'était retrouvé à ses côtés, contre le docteur. Pourquoi un tel revirement après tant d'années ? Il eût été incapable d'apporter une réponse rationnelle à cette question. C'était ainsi. Peut-être parce que les événements soudains avaient craquelé sa carapace de glace. N'avait-il pas failli mourir sous les doigts crochus du pirate ? Raynes ne l'avait-il pas sauvé, non pas de manière grandiose mais en usant de dons de persuasion et de douceur inimaginables. Mais peut-être aussi que, depuis dix ans, un lent travail souterrain s'était fait en lui et qu'il était mûr pour une métamorphose. En tout cas, il était prêt à parier que ce 3 septembre 1878 était une date à marquer d'une pierre blanche. Il se résolut à tenir à nouveau très régulièrement le journal de l'île. Quelque chose lui criait qu'il serait dense d'événements inédits.

Chapitre 3

Le flot du matin avait apporté sur la grève quelques débris de bois mais aucun cadavre. Le courant avait dû les entraîner à moins que les requins ne se fussent chargés de la besogne. Julian Wilde, avec le jour, considéra à nouveau la question d'éventuels survivants. Il fut alors quasiment certain que Raynes avait raison : la distance était beaucoup trop importante pour que des hommes commotionnés par une explosion soudaine pussent la franchir. Ce que son compagnon avait accompli tenait de l'exploit : il prouvait tout simplement qu'il était un nageur exceptionnel.

Il semblait donc bien que la sécurité n'était plus menacée.

– Que nenni ! objecta Christopher Lawrence qui ne pouvait rester longtemps en quarantaine. Il y a ce damné Fag-End. J'ai réfléchi, Raynes et je vous assure, sans méchanceté, que vous êtes fou !

Julian Wilde fronça les sourcils. Il n'appréciait pas la manière cavalière dont le docteur se comportait. Traiter ouvertement le Gallois de fou était quelque chose qu'il ne se serait jamais autorisé. Même si parfois il le pensait.

– Expliquez-vous, dit Ismaël sans pouvoir réprimer un sourire car il était sans rancune à l'égard de ce gros enfant insupportable.

– Que vous vouliez sauver votre pirate...

– Je ne le revendique pas personnellement...

– Non, mais c'est un peu votre protégé : vous l'avez sauvé, vous l'avez dorloté toute la nuit, vous avez prouvé que vous aviez une certaine influence sur lui...

– Soit, admit Raynes dont les yeux clairs s'animaient d'une lueur d'humour propre à rasséréner le professeur, toujours sombre et mécontent et qui s'apercevait qu'il était en présence d'un homme dont il méconnaissait totalement les qualités et même la personnalité.

– Ainsi donc, vous voulez sauver ce pirate. C'est de la pure folie. Cela prouve que vous n'avez pas le sens des réalités. Cet individu, qu'est-il ? Un chef ou presque avez-vous dit, donc, un monstre parmi les monstres. Une bête que ses compagnons de crimes ont voulu supprimer parce qu'il les terrifiait par le danger qu'il représentait même pour eux. Vous ne pouvez contester cela !

Le docteur fit une pause tout en considérant son compagnon d'un air victorieux pour bien signifier qu'il avait remporté la première manche, sinon le tournoi tout entier.

Ismaël Raynes fit un bref signe de tête.

– Je ne le conteste pas, monsieur Lawrence ! dit-il seulement.

Jamais le marin n'avait consenti à franchir cette barrière qui aurait consisté à appeler ses compagnons par leur prénom. Malgré ces années passées avec eux,

il demeurait aussi courtoisement distant que par le passé. Et chacun savait bien que ce n'était pas par déférence à l'égard de supérieurs, loin de là. D'ailleurs, qui était le supérieur de qui, c'était ce qu'ils n'avaient jamais pu établir.

– Ah! fit le docteur radieux. Vous commencez à devenir raisonnable!

Julian Wilde ne se méprit pas sur l'éclair qui jaillit des prunelles vertes à cette remarque. Raisonnable? Raynes irait son chemin, raisonnable ou non, avec une obstination tranquille sans se préoccuper de la moindre pression extérieure.

– Donc, poursuivit Christopher Lawrence qui n'avait rien remarqué, ce danger qu'il y avait pour les pairs de cette crapule, il existe doublement pour nous. Fag-End a tenté de tuer deux d'entre nous. Il est armé. Et il se cache pour mieux nous exterminer. Qu'est-ce que quatre hommes pour lui? Vous l'avez vu à l'œuvre tout à l'heure. Et en ce moment, il doit prendre ses dispositions pour devenir maître de l'île. Il faut donc que nous soyons plus rapides et plus futés que lui. Il faut que nous portions le premier et dernier coup. Nous devons mobiliser nos forces!

– Si je comprends bien, vous en revenez à votre idée d'hier : tuer Fag-End!

– Oui, bien sûr!

– Monsieur Lawrence, vous connaissez mes convictions sur le sujet et le respect de la vie dont je fais une règle...

– Raynes, interrompit vivement le docteur. Il ne s'agit pas de philosophie mais de légitime défense!

Julian Wilde ne disait rien. Cette discussion reflétait exactement ce qui se passait en lui, les deux formes de pensées qui se combattaient en lui.

Connel n'était pas présent. Après le départ de Fag-End, il était resté à Liberty-House pour effectuer quelques travaux d'intérieur. Eût-il été présent qu'il ne se serait pas prononcé dans le débat. Almeda, à leurs pieds, haletait sous le soleil qui tapait déjà fort. Pour rien au monde, elle n'aurait lâché son maître comme si elle avait senti la nécessité de lui apporter son indéfectible soutien animal.

– Fag-End ne nous menace pas que je sache! objecta Raynes sans élever la voix.

– Comment? explosa le docteur. Mon cher, vous ergotez sur du vocabulaire! J'ai le poignet tout endolori et Julian a le cou de travers. Vous oseriez affirmer que ce n'est qu'une bagatelle! Or, il y a dans les fourrés de notre île une bête prête à nous assassiner et vous refusez de parler de menace!

– Oui, je refuse. Certes quand Fag-End a voulu étrangler monsieur Wilde, il y avait danger. C'était nous, d'ailleurs, qui provoquions le danger!

– De mieux en mieux, Raynes! tonna le docteur dont les joues avaient pris une couleur écarlate. Vous retombez dans vos erreurs...

– Monsieur Lawrence, rétorqua fermement le Gallois, les yeux brillants d'indignation, je vous prie de cesser de me parler sur ce ton comme si j'étais un enfant. Vous avez vos convictions. J'ai les miennes. Rien ne prouve que les vôtres soient meilleures que les miennes. Par contre, je ne vous laisserai pas m'insulter maintenant comme vous l'avez fait il y a une heure. J'appellerai cela de la légitime défense!

– Vous êtes exaspérant! Vous voulez toujours avoir raison!

– Pas vous, peut-être? Je vous dis ceci seulement, monsieur Lawrence : jamais je ne m'associerai à vous pour assassiner Fag-End, pirate, certes, tortionnaire, traître, tout ce que vous voulez, je vous l'accorde, mais aussi homme et

homme atrocement blessé qui, en ce moment, ne doit certainement pas désirer nous tuer mais recevoir de l'aide de notre part...

– Ah oui ? glapit le docteur. Et comment expliquez-vous donc la manière dont il a réagi en nous agressant ?

– Par une réaction animale tout à fait compréhensible !

– Compréhensible ? Alors que vous prétendiez l'état humain de cette crapule !

– En tout homme, il y a une bête, parfois monstrueuse, monsieur Lawrence, répondit gravement Raynes.

– Continuez, mon cher, persifla Christopher narquois. Vous êtes édifiant. Julian en est muet d'admiration...

Le professeur le foudroya du regard sans répliquer. Il était exaspéré par le comportement de son ami mais reconnaissait que ses provocations avaient le mérite de sortir le Gallois d'une réserve de dix ans. Jamais encore, il ne l'avait entendu s'exprimer avec autant de feu et de ténacité. Il s'avouait même qu'il appréciait cette découverte qu'il faisait d'un autre Raynes, bien différent de l'homme qu'il avait côtoyé tous ces mois sans imaginer qu'il portait en lui de telles réserves de passion.

– Fag-End a réagi comme un animal blessé et traqué, reprit Ismaël, très calme devant l'hostilité dédaigneuse de Christopher Lawrence qu'il aurait d'ailleurs plutôt attendu de Julian Wilde. En attaquant dès qu'il a senti une menace. Que peut-il savoir de nous, lui qui a quitté un bâtiment bourré d'hommes résolu à le tuer d'odieuse manière ? Il vous a vu armé. Il a frappé celui qui le menaçait !

– Je ne suis pas un pirate, moi !

– Non, mais il ne le sait pas. Tout laissait à penser que vous le menaciez et, dans ces conditions, il a fait face par la violence, la seule manière de défense qu'il connaisse. Vous avez créé un cercle vicieux !

– C'est de ma faute si Fag-End est un assassin, ricana le docteur.

– Je n'ai pas dit cela. Je dis que nous sommes dans une situation bloquée et que je demande à la débloquent en partant à la recherche de ce malheureux.

– Ça, jamais ! Qu'il crève comme un rat !

– C'est un homme, monsieur Lawrence ! Et la non-assistance à personne en danger de mort est un crime !

– C'est nous qui sommes en danger de mort, pas cette crapule !

Sous le regard limpide de Raynes, le docteur se troubla un peu.

– Cette crapule est un homme, monsieur Lawrence, un homme mourant. Vous le savez !

– Je m'en moque. Ce n'est pas mon problème !

– C'est devenu le mien !

– Je vous interdis !!!...

Julian Wilde s'interposa soudain. Il était d'une telle gravité que l'impétueux docteur n'acheva pas sa phrase.

– Je vous ai entendus tous les deux, mais cette discussion suffit. Elle ne nous mènera à rien qu'à nous entre-déchirer. Vous êtes aussi obstinés l'un que l'autre ! Et il y a du bon sens dans ce que vous avez dit tous les deux...

– Vous soutenez cet écervelé de Raynes ?... s'insurgea Christopher Lawrence.

– Tais-toi ! Tu mérites beaucoup plus ce qualificatif toi-même que Raynes. Il y a danger de part et d'autre : pour nous et pour Fag-End. Or, il nous faut faire

un choix immédiat. La raison exige que nous ne commettions aucune imprudence. Il serait stupide que l'un de nous tombe sous la lame de ce malheureux rendu fou par la souffrance ou la peur. Partir à sa recherche, il faut être lucide, c'est nous exposer. Fag-End peut nous décimer très facilement.

A cet exposé ferme et tranquille, le docteur piaffait d'énervement tandis que Raynes écoutait avec une extrême attention, sans souhaiter aucunement l'interrompre.

– Nous ne pouvons donc pas prendre de risque, ni à titre collectif, ni même à titre individuel. Raynes, mon... ami, dit-il en s'adressant directement au Gallois et en utilisant un terme dont ses lèvres n'avaient pas l'habitude et qui montrait combien la situation s'était transformé en l'espace de vingt-quatre heures, partir aujourd'hui serait suicidaire et, au nom de ce que nous avons très imparfaitement partagé depuis dix ans, je vous supplie de songer en priorité à notre communauté et non à ce pirate.

Ismaël Raynes avait pâli à cette demande à la fois directe et d'une humilité sincère.

– S'il meurt, monsieur Wilde? demanda-t-il d'une voix altérée. S'il meurt sans secours, dans une désespérante solitude?

Le professeur, à l'abord si austère et réfrigérant, sentit comme une vague d'intense émotion soulever sa poitrine. Cela lui fit très mal car il n'y était pas habitué. Mais il n'était pas aussi insensible, au fond de lui, qu'il ne pouvait réagir à la terrible question que lui posait Raynes de toute la ferveur de son cœur compatissant.

– Il faut l'accepter, murmura-t-il, éprouvant pour la première fois une véritable douleur à la pensée de mourir un de ses compagnons, celui pour lequel il n'avait eu jusqu'à présent que dédain et indifférence.

– Et la parabole de la brebis égarée, qu'en faites-vous? répliqua le Gallois, résolu à défendre sa cause jusqu'au bout, y compris en se référant à une religion que n'embrassait aucun des trois anglais, en s'autorisant l'utilisation d'un argument suprême qu'en d'autres circonstances, il n'eût jamais consenti à utiliser.

Tout athée qu'il fût, Julian Wilde saisit l'allusion.

– Je me dis que le maître était inconscient de laisser seules les quatre-vingt dix-neuf autres! Raynes, comprenez-moi bien : je ne vous dénie pas le droit d'aller rechercher Fag-End. J'é mets seulement des réserves sur le moment de votre action.

– Et pendant ce temps précieux, Fag-End peut mourir!

Le professeur se mordit les lèvres sans répondre. Oui, Fag-End risquait de mourir, c'était certain. C'était même ce que Christopher Lawrence et lui souhaitaient l'un ouvertement, l'autre secrètement pour se débarrasser de manière discrète du problème suscité par sa présence. Seulement, si cette éventualité se produisait, le Gallois s'accuserait toute sa vie d'avoir été responsable de cette mort. Sa conscience haute et pure exigeait beaucoup de lui-même sans réaliser qu'en l'occurrence, elle imposait aussi ses choix à d'autres qui les refusaient.

Comme s'il avait deviné les pensées qui agitaient le professeur, Raynes n'attendit pas une réponse qu'il ne pouvait lui fournir. Le tenant sous son regard franc et chaleureux malgré la tristesse qui s'en dégageait, plus intense que de coutume, il prononça gravement les quelques mots qui déchiraient son être si compatissant.

– J'attendrai, monsieur Wilde.

Seul, Julian Wilde mesura toute la valeur du sacrifice que lui consentait Raynes. Il en éprouva un sentiment de respect admiratif. Cet homme était vraiment d'une trempe qu'il avait totalement méconnue. Comment se faisait-il qu'il ne la découvrait qu'aujourd'hui ? Qui avait changé ? Que s'était-il passé en une nuit ?

Ce délai d'attente ne satisfaisait que médiocrement les quatre colons, divisés quant à la conduite à tenir. Il n'éloignait pas le danger et il mettait une pression insupportable sur les épaules de chacun. Christopher Lawrence et Ismaël Raynes rongeaient leur frein. L'un de manière très bruyante, comme de coutume. L'autre se consumait sur place, sans un mot, retombé dans son proverbial silence dont rien ni personne ne purent le tirer. Il ne se soumettait à sa promesse que dans les limites qu'il s'autorisait. Il jugeait superflue l'escorte armée de ses compagnons qui ne se déplaçaient plus que tous ensemble pour aller aux champs ou en revenir. Il négligeait toutes précautions élémentaires. Julian Wilde n'essaya ni de le raisonner, ni de l'influencer en mettant en évidence ce comportement : il savait que c'était peine perdue et qu'en insistant sur ce sujet, le Gallois romprait les amarres, préférant aller son chemin plutôt que de suivre celui des autres.

Le matin du troisième jour, alors que la situation n'avait aucunement évolué, Raynes s'arrêta devant le professeur au moment où celui-ci s'apprêtait à monter aux champs.

– M'autorisez-vous à aller aujourd'hui à la recherche de Fag-End ?

Julian Wilde considéra longuement et en la découvrant comme une nouveauté, cette physionomie intelligente que les années n'avaient pas réussi à vieillir et dont les yeux, d'un vert profond, reflétaient toujours une intense vie intérieure. L'homme à l'humeur égale paraissait très fatigué. Ses traits tirés, son teint pâli, ses joues creusées, trahissaient la violence du combat qu'il devait livrer contre lui-même pour se soumettre à l'avis de la communauté.

– Pourquoi avez-vous besoin de mon autorisation ? demanda le revêche professeur d'une voix bien plus douce qu'à l'ordinaire. Vous savez très bien que je ne suis pas votre chef, que vous êtes libre d'agir comme vous le décidez. Je peux imposer ma volonté à Christopher ou à Alan, mais pas à vous !

Ismaël ne s'attendait pas à cette réponse : Julian Wilde venait de lui asséner, sans acrimonie certes, mais de manière claire, la vérité sur le fondement même de leurs relations. Le souffle de l'explosion de la *Jane-Mary* avait dévasté tout ce qu'il y avait eu d'hypocrisie sur l'île depuis tant d'années.

– Ce n'était pas une critique mais une constatation, reprit le professeur, redoutant à juste titre que Raynes n'y ait vu un cinglant reproche pour son indépendance foncière et ses silences.

– C'est vous qui m'aviez prié d'attendre, monsieur, répondit simplement le marin, sans vouloir suivre son compagnon sur le terrain mouvant vers lequel il cherchait à l'entraîner.

– Et vous ne supportez plus cette attente !

– C'est exact, monsieur, admit Raynes d'un ton grave. Je ne peux vivre normalement en sachant que ce malheureux agonise peut-être à quelques mètres de moi. Chaque heure qui passe m'est une torture.

A voir son visage, ce n'était pas une figure de style. Contrairement à ses trois compagnons, c'était dans son propre corps qu'il vivait ce qu'il pensait être le martyre de Fag-End.

– Mais je sais aussi que je ne suis pas seul et que je n’ai pas le droit d’agir sans vous consulter.

– Me consulter ? répéta Julian Wilde avec une moue ironique et désabusée. N’avez-vous pas encore compris, à vivre avec moi depuis tant d’années, que je ne suis qu’un lâche qui me retranche derrière les mots et un soi-disant bon sens pour m’éviter d’agir ? Oui, vous avez bien entendu, insista-t-il plus fiévreusement car le marin avait fait un geste de surprise et de protestation. Un lâche qui n’est pas capable, avec ses belles théories, d’affronter la réalité. Je la fuis depuis que je suis parti d’Oxford. Et aujourd’hui plus que jamais. J’ai peur de Fag-End, physiquement, ce qui est concevable, vous m’accorderez bien cela, mais j’ai aussi peur de lui moralement. J’ai peur de ce que ce pirate va remuer en moi, des certitudes qu’il va ébranler, de la remise en question que sa personne va exiger de moi. N’a-t-il pas commencé d’ailleurs ? Notre communauté n’est-elle soudain pas déstabilisée ? Je voudrais que cet individu soit déjà mort afin d’éviter cette confrontation avec un monde qui n’est pas le mien et surtout avec mon propre moi. Mais c’est trop tard. Raynes, me laisserez-vous faire les recherches à votre place ?

Le Gallois s’était senti fort gêné par cette spectaculaire confession du rigide professeur d’Oxford, mais il ne s’y attarda pas, déjà tourné vers l’avenir. Sa figure s’éclaira d’un de ses trop rares et lumineux sourires qui tint lieu d’approbation. Julian Wilde, peu expansif de nature, avait vite regretté l’élan qui l’avait conduit, poussé, forcé à faire preuve de tant de franchise. La manière dont le marin l’avait accueilli le rasséréna en lui ôtant toute honte rétrospective. Il n’y avait eu ni dénégations, ni protestations, ni pieux mensonges, rien que l’acceptation toute droite de ses propos et donc de ce qu’il était. Peu enclin lui-même aux confidences, il avait aussi peut-être compris que son compagnon aurait souhaité qu’elles n’eussent pas été faites.

Julian Wilde stupéfia donc Lawrence et Connel lorsqu’il les informa de sa décision. Alan, placide comme à son ordinaire, tint la chose pour acquise tandis que Christopher menait un combat perdu d’avance dans l’espoir de faire changer son ami d’avis.

Le premier jour des recherches ne donna rien, ce qui permit au docteur de prendre des airs victorieux et ironiques. Julian Wilde les traita avec une hauteur glaciale et s’enferma dans sa chambre sans un mot. Il partit très tôt le lendemain afin de contourner le lac et d’explorer sa rive sud, sauvage, giboyeuse et mal connue. A partir de là s’élevaient les contreforts du volcan où la végétation était foisonnante et par endroits impénétrable. Les colons, déjà bien occupés avec le domaine qu’ils avaient défriché et qu’ils cultivaient n’avaient aucunement le temps de l’explorer. Il se pouvait donc que Fag-End y ait élu domicile. De plus, le potager, le verger, le poulailler étaient proches ce qui lui assurait une nourriture régulière sans devoir chasser.

Le professeur avançait avec précaution dans cette jungle qui, en temps normal, n’était déjà pas très rassurante, mais qui, avec la menace d’un ennemi l’épiant l’était d’autant moins. Il ouvrait les yeux et les oreilles, sur le qui-vive, épuisé par cette vigilance de chaque instant, cherchant le moindre indice qui l’eût guidé dans sa progression laborieuse. Parfois, le sol foulé, des branches brisées lui faisaient espérer une piste. Mais d’être humain, point de signe.

Julian Wilde marchait toujours, aussi silencieux qu’une ombre, mû par sa seule volonté à découvrir quelque chose. Le vent qui soufflait dans les branches lui causait par moments des frayeurs irraisonnées. Il se retournait brus-

quement, le cœur battant la chamade. Le moindre bruit devenait discordant. Les oiseaux eux-mêmes étaient menaçants. Il se sentait faiblir de plus en plus. Seul son orgueil l'empêchait de capituler. S'il revenait prématurément et bredouille, Christopher Lawrence jubilerait. Il ne voulait pas lui donner ce plaisir... Et cependant, sans qu'il s'en aperçoive, ses pas le ramenèrent vers le lac. Il vit soudain dans le lointain miroiter l'eau. Il comprit que son esprit avait déjà décidé de quitter ces lieux inhospitaliers. Il était un lâche de première espèce ainsi qu'il l'avait avoué à Raynes : chercher à prouver le contraire se soldait par un cuisant échec.

Brusquement, il s'arrêta. Était-il de nouveau la proie d'une hallucination ? Il lui avait semblé voir un corps allongé entre des roseaux, dans une sorte de cavité naturelle. Ses jambes faillirent se dérober sous lui. Son cœur recommença à danser une folle sarabande dans sa poitrine. Toute sa volonté d'homme mûr, intelligent fut requise pour maîtriser cette stupide faiblesse. Il se morigénait *in petto*, furieux de se sentir si dépendant de muscles qui échappaient à son contrôle. Était-il concevable d'éprouver des réactions d'enfant quand on atteignait la soixantaine ? Était-ce la sénilité qui s'annonçait ainsi ?

C'était bien un corps à quelques mètres de lui. L'issue du drame approchait.

A cet instant, un oiseau aquatique plongea dans le lac avec un cri strident et un grand bruissement d'ailes. La forme se redressa brusquement, sans doute réveillée en sursaut et découvrit, avec cet instinct des animaux traqués, la présence d'un ennemi. Elle prit aussitôt la fuite.

Julian Wilde, sidéré, la regarda s'éloigner le long de la berge. Encore une fois, il en était réduit à douter de ses sens. La silhouette qui fuyait n'était pas celle de Fag-End. Il s'agissait d'un être plus petit, aux attributs typiquement féminins.

Sans se poser davantage de questions, le professeur s'élança à sa poursuite, remettant à plus tard des éclaircissements.

La fugitive tentait visiblement de regagner la sécurité des fourrés. Julian Wilde, avec un soupir, accéléra. Dans quelques secondes, il aurait la clé du mystère.

C'était présager imprudemment de l'avenir. Un éclair passa devant lui. Paralysé d'horreur en reconnaissant un félin, Julian Wilde ne put ni crier pour avertir la fugitive, ni faire un geste. Il n'avait qu'à assister au carnage. Car l'issue était connue d'avance. C'était même surprenant que le fauve ne se soit pas attaqué en premier à lui.

Il vit la fragile silhouette s'effondrer, avant, semblait-il qu'elle ne fût touchée par le guépard ou autre animal de la même famille. Avait-elle senti le danger et avait-elle déjà décidé de cesser la lutte ?

Au même instant, un nouvel incident vint changer la donne. Un hurlement retentit distrayant un instant l'animal de sa proie. Julian Wilde crut à un autre fauve, à un singe avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un homme. D'une main d'acier, l'inconnu avait agrippé le guépard à la gorge et de l'autre, il lui lardait la poitrine de coups d'un couteau manié avec dextérité et précision, sans paraître se soucier des griffes qui lui labouraient le corps.

Frappé au cœur, le félin retomba sur le sol rougi et souillé en se tordant dans les convulsions de l'agonie.

Vainqueur, mais dans quel triste état, l'intervenant inopiné chancela et s'affaissa doucement aux côtés de l'animal.

Julian Wilde ayant enfin retrouvé, bien qu'un peu tard l'usage de ses membres, courut vers le lieu du combat. Il fut alors certain que son pressentiment ne l'avait pas trompé : l'homme qui leva un bref instant des yeux obscurcis de souffrance n'était autre que Fag-End.

Fag-End héroïque. Fag-End presque déchiqueté par le fauve, (qu'il fût guépard, ocelot ou jaguar –Julian Wilde n'avait rien d'un naturaliste–) à en juger par le sang qui le recouvrait. Fag-End retrouvé et peut-être à nouveau perdu.

En effet, le malheureux venait de perdre connaissance. Julian Wilde se dépêcha d'ôter ses vêtements pour en faire de rudimentaires bandages afin de stopper les hémorragies les plus visibles, puis ces gestes de première nécessité accomplis, il demeura immobile à considérer le désastre. L'horreur de la situation le submergea bientôt : la vue de ces trois corps inanimés –la femme ou la fille ne bougeait pas davantage que les autres– lesquels risquaient de devenir cadavres s'il n'intervenait pas dans les plus brefs délais fit basculer ce qui restait de son sang-froid. Epouvanté par le poids de sa responsabilité, il s'enfuit droit devant lui.

Raynes le rencontra, errant dans les champs, claquant des dents, échevelé, le torse nu, les mains pleines de sang. Il ne put rien obtenir de lui que des propos incohérents, des grognements. Le digne professeur, d'ordinaire si maître de lui qu'il pouvait souvent être comparé à un glaçon, délirait, en proie à une fièvre intense. Son compagnon parvint non sans mal à lui faire prendre le chemin de Liberty-House et le confia aux soins experts de Christopher Lawrence.

A peine le docteur l'eût-il vu qu'il laissa tomber le couperet de son verdict :
– Damné Fag-End ! C'est son œuvre !

Bien que terrifié à l'idée que Christopher Lawrence n'ait eu tristement raison, Ismaël Raynes n'était pas convaincu. D'où venait ce sang ? Où étaient les vêtements du professeur, habituellement si prude ? Que s'était-il passé ? Il fallait aller à la recherche de la vérité. Puisque Julian Wilde était dans l'impossibilité de parler, c'était qu'il avait été témoin et acteur d'un événement dramatique.

Le marin prévint Connel de son départ, indiquant le lieu approximatif de ses recherches et l'assurant qu'il partait armé ; il s'était résolu, la mort dans l'âme, à prendre un revolver avec lui. Accompagné de la fidèle Almeda en laisse pour une fois et qu'il sentait très agitée, il remonta à l'endroit où il avait trouvé le professeur. Rien n'était visible. Les moutons paissaient en toute tranquillité. Il se résolut donc à monter sur la crête qui le séparait du lac afin d'avoir une vue plus globale. Son regard perçant de marin ne tarda pas à apercevoir un spectacle insolite à quelques mètres du lac. Il avait du mal, à cette distance, à distinguer les formes mais il semblait qu'il s'agissait de corps. Trois ? Des pirates ? S'était-il trompé ? Y avait-il des survivants à la *Jane-Mary* ? Dans ce cas, comment se faisait-il que Julian Wilde ait survécu ?

Renonçant à comprendre, il dévala la pente, sans lâcher Almeda qui souhaitait se précipiter. Au bruit qu'ils faisaient tous deux, aucun des corps ne bougea. Ils s'arrêtèrent à quelques pas d'un spectacle insolite et ahurissant. Sous leurs yeux se trouvaient effectivement trois corps, celui d'un fauve dont une des particularités était qu'il avait un collier et une autre qu'il était lacéré de blessures. Celui de Fag-End enveloppé tant bien que mal dans des linges appartenant à Julian Wilde et celui, plus insolite encore, d'un être presque entièrement dénudé dont il n'était pas possible de reconnaître la féminité malgré la saleté et le sang dont il était couvert. Une femme ! Une femme sur leur île !

Mille pensées bouillonnaient dans l'esprit d'Ismaël, éberlué par cette découverte. Néanmoins, il devait réagir promptement. L'heure n'était pas à la réflexion mais à l'action. Deux vies étaient en danger à en juger par le sang qui les couvrait, peut-être trois si on comptait Julian Wilde qui certainement avait assisté à la tragédie et qui avait déjà essayé de venir en aide à Fag-End. Était-ce la certitude de sa mort qui lui avait fait perdre le contrôle de lui-même ?

Almeda, très excitée par la présence du fauve mort, se mit bientôt à aboyer rageusement. Aussitôt, Ismaël put voir le corps de la femme se raidir, se dresser. Il n'eut que le temps d'entre apercevoir un visage d'enfant convulsé par la haine et l'épouvante dans lequel roulaient des yeux fous. L'instant d'après, aussi vive et agile qu'un singe, la fillette bondissait sur ses pieds et courait se réfugier dans les taillis. Le marin ne tenta pas de la poursuivre, devinant que ce serait peine perdue. Elle ne représentait pas l'urgence comme Fag-End. Chaque chose en son temps. Le pirate était une priorité.

En homme de ressources, habitué à faire face seul aux nécessités de l'existence, Ismaël chargea le malheureux sur ses épaules tout en sachant que le mouvement brusque pouvait le tuer. Mais il n'avait pas le temps d'attendre. D'ailleurs, Christopher Lawrence aurait certainement refusé de venir l'aider.

Le trajet qui le séparait de Liberty-House lui sembla interminable et quand, à bout de forces, il entendit le docteur lui déclarer froidement qu'il allait achever cette crapule, il explosa d'un air excédé :

– Vous êtes borné et fatigant, monsieur Lawrence. Puisque vous ne comprenez rien, laissez-moi passer. Si vous ne voulez rien faire pour le sauveur de monsieur Wilde, au moins ne vous mettez pas en travers de *mon* chemin !

L'épuisement durcissait les traits d'Ismaël dont les vêtements ruisselaient de sueur et de sang mêlés.

Le docteur, instinctivement, recula, partagé entre la rage et la curiosité, ne sachant quel jugement adopter. Il avait constaté qu'une fois lavé, Julian était indemne de toute blessure. Dans les mots qu'il l'avait entendu prononcer, il avait reconnu ceux de femme, de fauve, de Fag-End, de mort. Les vêtements qui avaient disparu se retrouvaient sur le corps du pirate. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'en conclure ?

Il fallait en avoir le cœur net. Laissant Alan Connel à veiller le professeur, Christopher vint rejoindre Ismaël qui avait déposé le corps inanimé sur son propre lit et s'efforçait de mettre les plaies à nu pour en évaluer la gravité. Voyant qu'il l'ignorait, il observa en silence et en praticien. La blessure la plus étendue était à la cuisse. Une autre striait sa poitrine. Si le malheureux survivait, son corps ne serait qu'un tissu de cicatrices. Il avait déjà celles laissées par le chat à neuf queues et le feu. S'y ajoutaient celles-ci. Il songea que décidément, Fag-End attirait les félins...

– Nettoyez bien, dit-il. Cela aidera à la cicatrisation. Je vais vous chercher de quoi faire des pansements propres, de l'alcool et des onguents.

En dix ans de présence sur l'île, le docteur avait su tirer parti de la plupart des plantes à sa disposition et s'était penché sur diverses méthodes asiatiques ou arabes sensées guérir les maux habituels et moins courants. Jusqu'à présent, ses baumes, infusions, cataplasmes et autres élixirs avaient produit des effets sinon satisfaisants, du moins acceptables : en effet, s'ils ne guérissaient pas, ils ne rendaient pas davantage malade ! C'était un point positif pour ses compagnons amicalement sceptiques.

– A votre avis, Raynes, que s'est-il passé ? demanda le docteur en revenant, incapable de garder le silence plus longtemps et sachant que son compagnon, lui, n'en étant nullement embarrassé, ne le romprait pas de sitôt.

Ils avaient enduit le corps entier du malheureux avec une crème soi-disant merveilleuse, aux vertus curatives, choqués de constater l'état pitoyable du blessé, état qui n'était pas seulement dû à sa rencontre avec le fauve.

Ismaël Raynes n'avait aucune envie de parler, surtout pas au volubile docteur dont il connaissait les idées arrêtées concernant le pirate. Mais il n'avait pas vraiment le choix.

– Comment va monsieur Wilde ?

– Assez mal. Il a visiblement subi une forte commotion. Qu'a-t-il vu ?

– Trois choses, semble-t-il : Fag-End, une femme et un félin...

– Une femme ? hurla Christopher, avec une telle force que le blessé poussa un faible gémissement.

– Oui, une femme. Une enfant, devrais-je dire...

– Comment le savez-vous ? Où est-elle ? Vous l'avez vue ?

– Très brièvement. Elle a fui dès qu'elle a entendu Almeda aboyer...

– C'est malin...

– Elle semblait folle de terreur, ce qui se conçoit. De plus, elle n'a quasiment rien pour se vêtir.

– Une sauvage, comme ce pirate ! Une esclave malaise ou canaque...

– Une européenne, comme lui.

– Raynes, Fag-End n'est pas européen !

Il eût été difficile de donner raison à l'un ou à l'autre dans l'état qui était celui du malheureux. Tout au plus, pouvait-on affirmer que son nez n'était pas épaté et que ses yeux n'étaient pas bridés. D'ailleurs, le docteur ne s'arrêta pas là. La présence d'une femme le turlupinaït beaucoup plus.

– Et cette demoiselle a disparu ? Sans doute rejoindre des comparses ? Dire que vous aviez mis votre tête à couper qu'aucun pirate n'avait survécu à l'explosion. Bravo ! Je vous félicite pour votre intuition. Une femme. Et sans doute le fauve aussi ! Je ne peux pas imaginer que nous ayons vécu ici depuis des années sans en avoir vu la couleur...

Raynes ne broncha pas. Il n'y avait pas à réagir à l'attaque faite par Christopher Lawrence sans véritable méchanceté. Lui aussi se posait la question de savoir comment l'enfant était parvenue là. La présence du félin était problématique aussi. Venaient-ils tous deux de la *Jane-Mary* ? Un autre bâtiment avait-il accosté dans un autre coin de l'île ? Y avait-il d'autres bandits cachés dans les contreforts de la montagne ? Dans ce cas, pourquoi Fag-End n'était-il pas allé les rejoindre ? Tout cela était confus. Et pour l'instant, on ne pouvait faire que des spéculations. Fag-End n'était pas interrogeable.

– Bon, je vous laisse, il faut que je surveille mon malade. Chacun le sien. Je n'aime pas ces fortes fièvres qui altèrent le fonctionnement du cerveau. J'ai peur que Julian n'y laisse sa raison.

Il fallut attendre quarante-huit heures avant d'observer une réelle amélioration chez le professeur. Celle-ci fut d'ailleurs brutale. La fièvre tomba brusquement, le laissant d'une grande faiblesse, endolori de partout comme s'il avait été roué de coups, mais parfaitement lucide.

– Fag-End ?

Cela avait été sa première parole consciente. Il dut la répéter trois fois car Christopher Lawrence avait fait semblant de ne pas entendre pour éviter de ré-

pondre. Que dire, d'ailleurs ? Le pirate survivait à l'agression du félin. Couvert de baume, noyé de tisanes, veillé sans discontinuer par Raynes ou par Connel, il luttait toujours.

- Il n'est pas totalement mort.
- Et l'autre ? La femme ?
- Nous espérons que vous alliez nous aider à éclairer le mystère !
- Julian Wilde se redressa sur un coude.
- Parce que vous n'en savez toujours pas plus ?
- Pas plus. Nous comptons sur vous !

Julian Wilde poussa un profond soupir et se laissa retomber sur ses oreillers. En trois phrases d'une rare concision, il relata son aventure. Christopher Lawrence, en l'écoutant, triturait nerveusement sa moustache. Il n'avait plus d'arguments à opposer à son ami, désormais. Il ne pouvait plus se retrancher derrière le doute. Car il apparaissait clairement que le pirate avait agi délibérément pour sauver l'enfant des griffes du félin.

- Peuh ! laissa-t-il pourtant tomber, dédaigneusement. C'était sa complice. Sa sœur, sa fille dans le mal.

Les yeux du professeur brillèrent d'un feu sombre à cette réponse qui témoignait de l'impossibilité du docteur à créditer le criminel d'une once d'humanité.

- Quels que soient leurs liens, Fag-End a fait preuve d'un remarquable courage en affrontant ce fauve. Rien ne l'y obligeait. Il a risqué une mort atroce pour sauver un être vivant. J'ajouterai qu'il savait certainement que j'étais là et il a agi quand même, me protégeant comme il protégeait l'enfant !

Christopher Lawrence ne voulut pas le contredire davantage ni manifester son scepticisme car il se rendait compte des gros efforts que devait faire son ami pour s'exprimer normalement.

- Que dit Raynes ? ajouta le professeur.
- Il n'a pas changé ! Il est muet ! Mais il est bien embarrassé quand même, maintenant qu'il se voit dans l'erreur.
- Comment cela ?
- Il nous avait assurés qu'aucun pirate n'avait survécu !
- Julian Wilde rejeta ses couvertures.
- Que faites-vous ?
- La situation est trop grave pour rester bêtement au lit. Où sont nos amis ?

Ils étaient sur la terrasse ornée de chèvrefeuille et de clématites. Ils sourirent à l'arrivant qui, pour se déplacer, devait recevoir le soutien de la poigne énergique du docteur. Julian se laissa tomber sur le premier siège venu, en sueur, avec un soupir de soulagement. Almeda vint le saluer, quémanda une caresse et l'ayant reçue, revint se coucher aux pieds de son maître.

- Christopher me dit que la femme, l'enfant, est invisible depuis l'agression du fauve. C'est grave.

- Le visage tiré du professeur l'était aussi.
- Il faut la retrouver aussi, ajouta-t-il. Je suis sûr qu'elle est blessée.

En parlant, il regardait seulement Ismaël Raynes dont l'avis lui était indispensable. Le marin, à contrecœur, finit par lâcher.

- Elle fuit.
- Vous voulez dire qu'elle vous a vu et qu'elle a pris la fuite ?
- Oui.
- Vous voyez bien qu'elle n'a pas la conscience tranquille, décréta victorieusement Christopher Lawrence à qui personne n'avait rien demandé.

– C'est une éventualité. Ce n'est pas la seule.

Le Gallois s'était exprimé d'une voix égale, en s'adressant plus particulièrement au professeur.

– Lesquelles autres voyez-vous donc ? s'enquit Julian Wilde qui se sentait trop fatigué pour réfléchir.

– La peur panique, irraisonnée. Ou la folie.

– La folie ?

– La peur peut rendre fou. La culpabilité aussi.

– Vous pensez que la fillette, si fillette il y a, vient de la *Jane-Mary*, comme Fag-End ?

Raynes réfléchit, sous le regard narquois du docteur qui se réjouissait de le voir en mauvaise posture.

– Je me suis trompé une fois. Mes propos sont donc sujets à caution. Je dirais seulement que je ne vois franchement pas d'autre solution.

– Un autre bâtiment, de l'autre côté de l'île ? suggéra Christopher Lawrence.

– Ce serait une coïncidence extraordinaire, mais je n'exclus rien.

– Il faut pourtant en avoir le cœur net, déclara le professeur. Alan, prends une arme et monte sur la montagne...

– Seul ? s'inquiéta le docteur.

– Non, bien sûr. Tu l'accompagneras. C'est trop dangereux...

– Nous risquons notre vie !

– Ici ou là-bas, qu'importe ? Si un autre navire de forbans a relâché, nous sommes perdus. Dans ce cas, autant en finir vite !

– Si vous le pensez ! Devons-nous aussi rechercher la fillette et la ramener ?

– Non, ce n'est pas le but de votre expédition. Chaque chose en son temps. Partez vite. Il importe de savoir au plus tôt.

Ni le docteur, ni ses deux silencieux compagnons ne voyaient vraiment le bien-fondé de cette démarche, mais ils ne voulurent pas mécontenter le convalescent.

Christopher et Alan en avaient pour une bonne journée. Ils auraient du mal à rentrer avant le lendemain matin, même en allant le plus vite possible.

Wilde et Raynes les regardèrent partir puis, après les avoir perdus de vue, le marin demanda :

– Vous n'avez pas peur pour eux ?

– Si. Je les envoie peut-être à la mort. Si j'avais été mieux, je serais parti le premier. Pour savoir. Car il le faut, n'est-ce pas ? Nous ne pouvons vivre dans cette incertitude.

– Je pouvais y aller, moi aussi !

– Il faut quelqu'un qui puisse s'occuper à la fois de Fag-End et de moi. L'histoire de cette femme, de cette fillette d'après vous, comment la voyez-vous ? Vous avez parlé de folie...

– D'épouvante. De terreur.

– Une épouvante certainement antérieure au félin, puisqu'elle m'a fui dès qu'elle m'a aperçue. Or, cela faisait déjà trois jours qu'elle était seule et qu'elle se cachait... Si elle venait de la *Jane-Mary* bien sûr...

– Et cela en fait maintenant six.

– C'est long, surtout si elle est blessée. Je pensais que le fauve ne l'avait pas touché.

– Si certainement. Elle avait beaucoup de sang à l'épaule.

– Elle devrait rechercher de l'aide...

Raynes secoua la tête.

– Nous ignorons dans quelles conditions elle est arrivée. Si elle a survécu au choc, elle a pu perdre la raison. Et si elle était prisonnière à bord, on peut comprendre qu'elle ne souhaite pas renouer avec le genre humain.

– Vous ne faites pas preuve d'un grand optimisme.

– Non, comme vous, j'ai peur.

– Qu'elle meure ?

– De tout. Il faut nous attendre à beaucoup souffrir dans les semaines qui vont venir et nous n'y sommes pas habitués.

Julian Wilde lança un regard perçant à son compagnon, mais ne poursuivit pas la conversation. Il était épuisé et cette dernière remarque, si clairvoyante, l'engageait à y réfléchir à tête reposée.

Chapitre 4

Comme prévu, Connel et Lawrence rentrèrent le lendemain matin, épuisés par une randonnée menée au pas de course. Ils avaient gravi la montagne d'où ils n'avaient rien vu et avaient mené une exploration minutieuse des coins les plus éloignés de chez eux. Rien ne trahissait la présence d'êtres humains. Le docteur, en revenant, avait profité de l'occasion pour ramener le cadavre de ce qui semblait bel et bien être un guépard apprivoisé, à en juger par le collier qu'il portait. Il aurait été stupide de perdre une si belle peau.

Les nouvelles rassurèrent les colons. La menace, si menace il y avait, n'était pas terrible. Une horde de criminels assoiffés de sang ne sillonnait pas l'île pour en exterminer les colons. Il pouvait s'en trouver quelques uns, mais sans doute assez mal en point, comme l'était la fillette. Par contre, la vraie menace était Fag-End qui, depuis qu'il avait récupéré quelques forces, grâce aux onguents et aux médecines du docteur, redevenait le diable en personne. Julian Wilde tremblait de terreur rétrospective. Convaincu par Raynes qu'il n'avait rien à craindre du pirate, il avait à nouveau senti sur lui les serres meurtrières du bandit et n'avait dû son salut, une fois de plus, qu'à l'intervention du marin. Christopher Lawrence était furieux.

– Qu'attendez-vous pour le tuer ? Qu'il soit trop tard ? Raynes affronte ce monstre avec des airs supérieurs en nous affirmant que c'est un agneau. Libre à lui de se faire dévorer, mais qu'il respecte notre vie.

Julian Wilde était d'accord. Seul, il eût foncé sur la réserve aux munitions, saisi un revolver et l'eût déchargé entièrement sur le pirate pour être bien sûr de ne pas le rater. Il n'en pouvait plus. Il n'envisageait pas l'avenir avec ce forcené, c'était impensable. Mais assassiner un homme de sang-froid, malgré tout, était un acte qu'il ne consentait pas à commettre, surtout sous le regard de Raynes dont il connaissait l'opinion.

– Fag-End sera toujours un danger dans la mesure où nous avons aussi peur de lui que lui de nous !

Raynes s'était exprimé d'une voix très calme en observant chacun de ses trois interlocuteurs lesquels, en l'occurrence, étaient plutôt des accusateurs.

Christopher Lawrence éructa un juron sonore et vulgaire avant d'agonir son compagnon d'insultes.

– La folie de ces criminels a-t-elle déteint sur vous ? fulmina-t-il. Il faut vous enfermer. A cause de vous, nous risquons la mort à chaque instant. Sous des dehors raisonnables, vous êtes un homme très dangereux ! Cela suffit !

– Vous avez peur, monsieur Lawrence !

Le docteur leva les bras au ciel en un geste théâtral.

– Evidemment que j'ai peur ! Ne pas avoir peur relève de la débilité mentale, du crétinisme ! Quand on partage la tanière d'un lion ou d'une panthère, on sue de peur parce qu'on sait qu'on va être dévoré tout cru !

Tout en parlant, il s'arrachait sa tignasse auburn.

– Dix ans de vie commune et on découvre que l'on a côtoyé quotidiennement un insensé ! Je me demande si maintenant, je n'ai pas plus peur de vous que de Fag-End. Vous êtes une grave menace avec votre air tranquille, votre effacement, vos silences ! Tout cela dissimulait la folie.

Ismaël Raynes laissait passer l'orage sans s'émouvoir. Les excès de langage de Christopher Lawrence, trop habituels, ne l'affectaient pas outre mesure. Par contre, il se sentait beaucoup plus gêné par le regard de Julian Wilde, lourd d'un intérêt perplexe.

– Raynes, dit enfin ce dernier, profitant d'une pause respiratoire du docteur, expliquez-moi le sens de votre remarque sibylline...

Christopher Lawrence explosa littéralement, rouge violacé, la moustache en bataille, les yeux injectés de sang :

– Quoi ? Vous osez ? Julian, je vous interdis !...

Il s'interrompit net. Les yeux gris avaient pris un éclat menaçant qui le glaça sur place. Un reste de décence le retint de vitupérer davantage. Il n'oubliait pas que son aîné savait montrer son autorité et sa force de manière très intimidante.

– Raynes, expliquez-moi le sens de votre remarque sibylline, répéta posément le professeur.

Le marin hésita. Non pas qu'il fût embarrassé de justifier sa prise de position. Mais l'air de sévérité hautaine de son compagnon savait l'épouvanter, bien plus que les violences de Fag-End. Il retrouvait cette défiance instinctive du début de leurs relations. Julian Wilde dut sentir ce recul car il ajouta plus doucement :

– S'il vous plaît. J'y tiens.

Raynes, malgré cet effort remarquable et perceptible, demeura tendu pour répondre :

– Je n'ai aucun droit de chercher à vous partager des convictions intimes qui frôlent la folie.

Cette réponse distante peina le professeur qui y voyait la volonté délibérée d'établir des barrières entre eux. La fierté de Raynes savait être extrêmement ombrageuse.

– Me permettez-vous d'insister ? reprit Julian Wilde avec une humilité qui ne lui était pas habituelle.

Ce fut trop pour Christopher Lawrence. Il ne supportait pas de voir son ami s'abaisser ainsi devant ce malade mental. Plutôt que de faire un esclandre, d'en venir à des extrémités brutales, il s'éloigna vers la plage. Le marin le suivit des yeux, pensivement, puis posa son regard si clair sur le professeur, cette fois d'un air plus bienveillant, presque souriant.

– Je ne veux pas avoir la responsabilité de vous avoir contaminé par mes déductions pernicieuses. Monsieur Lawrence ne me le pardonnerait pas.

– Il se comporte en imbécile ! trancha sèchement Julian Wilde. Cela me fait honte. Parlez-moi de Fag-End. Il est évident que, sauf cas de légitime défense, nous ne pouvons l'abattre de sang-froid. Je vous l'avoue, c'est pourtant cela que je voudrais faire : j'ai peur, tellement peur que cela me soulagerait de supprimer la cause de ma peur. Me comprenez-vous ?

– Je comprends, murmura Raynes. C’est exactement ce que Fag-End éprouve aussi.

– Lui ? Mais de quoi peut-il avoir peur ?

– De qui, plutôt. De nous, tout simplement.

– Mais c’est impossible. Nous ne sommes pas dangereux !

– Qu’en sait-il ? Qui sommes-nous pour lui ?

Julian Wilde considéra son compagnon d’un air intrigué, partagé entre la curiosité et l’incompréhension.

– Nous l’avons sauvé.

Raynes hocha la tête.

– Oui. Et pour quelles fins ?

Il s’arrêta un instant, puis reprit sans que le professeur ait tenté de parler.

– Pour réfléchir, nous avons besoin de nous situer dans le contexte, c’est-à-dire de voir les choses non pas sous notre angle, mais sous celui de Fag-End. Et cet angle-là est très différent du nôtre.

– Je vous écoute.

– Nous l’avons déjà dit et redit. Fag-End est un pirate, un criminel qui a la double particularité d’avoir été une sorte de chef et aussi un homme à abattre. On peut se demander pourquoi. Et quelles peuvent les conséquences morales autant que physiques. Je ne peux préjuger des causes qui ont amené à cet état de fait. Il n’en reste pas moins que nous sommes devant un homme qui n’a dernièrement connu de ses semblables que la torture, l’avilissement, la haine. Il a vécu dans la terreur. Ses derniers moments sur la *Jane-Mary* ont été un paroxysme d’horreur et de souffrance : il avait pleine conscience qu’on était en train de le tuer. Et il se réveille ici, entouré d’autres hommes. Honnêtes ou non. Qu’importe ? Il est un hors-la-loi. Il sait que ses propres crimes doivent être châtiés, qu’il est une menace. Il devine bien qu’on a peur de lui. N’est-il pas redoutable, lui le second d’un navire de forbans ? Il peut s’imaginer que nous ne savons pas autant de choses le concernant, mais ce qui reste de sa conscience lui crie qu’il est en danger. Il sait que la peur engendre la peur, l’attaque, la défense. Sa misérable existence ne tient qu’à un fil. Nous sommes ses ennemis. Monsieur Lawrence ne lui a-t-il pas fait face un couteau à la main ? Et de terreur, il est prêt à se débarrasser de Fag-End pour anéantir ce qu’il représente. Fag-End l’a compris. Il se défend parce qu’il se sent agressé. Il vient d’un monde de violence inouïe.

– C’est un engrenage fatal, Ismaël, murmura Julian Wilde qui avait écouté très attentivement les propos de son compagnon.

L’usage inhabituel du prénom fit jaillir une étincelle d’approbation dans les prunelles vertes. Imperceptiblement, depuis une semaine, les relations se transformaient entre ces deux êtres que tout séparait depuis dix ans.

– Il faut le rompre.

– Ne me dites pas que vous n’avez pas peur lorsque vous approchez cet individu !

Un sourire éclaira le calme visage du Gallois.

– Au risque de vous scandaliser, non, je n’ai pas peur. Pourquoi aurais-je peur ? Que peut faire Fag-End sinon me tuer ? Où est le problème ? Je ne tiens pas suffisamment à la vie pour craindre qu’elle me soit ôtée...

Julian Wilde médita quelques instants cette remarque avant de dire :

– Vous n’avez pas peur de Fag-End parce que vous n’avez pas peur de la mort... mais de la souffrance ?...

– Si elle vient, j’aviserais !

– Cette attitude devant la mort explique-t-elle donc entièrement votre sérénité devant Fag-End ?

– Pour être très honnête, je l’ignore, mais c’est efficace, vous ne trouvez pas ?

Aussi inconcevable que cela pût paraître, Julian Wilde dut admettre que le marin avait eu en parlant une expression d’humour qui le rajeunissait de vingt ans. L’instant d’après, cette ouverture lumineuse s’était refermée. Le regard était redevenu grave.

– Fag-End a besoin d’être aimé dans sa déchéance, monsieur Wilde. Et c’est cet amour fraternel total qui saura bannir la peur de son cœur.

Le professeur ne répondit pas. Il ne l’aurait pu. Un gouffre le séparait de son compagnon. Il se creusait de jour en jour avec la conscience grandissante de son existence. Et paradoxalement Ismaël Raynes lui devenait plus proche. Il découvrait en cet homme autrefois quasiment muet un frère dans l’utopie, un extrémiste libertaire, un révolté humaniste. Avec la différence que l’un restait dans les sphères intellectuelles et détachées du monde réel tandis que l’autre plongeait dans l’humain, s’impliquant jusque dans le sacrifice de sa vie.

Le pirate disparut au cours de la nuit suivante, ravivant ainsi l’inquiétude. Tant qu’il avait été dans sa chambre –ou celle de Raynes–, à demi mourant, on avait pu surveiller ses faits et gestes et parer tant bien que mal à toute éventualité d’attaque. Maintenant qu’il s’était volatilisé dans la nature, tout recommençait comme au début, chaque pas hors de la maison était une angoisse. Fag-End pouvait fondre sur le promeneur ou l’isolé pour donner libre cours à ses instincts de meurtre. Christopher Lawrence, excédé, reparla de chasse à l’homme.

Le soir du deuxième jour après cette disparition éprouvante pour les nerfs de la communauté, Connel se rendit au potager qui s’étendait à quelques dizaines de mètres au-dessus de la maison. Ismaël avait oublié de ramener du persil et du basilic et son compagnon s’était aussitôt proposé pour réparer cet oubli. Christopher ne dissimula pas son mécontentement à le voir ressortir pour cette peccadille alors qu’il commençait à faire sombre, mais le silencieux garçon ne paraissait aucunement inquiet. Julian Wilde n’osa pas intervenir non plus bien qu’il fût d’accord avec le docteur. La prudence constante pour des actes si naturels finissait par devenir intolérable.

Connel coupa donc ses herbes tranquillement puis, se redressant, crut voir dans la pénombre grandissante une silhouette bouger derrière la haie qui cachait le dépôt d’ordures végétales servant à faire du fumier. Il était sorti sans arme. Pourtant, il n’hésita pas. Il lui fallait en avoir le cœur net. Il contourna le potager pour prendre le suspect (ou la suspecte) à revers. Là, à la faible lueur du crépuscule, il reconnut le pirate, accroupi devant un tas d’immondices, triant ce qu’il trouvait pour ronger le moindre os ou dévorer la plus petite épiluchure découverte. Connel, horrifié, en perdit la respiration. Un loup affamé n’aurait pas agi autrement que ce malheureux ! C’était affreux ! Fag-End était un homme, pas un animal !

Mû par un impérieux sentiment d’injustice et de révolte, il éleva la voix, au mépris de tout danger :

– Mais c’est mauvais cela !

Le pirate fit un bond qu’un régisseur de cirque eût apprécié pour sa valeur acrobatique. Puis, ramassé sur lui-même, il fixa sur l’intrus un regard de haine

et de terreur, prêt à se détendre à la prochaine alerte.

Connel n'avait jamais pris parti pour ou contre Christopher Lawrence, n'avait jamais émis de jugement sur les opinions d'Ismaël Raynes. Jusqu'alors, il était resté en dehors du conflit parce que rien ne l'avait obligé à y prendre part. Or là, il se retrouvait au centre même d'un drame qui risquait fort de se solder par sa mort. Il s'était mis lui-même dans une situation inextricable. Car Fag-End était la personnification même de l'épouvante la plus sauvage : pour la surmonter, il n'avait qu'une issue, l'agression.

– J'ai faim ! J'ai faim ! hurla-t-il comme s'il avait vu dans l'intervention du colon la volonté de l'empêcher de se nourrir.

L'instant d'après, sans avoir rien anticipé, Connel gisait à terre, à la merci de l'affamé dont il sentait sur sa poitrine le contact meurtrier. Il ne cria pas. Il l'aurait pu. Il était proche de Liberty-House et ses compagnons s'ils l'avaient entendu se seraient précipités pour prendre sa défense. Il n'y consentit pas. Appeler, c'était obliger Fag-End à le tuer et forcer ses amis à le venger. Deux cadavres de trop pour cette petite île idéale.

Connel chercha les yeux du pirate, ces yeux égarés d'effroi qui trahissaient plus que tout la détresse d'un être privé du peu de nourriture qu'il avait cru s'approprier.

– Vous avez mal compris, dit-il avec ce flegme naturel chez lui, mais inconcevable dans des circonstances aussi particulières. C'est avec nous qu'il faut manger. Avec nous. Un repas normal. Pas ces déchets !

Fag-End dardait sur sa victime un regard incandescent. Son visage décharné se tordait d'angoisse. Le combat intérieur qui se livrait dans cette âme brisée de souffrance jaillissait par tous ses pores en une sueur glacée. L'instant était capital. Le pirate oscillait entre deux pôles opposés, la vie et la mort. Un rien pouvait le faire basculer dans le sang. Connel le savait. Il sentait sur lui les tremblements incoercibles du malheureux. Lorsque celui-ci déplaça ses mains, il se prépara à l'acte final. Mais Fag-End s'était contenté de les passer sur ses yeux brûlants. Ses frissons s'atténuèrent lentement. Longtemps, il considéra sa victime d'un air bientôt plus perplexe que mauvais. Sans crier intérieurement victoire, Connel sentit qu'une étape avait été franchie avec succès. Restait la partie la plus délicate, renforcer l'avantage du moment. Car il n'était pas encore libre. Fag-End le maintenait toujours sur le sol. Un geste maladroit et tout pouvait basculer à nouveau.

Le pirate poussa un profond soupir. Son regard se détourna de celui de Connel. Puis d'un bond, il sauta sur ses pieds.

– Allez !

Il faisait nuit noire désormais. Le colon distinguait seulement la silhouette squelettique, les orbites sombres où scintillaient des prunelles luisantes. Il se leva à son tour, moins lestement, soucieux de ne rien faire qui pût rejeter le pirate dans sa violence.

– Vous venez avec moi, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Vous avez faim. Le repas est prêt...

Fag-End se pencha en avant et ramassa le persil et le basilic éparpillés sur le sol avant de les tendre à Connel.

– Merci, fit ce dernier, un peu interloqué.

Ne sachant plus que dire, il prit la direction de Liberty-House. Fag-End lui emboîta le pas.

Leur arrivée à deux fut un choc pour les trois îliens. Julian Wilde, les jambes coupées par une peur incontrôlée et incontrôlable, respirait très mal. Il dut s'asseoir d'urgence. Christopher Lawrence vibra de colère mais sans oser la manifester ouvertement. Ismaël Raynes, prompt comme la pensée, avait ajouté un couvert à la table déjà dressée et apportait une chaise.

– Non ! Non ! Vous êtes ignobles !

Le grand pirate décharné tremblait à nouveau de tous ses membres.

A cette explosion, les îliens se figèrent, attendant anxieusement la suite des événements.

– Vous n'avez pas le droit de me torturer ainsi ! continuait le malheureux, secoué tout entier de spasmes nerveux. Vous n'avez pas le droit !

Il n'y eut qu'Ismaël Raynes pour trouver en lui l'énergie de réagir aussitôt à cette situation éprouvante. Il s'approcha du pirate et posa sa main sur son épaule, prenant soin d'éviter les plaies encore à vif. Fag-End se dégagea d'un geste violent.

– J'ai faim, moi ! Faim ! Vous entendez ?

Ismaël parvint à capter son regard.

– Et vous allez manger, dit-il d'une voix à la fois très douce et d'une extrême fermeté. Asseyez-vous.

Subjugué par cette autorité, le pirate prit place à l'endroit indiqué. Le Gallois plongea la louche dans la marmite odorante et emplit une pleine assiette qu'il posa devant l'affamé.

– Ce n'est qu'un début. Vous voyez, il y en a encore beaucoup et malgré notre appétit, nous n'allons pas finir ce plat ce soir ! Soyez sans crainte, il en restera toujours pour vous !

Fag-End ne comprenait plus. Sa brutalité se heurtait à... qu'était-ce donc ?... Comment pouvait-il nommer l'attitude de cet homme, de ces hommes ?... Ah oui... de la bonté... de la bonté... C'était cela... le mot venait de lui revenir... Il y avait longtemps qu'il l'avait oublié... Et puis non, cela ne pouvait pas être de la bonté... La bonté n'existait pas, n'avait jamais existé. Les hommes étaient des hyènes, tendaient des pièges, rivalisaient de duplicité... Allait-il se laisser prendre une fois encore à ce jeu perfide qui consistait à lui proposer une nourriture convoitée pour mieux l'avilir l'instant suivant en la lui arrachant ? Jamais !!!... Submergé par une vague de révolte, Fag-End redressa sa tête hirsute avec défi, résolu à saisir le premier prétexte pour se venger de ce supplice raffiné qu'il soupçonnait. Trois des colons s'étaient mis à table et mangeaient sans s'occuper de lui. Le quatrième, le cuisinier sans doute, s'apprêtait à s'asseoir. Son visage agréable reflétait des sentiments sincères et généreux, sans l'ombre d'une hypocrisie. Son regard droit vint trouver le sien porteur d'un encouragement silencieux, bienveillant et chaleureux. Ce fut presque un sourire qui l'illumina, non pas une de ces grimaces hideuses de cruauté moqueuse dans lesquels les pirates étaient passés experts, mais une flamme pleine de sollicitude. Il était impossible de se méprendre sur la noblesse de cet inconnu. Ni sur sa bonté.

Fag-End baissa la tête aussi vite qu'il l'avait relevée, brisé dans sa rébellion par la présence de cet être qui ressuscitait, au fond de la turpitude de son âme, les vestiges d'un monde qu'il avait cru à jamais englouti dans les fosses abyssales du crime.

Ismaël, songeur, mangea machinalement, sans faim. Le vacillement du regard fauve ne lui avait pas échappé. Il trahissait une détresse si totale, une souf-

france si profonde, un désenchantement si extrême ! De quelle géhenne Fag-End sortait-il pour qu'il n'ait vu dans ce repas qu'une forme de torture ? L'avait-on affamé comme ces animaux que l'on jetait ensuite dans l'arène ? Si tel avait été son calvaire quotidien, comment ne pas comprendre qu'il pût réagir comme tel ? Les coups, la faim, l'esclavage, l'avilissement, la dégradation... Ils étaient source de haine, de vengeance... Oh mon Dieu, pria Ismaël, aidez-moi à briser ce cercle maudit. Faites-moi la grâce d'ouvrir à ce malheureux les portes du pardon ! Donnez-moi la force d'oser affirmer qu'il lui est possible d'aimer !

Pendant ce temps, Wilde et Lawrence se demandaient comment Connel avait manœuvré pour rentrer du potager avec un pirate qui semblait le suivre de relative bonne grâce. Ce taciturne compagnon possédait-il des ressources insoupçonnées ? Était-il donc en faveur des théories altruistes du marin ? Ce qui semblait certain, c'était que Fag-End ne l'avait pas molesté.

Le dîner se prit dans un calme supérieur à celui des autres jours, chacun ruminant ses interrogations, ses doutes, ses pensées. Connel se remettait du choc émotionnel subi quelques minutes plus tôt. Il revivait la scène au ralenti et se demandait comment il se faisait que Fag-End ne l'avait pas tué raide. Julian Wilde osait à peine relever la tête de peur de devoir croiser le regard du pirate. La simple vue de ce dernier suffisait d'ailleurs à le mettre en transes. Il se sentait broyé par un étau de peur. Quant à Christopher Lawrence, il attendait impatiemment le moment de régler son compte à Alan Connel. Lui imposer à table un criminel aux mains ensanglantées, l'obliger à partager son repas, c'était vraiment une insulte inqualifiable.

Bien qu'un excès de nourriture pût être néfaste pour un estomac atrophié par un jeûne prolongé, Raynes ne voulut pas qu'une recommandation de simple prudence fût mal interprétée par le bandit. Celui-ci avait dévoré le contenu de son assiette avec une avidité goulue qui recueillit le mépris de Christopher Lawrence, choqué par ces manières animales de manger. Le rôt sonore qui suivit le scandalisa encore davantage.

– En désirez-vous d'autre ? demanda Ismaël en lui présentant à nouveau la marmite, la louche tournée dans sa direction.

Fag-End posa sur lui son regard d'aigle, fouillant ses entrailles avec la lame de sa dureté sinistre. Les iliens en furent affolés, se demandant comment le marin tenait encore debout. Mais celui-ci demeurait imperturbable.

– Oui ! grommela le pirate.

Comme Raynes avançait plus nettement le plat vers lui, il secoua la tête.

– Pas maintenant. Cela me ferait mal.

Raynes hocha la tête d'un air approbateur.

– C'est juste.

Il se leva.

– Venez voir.

D'un geste, il invita le pirate à le suivre à l'autre bout de la cuisine. Fag-End obtempéra sans rechigner, mais vigilant, ses sens tendus à l'extrême. Dès qu'il se déplaçait, ses muscles saillaient, accentuant sa ressemblance avec ces félidés dont il avait le comportement, la souplesse et la grâce sauvage.

– Regardez, reprit Ismaël. Je mets les restes là, sur le poêle. Servez-vous quand vous le désirez. Vous n'avez aucune permission à demander. Ce qui est à nous est à vous.

Derrière son dos, Christopher Lawrence faillit s'étrangler de fureur.

– Le pain est dans la huche, poursuivait tranquillement Ismaël, indifférent aux remous qu’il provoquait, le beurre est dans ce placard-ci. Le lait dans la casserole. Le thé ici. En prendrez-vous avec nous ? ajouta-t-il en s’emparant d’une grande théière fumante et en versant le sympathique breuvage dans les tasses.

Durant toute cette présentation, le visage de Fag-End s’était profondément altéré. Il acquiesça d’un air troublé, presque timidement. Ses habituels repères s’étaient effondrés devant lui. Il perdait pied.

– Du lait ? Du sucre ?

Le regard du pirate s’acéra de nouveau, cette fois sous les assauts d’une souffrance intolérable. Sa poitrine squelettique, zébrée de cicatrices, se gonfla. Les veines de son cou et de ses tempes saillirent. Ses yeux parurent prêts à sortir de leurs orbites. Incapable de se maîtriser davantage, il laissa jaillir la question qui lui brûlait les lèvres et le cœur, ce cri d’angoisse inouïe :

– Mais pourquoi ne m’affamez-vous pas ? Pourquoi ne me frappez-vous pas ?

Raynes en demeura muet d’horreur, de compassion et d’émotion. Ces deux interrogations n’étaient que des aveux, de terribles aveux ! Malheureux Fag-End !

Se domptant à suffoquer, le pirate reprit pourtant d’une voix qu’il parvint à rendre parfaitement neutre :

– Je ne prends ni sucre, ni lait, merci.

Et sans un mot de plus, il prit la tasse qui lui était destinée pour aller à l’autre bout de la pièce, auprès de la cheminée, contrariant Christopher Lawrence qui avait espéré trouver là un peu de tranquillité. Julian Wilde et Alan Connel vinrent à leur tour se caler dans leur fauteuil, n’en menant pas large. Le cri du pirate les hantait, confirmant un enfer moral et physique de longue date.

Almeda vint s’étendre devant le feu, aux pieds de Fag-End qui n’hésita pas à se pencher pour la caresser. En réponse, elle lui lécha la main. Il s’assit à son tour, faisant fi des sièges, directement sur le tapis.

– Dites donc, vous là ? Qui êtes-vous ? gronda-t-il soudain, redevenu l’animal hargneux et vindicatif qu’il était d’ordinaire.

Il considérait d’un œil plein d’animosité ces quatre hommes rassemblés devant lui, le gros quadragénaire aux allures de matamore, le hareng desséché qui devait avoir des ennuis intestinaux, l’échalas au visage d’éternel adolescent romantique et debout, l’étrange homme dont toute la personne irradiait une sorte de fluide magnétique. Quel ramassis disparate !

– Oui, poursuivit-il dans le silence général. Que pouvez-vous bien faire sur cette île déserte ? A part cultiver votre jardin comme Candide ? C’est bien joli, mais il est quand même fort éloigné du monde dit civilisé, non ? Est-ce un choix ?

La question étant adressée à la ronde, chacun aurait pu y répondre. Pour cela, il eût fallu que Connel abandonnât sa proverbiale réserve, que Christopher Lawrence consentît à voir dans le pirate un être humain –concept qu’il n’était pas prêt de faire sien–, qu’Ismaël Raynes fût convaincu des thèses de ses compagnons au point de s’en faire le porte-parole. Il ne restait donc que Julian Wilde, conscient de son impossibilité à esquiver la réponse.

Il se dévoua donc, par la force des choses. Il parla des idées qui les avaient amenés là, de leurs projets, de leurs aspirations, de leur vie quotidienne et conclut en exprimant le souhait de voir ce nouveau compagnon devenir un

membre à part de leur communauté. Christopher Lawrence, de saisissement, manqua en avaler sa pipe.

Un rictus amer avait tordu la bouche du pirate à la proposition amicale de Julian Wilde. Le docteur n'était donc pas le seul qui y eût trouvé à redire !

– Depuis quand un professeur de mathématiques à la prestigieuse université d'Oxford ne sait-il plus compter ? Serait-ce l'effet de la sénilité ou de l'isolement ? L'expérience de la société parfaite aurait-elle abouti à un pareil désastre ? Connel, Lawrence, Wilde, cela fait trois ! Pas quatre ! Ce monsieur-là est-il donc exclu de votre colonie philanthropique et niaise ?

Julian Wilde, dans le désir de respecter l'individualité du Gallois et l'indépendance de ses propres choix, s'était montré d'une extrême discrétion. Il s'en repentait maintenant qu'il constatait que loin de satisfaire Fag-End, cette réserve avait attisé sa curiosité. Raynes, devinant l'embarras de son compagnon, vint aussitôt à la rescousse.

– Pas du tout, dit-il de cette voix à l'accent chantant qui lui donnait toujours une extraordinaire chaleur. Car c'est moi qui ai commencé seul ici. Ce sont les événements qui ont fait grandir la colonie.

– Seul ici ? Et pourquoi ?

Ismaël, gravement, répondit sans perdre le pirate des yeux.

– Pour apprendre à pardonner...

– A vos ennemis ! interrompit Fag-End gouailleur. Très évangélique, cela. Evidemment, c'est autre chose que Rousseau ou Voltaire. Tout aussi utopique d'ailleurs. Car on ne pardonne pas à ses ennemis. On les tue.

Ce fut dit d'un ton de haine si implacable que glacés, les colons redoutèrent le pire. Ils avaient compris que le pirate n'était pas homme à reculer devant sa sinistre logique de mort. Ismaël, une nouvelle fois, confia à Dieu cette mission de salut qu'il ne pouvait accomplir seul. Il pouvait seulement être un faible instrument de la miséricorde divine.

– Le pardon de ses ennemis est un long, un très long apprentissage, murmura Ismaël peut-être autant pour lui-même que pour le pirate.

Ce dernier dut croire que la remarque lui était personnellement destinée car il posa rudement sa tasse sur le sol et, se levant, s'approcha à deux doigts du marin. Son regard n'était que dureté et exécration.

– Et il sert à quoi, dites-moi ? Il sert à quoi ?

Ismaël ne baissa pas les yeux. Ses compagnons admirèrent son inconcevable tranquillité alors qu'il lui paraissait évident que Fag-End n'attendait qu'un mot de trop pour lui sauter à la gorge.

– Si je vous réponds à vivre...

Les yeux de Fag-End s'encrassèrent de colère et d'énervement.

– Cela ne me suffira pas, rugit-il, féroce. Je veux la vérité. *Votre* vérité.

Ismaël sembla se recueillir un instant. Sans doute essayait-il de faire appel à toutes ses forces humaines et à toute la grâce d'En-Haut pour apporter au criminel une réponse qui lui parût satisfaisante.

– Le pardon permet de se libérer, de respirer, de progresser. Il est une porte sur la vie. Grâce à lui, on peut enfin renaître. Pardonner, c'est affirmer la toute-puissance de l'Amour. C'est accepter d'entrer dans la foi, dans l'espérance...

– Et la charité. Saint Paul aux Corinthiens, je sais, interrompit Fag-End, goguenard. Bien sûr, pour vous, tout ce beau discours là est indissociable de Dieu ?

– Naturellement.

Médusés, les îliens assistaient sans un mot à cet échange qu'eux-mêmes ne se seraient jamais autorisés avec le Gallois. Fag-End, d'un mouvement rageur, fit volte-face et arpenta la pièce d'un pas agité comme s'il avait cherché à se calmer après avoir entendu des propos qui ne lui plaisaient pas. Il s'arrêta brusquement devant la commode du *Conqueror* et sur laquelle trônait, entourée de fleurs bleues, le portrait de l'enfant tant aimé. Depuis longtemps, il n'y avait plus qu'Ismaël à le voir et à l'honorer. Pour les autres, il ne représentait rien qu'un objet rendu invisible par l'habitude.

D'une main sacrilège, il arracha le cadre à sa niche florale. Derrière lui, Ismaël poussa une exclamation étouffée par l'horreur.

Le pirate, brandissant sa trouvaille, revint se planter devant le Gallois.

– L'ermitage, c'était pour lui, n'est-ce pas ? gronda-t-il d'une voix sourde. Parce qu'on vous l'avait tué ? Parce que vous vouliez pardonner à ses assassins, n'est-ce pas ? Ah, vos discours étaient du vécu ! Alors, avez-vous pardonné ?

La question finale éclata, menaçante, pleine de défi. Ismaël, épouvanté par ce choc imprévu, demeura immobile, muet et livide devant celui qui avait osé profaner son sanctuaire, plus précieux que sa vie même et qui, loin de se contenter de ce crime, y ajoutait encore la morsure d'une accusation à peine voilée. Ses yeux s'embruèrent.

A cette vue, devant la souffrance intense qui se manifestait ainsi, Fag-End se métamorphosa. Son visage se décomposa. Ce fut tout juste si ses prunelles arides ne s'humidifièrent pas dans l'émotion contagieuse. Avec une douceur que l'on n'eût pas attendu de lui, il plaça le petit cadre dans les mains inertes du Gallois, les tint un instant dans les siennes et, comme Ismaël, stupéfait, posait sur lui un regard effaré, il murmura d'une voix qui ne fut entendue que de lui seul :

– Pardonnez-moi.

Le marin allait répondre quand Christopher Lawrence, profitant de la situation, fit preuve d'une curiosité déplacée :

– Cet enfant, c'était donc votre fils ?

Ismaël n'en pouvait plus de dominer les vagues du passé, les souvenirs douloureux et l'angoisse de n'avoir pas pu répondre à la question de Fag-End, question dont il se demandait si la réponse était vraiment positive.

Le pirate réagit pour lui, avec une promptitude qui prouvait bien que le fauve demeurait parfaitement éveillé. D'ailleurs, pour les îliens qui n'avaient rien saisi de la dernière scène, cette réaction était prévisible.

– Que vous importe ? rugit Fag-End en bondissant sur le docteur que d'une ruade, il envoya rouler à terre, faisant fi de ses kilos superflus. Il l'aimait. N'est-ce pas l'essentiel ?

Christopher Lawrence n'eut aucune velléité de résistance sous les coups qui martelaient son visage. Il avait appris qu'il avait affaire à plus fort que lui. D'ailleurs l'orage fut aussi bref que violent. Sans raison apparente, le pirate s'arrêta de frapper. Avec un hurlement d'agonie, il se rua dehors, laissant les quatre hommes éberlués.

L'incident avait permis à Ismaël de recouvrer son calme. Tandis que le docteur se relevait, contusionné, la lèvre inférieure ouverte, la moustache ensanglantée, le marin dit d'une voix très ferme :

– Fag-End a raison. Emmanuel n'était pas mon fils, si par fils, vous entendez les liens du sang. Si vous croyez à ceux de l'amour, oui, il était mon fils.

Et sans un mot de plus, il sortit à son tour.

Christopher Lawrence, fou de rage, de souffrance et d'humiliation, eut un geste de haine à son encontre. Il lui fallait s'en prendre à une victime. En l'absence du marin, Connel se trouva tout désigné pour remplir ce rôle puisqu'il avait eu l'outrecuidance d'arriver à table avec le pirate et de faire ce commentaire au moment du départ de Raynes :

– Bravo! Tant de maladresse relève d'un art consommé!

– Oh, cela suffit. D'abord, tout est de ta faute! Qu'avais-tu besoin de nous imposer cette crapule pour que nous soyons forcés de partager notre repas avec elle? De quoi nous couper la digestion! Tu es satisfait du résultat, j'espère?

Bien que d'ordinaire très placide, Connel fit preuve de vivacité pour répondre :

– Fag-End mangeait dans le dépôt d'ordures! Je n'allais quand même pas le tolérer!

– Et pourquoi non? C'est assez bon pour le déchet qu'il est!

Julian Wilde se dressa, l'œil noir, la mâchoire serrée.

– Garde ta mesquinerie pour toi si tu veux conserver tes dents et ton nez! Sinon, compte sur moi pour parfaire l'œuvre de Fag-End qui s'est montré vraiment trop modéré à ton égard. Je ne le serai pas autant si tu continues dans cette voie, crois-moi!

Le professeur lui parlait rarement sur ce ton. Christopher Lawrence, la haine au cœur, ulcéré de se sentir désavoué par ses amis par la faute d'un odieux pirate qui, en plus, l'avait assommé, demeura sans répliquer. Il ne souhaitait pas recevoir le poing de son aîné dans la figure. Et il savait que celui-ci ne faisait pas de menace en l'air. Il était tout à fait capable de passer à l'acte. Tout cela pour un maudit criminel qu'il rêvait de trouer de balles... La vie était cruelle.

Chapitre 5

Le lendemain matin, Ismaël Raynes évita soigneusement la compagnie des iliens et ne se joignit pas à eux pour monter vers la ferme. Il avait très mal dormi à la suite des événements de la veille au soir. D'ailleurs, il avait passé une grande partie de la nuit à l'oratoire à prier et à réfléchir sous le regard de Dieu. Il y avait Fag-End. Il y avait lui. Et l'un et l'autre méritaient que l'on s'attarde sur son cas. Selon son habitude, le marin songea d'abord à Fag-End, Fag-End qui avait suivi Alan Connel de son plein gré, qui avait accepté de partager leur repas tout en redoutant jusqu'au bout qu'il ne s'agisse d'un jeu barbare et qu'on aille le punir pour avoir osé dévorer tant de nourriture. Fag-End qui avait rencontré pendant quelques heures des hommes ne le torturant pas, ne l'affamant pas, ne l'humiliant pas. Fag-End qui avait manifesté de l'intérêt pour les iliens en voulant savoir qui ils étaient et pourquoi ils étaient là. Fag-End qui avait clairement laissé entendre que la religion chrétienne appartenait d'une certaine manière à sa culture. D'ailleurs, c'était à partir de la notion de pardon, introduite sciemment par le marin, qu'il avait commencé à être déstabilisé. Le pardon. L'amour. Dieu. Ni les uns ni les autres n'étaient des inconnus pour lui à en juger par son malaise, son agressivité, ses réactions de révolte et en même temps par son avidité rageuse à aller plus loin dans la compréhension. Et il y avait eu cette intuition brutale, la conviction que le portrait du petit Emmanuel qu'il venait de découvrir fortuitement avait un lien avec les paroles de pardon prononcées quelques instants plus tôt. Il l'avait tellement bien compris qu'il avait osé l'insoutenable : poser la terrible question à laquelle Ismaël n'avait pu répondre. Et pourtant le marin n'avait pas le sentiment que le pirate avait voulu lui faire mal. A la recherche de la vérité, de certitudes, d'éclaircissements, il était seulement allé trop loin dans sa quête, trop loin parce qu'il avait piétiné, sans le vouloir, le sanctuaire de son interlocuteur. Ismaël revoyait ce regard soudain humain, soudain si empreint de compassion, sentait sur ses mains le contact chaleureux des doigts nerveux du criminel, entendait ce souffle qui prononçait, d'un ton pénétré, conscient de la valeur et du poids des mots «pardonnez-moi», cela si peu après avoir rejeté toute idée de pardon. Le vengeur qui parlait de tuer ses ennemis, qu'il était loin en cet instant précis ! Comme il était proche, une fraction de seconde plus tard quand il prenait la figure de Christopher Lawrence pour cible de ses poings ! Mais le marin en était désormais convaincu, il y avait moyen de dialoguer avec Fag-End. Le pirate avait ouvert une brèche dans sa carapace de criminel sanguinaire. Il avait trahi son intelligence et une certaine forme de sensibilité. Le pardon parviendrait peut-être un jour à se glisser dans cette faille.

Par contre, quand il songeait à son propre comportement, Ismaël n'était pas

content de lui du tout. Force lui était de constater qu'après douze ans, la plaie de la mort d'Emmanuel saignait toujours. Il avait souffert que Fag-End touche le portrait chéri. Or, c'était une réaction idiote. Qu'importait ce tableau ? Rationnellement, rien de concret. Toucher n'était pas interdit ni dramatique. Son amour pour Emmanuel n'avait pas besoin de ce tableau. Et pourtant... Remué, le portrait était redevenu vivant. Et vivant, Emmanuel pouvait mourir à nouveau. Tout était à recommencer. A la rigueur, Ismaël eût réussi à faire face à ce problème ridicule si Fag-End ne l'avait pas mis directement devant ses responsabilités en lui posant la seule question qui le dérangeât gravement : avait-il pardonné ? Son émotivité, sa fragilité, sa peur, sa colère prouvaient que non. La mort de l'enfant restait pour lui occasion de scandale. Il se rebellait toujours contre cette injustice. Et il devait admettre que son cœur n'avait pas totalement pardonné. Accablé par ce constat, le malheureux se sentait soudain très faible, très démuné : ces années d'épreuve, de doute, de prière, de sacrifice, de don total avaient-elles donc abouti à un retentissant échec ?

Quand la lumière du soleil lui fut voilée par une ombre grandissante et toute proche, il était à ce point de découragement, de dégoût de lui-même qu'il réagit à retardement et leva les yeux avec indifférence. Ce qu'il vit eut néanmoins l'effet magique de le faire se redresser, incrédule : devant lui se tenait Fag-End, chargé d'un fardeau qu'il reconnut pour être le corps fluet de la fillette entre aperçue trois jours plus tôt. Le pirate le considéra d'un œil pénétrant, à sa manière exigeante et cruelle qui fouillait les entrailles. Était-ce une hallucination ? Ismaël eut la certitude qu'il était percé à jour, que les remous de son cœur avaient été découverts, que le pirate avait lu en lui comme dans un livre ouvert. Etrangement, la dureté de sa physionomie ne semblait pas exempte d'une lueur de compassion, sentiment que l'on n'eût jamais attendu d'un pareil individu. Cela ne faisait plus aucun doute : le regard de Fag-End était plus qu'un simple puits de haine.

Ismaël, sans un mot, entraîna le pirate dans la maison et, étendant un drap propre sur son lit, lui fit déposer son précieux fardeau. La fillette paraissait dans un état désespéré. Elle brûlait d'une fièvre qui avait entraîné une grave déshydratation. Les blessures causées par le félin s'étaient envenimées causant des abcès purulents. L'infection accomplissait dès lors de sinistres ravages sur un organisme débilité.

– Il faut que monsieur Lawrence s'en occupe...

– La grosse panse pleine de graisse ? coupa fort irrévérencieusement Fag-End avec un mépris qui en disait long sur son antipathie viscérale à l'égard de cet ilien devenu d'emblée un ennemi.

– Il a ses défauts, admit Ismaël, mais comme praticien, on ne peut rien lui reprocher.

– Où est-il ? demanda le pirate de manière laconique en homme qui savait que l'heure n'était pas aux polémiques ni à des règlements de comptes personnels.

– A la ferme, sans doute...

Ismaël n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Le bandit était déjà hors de vue. Dix minutes plus tard, sa silhouette ondulante comme un serpent surgissait à nouveau.

– Il arrive.

Il avait fait vite, sachant que les minutes qui passaient pouvaient être mortelles. Le marin soupçonna que pour faire obéir Christopher Lawrence, il avait

dû user d'arguments frappants, ce en quoi il ne se trompait pas, mais n'en fut pas contrarié. Il y avait urgence et le docteur avait trop souvent dernièrement un comportement exaspérant qui nécessitait des manières énergiques.

– Laissez-moi seul! aboya Christopher dès qu'il entra, rouge, suant et essoufflé, talonné par Julian Wilde et Alan Connel, fort curieux d'avoir des nouvelles plus complètes que les rares mots d'explications donnés par Fag-End. Il était furieux d'avoir dû céder devant la force du pirate et d'avoir constaté que ses amis lui faisaient faux bond en ne résistant pas et même en lui conseillant d'obéir très vite.

– Seul, j'ai dit!

Fag-End, à qui cet ordre s'adressait, les trois autres îliens ayant obtempéré, ne bougea pas. Il était accroupi au pied du lit, sans intention d'en bouger. Christopher Lawrence hésita. L'orgueil l'incitait à affronter le pirate pour avoir gain de cause. La raison lui criait qu'une tentative de ce genre était vouée à l'échec et mettrait sans doute davantage en péril la vie de la blessée. La rage au cœur, il abandonna ses pensées de revanche pour se concentrer sur son devoir de médecin.

Il y avait longtemps qu'il n'avait été aussi sollicité dans ses connaissances et sa sensibilité. Il avait auparavant refusé de soigner Fag-End. Avec l'enfant, c'était impossible, justement à cause de sa jeunesse et de sa féminité. Ces deux éléments joints l'un à l'autre le rendaient vulnérable, accessible à la pitié, à la tendresse. Autant il aurait vu Fag-End agoniser sans état d'âme –à ce qu'il essayait de se persuader– autant la détresse physique de la fillette le bouleversait, tirant de lui toute l'intelligence médicale dont il était capable.

La tâche s'avérait rude. La blessée présentait des signes et des symptômes qui incitaient à l'angoisse concernant ses chances de rétablissement. Christophe Lawrence fit de son mieux, avec l'aide du pirate qui s'était délibérément institué son infirmier. Les circonstances étaient telles qu'il accepta cette présence honnie mais efficace et indispensable. Il était heureux de ne pas être seul bien qu'il ne crût pas devoir faire à son compagnon le moindre crédit d'humanité. Pour lui, il en restait convaincu, Fag-End cherchait seulement à sauver une complice.

Il n'y eut bientôt plus rien à faire qu'à surveiller l'évolution de la santé de la malheureuse. Le docteur consentit à laisser le pirate en tête à tête avec la blessée, le temps d'aller rejoindre ses amis qui se morfondaient dans l'attente de nouvelles fraîches.

– Alors? rugit Julian Wilde en le voyant enfin émerger de la chambre.

Christopher Lawrence haussa une épaule fatiguée.

– Je ne me prononce pas... Cela a beau être une criminelle, cela me fend le cœur d'assister à ce calvaire...

– Elle n'est pas nécessairement une criminelle, réagit vivement Ismaël Raynes.

– Fag-End la couvrirait-il si elle n'était pas sa complice? Cela fait deux fois qu'il se manifeste pour la sauver...

– N'est-ce pas ce que nous aurions tous fait? demanda le professeur d'un air surpris. Tout en sachant qu'elle peut n'être qu'une autre Mary Read ou Anne Bonny! Elle paraît si fragile, si jeune. Quel âge lui donnes-tu?

– Plus âgée que je ne l'aurais cru à première vue. Elle est tellement maigrichonne qu'on la croirait une enfant. Mais elle est déjà femme. Sans doute a-t-elle dix-sept ou dix-huit ans...

Personne ne répondit. La présence d'une femme, d'une adolescente stupéfait encore le quatuor masculin de l'île de l'Indépendance. Les problèmes ne

manqueraient pas de surgir si elle survivait. Ils avaient tous plus ou moins l'âge d'être son père, voire son grand père pour Julian Wilde.

Christopher Lawrence qui tenait à remplir ses fonctions avec une honnêteté scrupuleuse retourna auprès de la blessée. Il n'y fit pas un long séjour. Terrifié par l'expression maléfique du pirate dont les yeux brillaient d'un éclat homicide, il ne demanda pas son reste et décampa au premier mouvement suspect.

– Il me tuera, cet animal ! gémit-il en retrouvant la sécurité du salon. Je vois ma mort inscrite dans ses prunelles jaunes...

– Bleues, rectifia Julian Wilde avec un sourire.

– Sales, sanglantes, boueuses !

Sachant combien il était inutile de continuer une stérile discussion avec l'irascible personnage, le professeur n'insista pas.

Bien qu'il fût moins raisonnable que son aîné, Christopher eut le bon sens de ne pas inutilement provoquer le pirate et préféra ne plus intervenir directement. La peur avait son mot à dire dans une aussi sage décision. Il était courageux mais ni téméraire, ni inconscient.

La nuit était tombée depuis longtemps quand Ismaël Raynes entra dans la chambre de la blessée – la sienne – et referma sans bruit la porte derrière lui.

Du feu brûlait dans la cheminée quoiqu'il ne fit pas froid. L'ombre gigantesque du pirate se projetait sur le mur, silhouette à la danse macabre qui aurait pu faire trembler un cœur moins ferme que celui du marin. Fag-End s'était brièvement retourné pour reconnaître l'identité de l'intrus et, celle-ci établie, avait poursuivi son occupation du moment. Ismaël s'approcha doucement pour mieux voir, agréablement surpris de constater, une fois de plus, que le bandit avait pour lui une tolérance qu'il ne consentait à accorder ni à Christopher Lawrence, ni même à Julian Wilde. Seul Connel, depuis l'épisode du potager, semblait agréé.

La fillette n'avait pas repris connaissance. Ismaël lui trouva pourtant meilleure mine. Il ne tarda pas à en attribuer le mérite à Fag-End qui, avec des gestes d'une infinie délicatesse nettoyait le visage diaphane et le corps trop maigre. Dernière étape de son œuvre, il se mit bientôt à démêler les cheveux bruns que la sueur, le sang et la saleté collaient ensemble. Il y avait quelque chose d'intensément émouvant et incongru à voir ce pirate, lui-même crasseux, malodorant, dévoré de vermine, aucunement désireux d'améliorer son propre aspect physique, se préoccuper de manière si dévouée de celui d'une enfant mourante. N'était-ce pas un merveilleux témoignage d'humanité ? Un homme capable de tant d'intérêt pour une plus faible possédait en lui les ressources indispensables pour effectuer une complète régénération. Comment Christopher Lawrence pouvait-il être aussi aveugle ?

La nuit fut terrible. Raynes et Fag-End n'étaient pas de trop pour veiller la malade dont la fièvre atteignait des pics très élevés. Le délire la sortait de son lit en lui donnant toutes les énergies de destruction.

Durant une provisoire accalmie, alors qu'essoufflés et épuisés par ce combat contre la mort, ils reprenaient un peu de forces en vue de la prochaine attaque, Fag-End se tourna vers son compagnon et le regarda en face :

– Vous qui avez la foi, gronda-t-il de son ton de menace qui lui était habituel, priez. Dieu vous écoutera et vous exaucera !

Le Gallois considéra le pirate d'un air perplexe, cherchant s'il y avait ironie ou sincérité dans ses propos. Il ne vit qu'un regard dur, coupant comme une lame d'acier.

– Pourquoi ce privilège ? demanda-t-il dans l'espoir d'amener son compagnon à se dévoiler davantage.

– N'avez-vous pas la foi ? rétorqua Fag-End , venimeux comme à chaque fois qu'il soupçonnait une opposition fictive ou réelle.

– Si.

– Alors, qu'attendez-vous pour prier ?

Le plus simple aurait été de répondre qu'il n'avait cessé de le faire. Mais, malgré le danger de pousser le pirate dans ses retranchements, il se risqua à insister :

– Vous croyez donc à la toute puissance de Dieu ?

Cette audace inouïe trouva un Fag-End grave et pensif, les yeux rivés sur le feu dont il subissait la fascination.

– «Si vous aviez la foi grosse comme une graine de sénevé...», cita-t-il sans quitter les flammes du regard. Car, a dit Jésus : «tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu et vous l'obtiendrez...». Vous voyez, je connais mes classiques...

Un rictus amer déforma son visage qui avait un instant abandonné son masque de haine et de cruauté.

– Cela ne m'a pas empêché de les brûler en holocauste ou en autodafé... bien au contraire!...

Il fit une nouvelle pause, lourde de révolte et de souffrance, avant de reprendre d'un ton sans réplique :

– Dieu n'existe pas !

Il y avait contradiction. Ismaël, que cette discussion passionnait tant il la sentait dense de richesse humaine et spirituelle, osa la formuler à haute voix :

– Et pourtant, vous me demandez de prier...

Fag-End tourna vivement sa tête vers le marin et le regarda en face, avec cette étonnante expression faite d'exécration et de respect qui le rendait si difficile à comprendre :

– Pour vous, Dieu existe ! C'est l'essentiel ! Priez !

Mû par une force intérieure qui l'empêcha de tenir sa langue, Ismaël murmura au mépris de toute prudence :

– Pour vous aussi ?

Il n'avait que ce qu'il méritait : son cœur se glaça en voyant la physionomie hideuse de Fag-End. Il était évident que sa question intempestive avait été interprétée comme une provocation insupportable. Mais le pirate, après un moment d'incertitude pendant lequel il lutta très visiblement contre un flot de rage dévastatrice, se calma soudain.

– Faites ! grommela-t-il avec rudesse. Faites. Si cela ne me fait pas de bien, cela ne m'en fera pas de mal. Et puis, je me doute que vous n'avez pas attendu ma permission pour implorer le Très Haut à mon sujet !

Ismaël baissa la tête. Soudain, il s'en voulait d'avoir pénétré un domaine aussi intime qui ne le concernait pas du tout. De sa part, c'était indécent. La modération de Fag-End à son égard était héroïque.

– Pardonnez-moi !

– Taisez-vous, monsieur Raynes ! rugit le pirate dont les traits se tordaient de férocité. Taisez-vous ! Je vous interdis ! Ne vous abaissez pas devant moi ! Vous êtes bon ! Vous êtes pur ! Vous êtes un être d'amour ! Ne vous souillez pas ! Je suis un être maudit, infâme qui ne tient debout que grâce à la chape de sang, de meurtre, de vilénie, de lâcheté dont il est recouvert ! J'ai volé ! J'ai

trahi! J'ai torturé! J'ai tué! Avec plaisir! Je ne suis qu'un gouffre de boue et de turpitude! Et vous osez me demander pardon! Je vous interdis...

Le ton avait monté, éclatant en accents déchirants. Ismaël contenait difficilement son émotion devant ces aveux si particuliers. Il ne put que s'écrier :

– Fag-End, mon ami!...

– Non! hurla le pirate, comme si le marin, par ses mots, le lardait de coups de couteau. Je ne suis pas votre ami!...

Ismaël ne maîtrisait plus la situation. D'ailleurs, le souhaitait-il? En quelques minutes, tout avait basculé.

– Ne le voulez-vous donc pas?

Un gémissement, presque un sanglot, fut l'écho de cette question posée d'une voix pénétrée. Le corps squelettique trembla violemment. La respiration se fit oppressée et haletante, dominant les craquements du feu. Le pirate avait même caché son visage dans ses mains crispées.

– Vous le voulez sans oser, reprit Ismaël avec cette infinie douceur qui lui était propre et qui n'était pas sans force de persuasion.

Fag-End se rebiffa, faisant soudain face au marin, plantant sur lui un regard torturé :

– Comment le pourrais-je? gronda-t-il. Comment? Je ne suis qu'une crapule, un...

– Homme! acheva fermement Ismaël qui ne cessait de tenir le malheureux sous le feu magnétique de ses prunelles lumineuses. Un homme que je ne rougis pas d'appeler mon ami!

A ces paroles, le visage de Fag-End devint hagard, se décomposa. Ses yeux se remplirent de larmes. Ses dents claquèrent. Sa peau vira au gris terreux. Il aurait sans doute complètement chaviré si la blessée n'avait soudain réclamé ses gardes-malades par des cris de douleur. La fièvre avait remonté et le délire repris.

Le marin et le pirate se retrouvèrent côte à côte, muets, à essayer de soulager la souffrance de l'enfant qui semblait agoniser devant eux. Leur impuissance à y parvenir les navrait. Ismaël, fidèle à sa ligne de conduite, agissait tout en priant, sans remuer les lèvres. Il mêlait dans sa prière ces deux rescapés de l'enfer, la fragile fillette et le sinistre criminel que la rencontre avec la fraternité sans concessions avait rendu si vulnérable. D'ailleurs, n'étaient-ce pas des larmes qui inondaient son visage ravagé et qui, parfois, tombaient sur le drap blanc? Tous ses efforts pour dissimuler cette faiblesse se heurtaient à la perfidie de la nature, aux sanglots qui se bousculaient à sa gorge, à un nez qui l'obligeait à renifler outrageusement ou à s'essuyer furtivement d'un revers de bras. Ismaël remerciait le Ciel pour ces larmes. Pour lui, elles avaient une valeur régénératrice.

L'aube pointa enfin. Connel passa la tête par l'embrasure de la porte, un peu inquiet de savoir comment cette nuit s'était déroulée. Comme ses amis, il avait parfois entendu des éclats de voix, mais n'avait pas osé intervenir sans demande expresse du Gallois. C'était se donner bonne conscience à peu de frais...

– Puis-je vous être d'une aide quelconque?

Ismaël Raynes l'accueillit comme le sauveur.

– Pas de refus! Je vous cède ma place. C'est épuisant...

– Et lui?

Connel désignait le pirate.

Fag-End n'allait guère être un obstacle à sa présence. Terrassé par une invincible lassitude peut-être autant morale que physique, il s'était endormi au pied du lit, comme une statue dont il avait la couleur et l'immobilité. Ce sommeil de pierre ressemblait terriblement à la mort.

Dès lors, la vie s'organisa pour les îliens avec ces deux membres supplémentaires qu'ils n'avaient d'ailleurs guère l'occasion de voir car Fag-End veillait sur sa protégée avec un soin jaloux, empêchant quiconque de l'approcher. Christopher Lawrence fulminait pour sauver les apparences mais ne se souciait guère d'affronter le loup dans sa tanière. D'autant plus qu'Ismaël l'assurait que la blessée ne manquait de rien et était parfaitement soignée par son étrange infirmier. Il était le seul à pouvoir franchir le seuil de l'ancre au moins deux fois par jour. Il ne s'attardait jamais, se contentant de déposer de la nourriture et de la boisson et ensuite de récupérer les plats vides. Après la nuit qu'ils avaient passée, il avait jugé bon de maintenir une saine distance entre eux et en aucun cas de laisser Fag-End croire qu'il souhaitait s'imposer. Le pirate était encore incapable de supporter le témoignage d'une amitié désintéressée laquelle l'éprouvait d'une manière extrêmement violente. Il fallait lui laisser le temps de s'habituer à l'idée qu'autour de lui vivaient des hommes dont le désir n'était pas de l'humilier mais de cohabiter pacifiquement. Or, Fag-End, transplanté d'un monde de violence, de haine et de mensonge dans un univers de tolérance, de fraternité et vérité avait perdu ses repères. S'occuper de la blessée lui en redonnait quelques uns et en tous cas, l'obligeait à se sortir de lui-même pour se dévouer à autrui. C'était déjà un énorme pas en avant.

Au bout du cinquième jour, pour la plus grande surprise de tous, Fag-End abandonna son poste. Ravi de saisir cette opportunité alors qu'il rongait son frein, Christopher Lawrence se précipita tandis que ses compagnons s'interrogeaient avec angoisse pour savoir si cette défection brutale n'était pas signe que la fillette avait succombé. Ils se sentirent très soulagés quand ils entendirent le docteur pousser un hurlement de rage et le virent presque aussitôt apparaître, furieux, cramoyé, brandissant sous leur nez un poignet ensanglanté dans lequel on pouvait aisément reconnaître l'empreinte de dents bien acérées.

– La petite vipère ! rugit-il. Elle ne m'a pas raté !

Après s'être lavé et s'être fait poser un bandage, il raconta qu'il était arrivé dans la chambre plein de bonnes intentions. La blessée ne l'avait pas plutôt vu à son chevet qu'elle lui avait craché au visage des insanités. Ayant mis cette réception sur le compte de la peur – il se souvenait des remarques du Gallois –, il avait voulu l'amadouer par des gestes affectueux. Mal lui en avait pris. Dès qu'il avait tenté de la toucher, elle l'avait mordu sauvagement. La réplique du belliqueux docteur ne s'était pas fait attendre. De son bras valide, pour se dégager, il avait frappé la fillette, comprenant en le faisant qu'il se comportait en imbécile. Mais le mal avait été fait. Il lui avait fallu battre en retraite.

– Fag-End l'a bien dressée. Nous voilà avec deux criminels sur le dos !

Le fait que les jours suivants, tous les îliens, y compris Ismaël Raynes connurent le même genre de rebuffades ne lui fut pas d'un grand réconfort. Il englobait les deux nouveaux venus dans une haine tenace. Alan Connel et Julian Wilde finissaient par croire, comme lui, qu'ils avaient affaire à un couple de malfaiteurs déterminés. Comme de coutume, le Gallois se distingua par une interprétation totalement différente.

– S'ils étaient complices, Fag-End n'aurait pas fui au moment précis où la petite recouvrait sa conscience.

– Alors, comment expliquez-vous que ces deux bêtes se comportent de la même manière à notre égard ?

– Les manifestations peuvent être semblables et les motivations à l’opposé.

– Allez-y, Raynes ! s’écria le docteur, moqueur. Vous semblez posséder des informations dont nous sommes dépourvus !

– Pas d’informations, monsieur Lawrence, répondit le Gallois sans s’énervier de ces attaques personnelles dès qu’il ouvrait la bouche pour manifester son désaccord avec l’avis général. Des intuitions seulement. Elles peuvent donc être fausses.

– Cessez d’ergoter ! Assumez vos choix contraires aux nôtres !

– Eh bien, tout porte à croire que la petite était prisonnière à bord de la *Jane-Mary*...

– Vous n’engagez que vous...

– Je n’ai jamais cherché à vous rallier à ma cause. Cependant, je crois ne pas me tromper. Elle a voulu fuir, sans doute l’a-t-elle fait avant l’explosion du bateau ce qui explique sa survie. Songez à la situation d’un enfant à bord d’un tel navire ! Elle quitte des brutes pour trouver en face d’elle d’autres hommes. Rien que des hommes ! Comment voulez-vous qu’elle ne voie pas en nous des mâles en quête de femelle ?

Les trois anglais considérèrent le Gallois avec des yeux arrondis de surprise : jamais ils n’eussent attendu un tel vocabulaire dans la bouche de leur compagnon. Il ne les avait pas habitués à un langage si crû. Cependant, les uns et les autres sentirent la justesse qui émanait de ce discours. Ismaël pouvait avoir parfaitement raison.

– Dans ce cas, quel avenir lui est laissé ? Et à nous ?

C’était Julian Wilde qui avait posé la question, visiblement soucieux. Comme il paraissait loin, le temps pas si lointain, où il affectait une indifférence hautaine aux gens et aux événements.

Le marin ne se pressa pas pour répondre tant il réfléchissait :

– Cela ne sera pas facile, finit-il par dire. Si mon intuition s’avère exacte, nous devons avant tout nous montrer discrets, presque absents. Ce que nous avons à prouver, c’est-à-dire que nous ne sommes pas une menace pour cette enfant, nous le prouverons d’autant mieux que nous serons nous-mêmes. Ce sera une œuvre de longue haleine comme toujours lorsqu’il s’agit de restaurer une confiance qui a été trahie...

– Et Fag-End ? demanda Connel qui, depuis son premier contact avec le pirate, éprouvait comme un attachement pour lui.

– Lui aussi doit réapprendre –ou apprendre– la confiance.

– Bel héritage que ces deux oiseaux là ! Gardez-vous à droite ! Gardez-vous à gauche ! C’en est fini de notre tranquillité !

Ismaël Raynes aurait plutôt parlé d’égoïsme. Julian Wilde, quant à lui, songeait à la réflexion du Gallois qui avait prédit des jours de souffrance et de difficultés pour leur communauté. Il avait fait preuve d’une rare clairvoyance.

Tant que Fag-End avait veillé la fillette et qu’il n’avait pas fréquenté les iliens, la vie avait été acceptable. Du moment où il abandonna ses gardes, l’existence devint rapidement éprouvante car il imposa sa présence à ceux qui ne la désiraient pas. Or, sa violence était un torrent dévastateur que rien ni personne ne pouvait endiguer lorsqu’il quittait son lit à la suite d’un orage soudain. Il suffisait d’une peccadille, d’un prétexte futile, d’une contrariété anodine, le plus souvent de rien de perceptible pour que ses yeux deviennent hagards, qu’une

marée sanglante les inonde et qu'il soit totalement impossible de lui opposer une résistance. Christopher Lawrence avait beau affirmer que le pirate s'en prenait toujours à lui, ses compagnons lui donnaient tort : tous étaient victimes de ces accès qu'ils qualifiaient de folie, y compris Ismaël Raynes. Là où les choses différaient, c'était dans leur prolongement. Il était évident que Fag-End fournissait de gros efforts pour contrôler son explosion quand il s'agissait du Gallois ou de Connel tandis qu'il ne cherchait absolument pas à se maîtriser devant Christopher Lawrence dont il devait sentir la haine. Entre ses crises, il travaillait ou plutôt, il épuisait son corps dans des ouvrages de Titan. Le résultat de ce surmenage ne se faisait pas attendre. Loin de lui apporter le repos physique indispensable à son équilibre, il surexcitait ses sens, le rendait plus susceptible que jamais, ce qui débouchait invariablement sur une nouvelle agression.

– Fou ! Raynes, il est fou ! Fou à lier ! Il nous faut l'enfermer ! Son esprit bat la campagne et nous avec !

Ce discours véhément d'adressait une fois de plus au marin qui tentait de trouver des circonstances atténuantes au pirate après que celui-ci ait déchargé un pistolet de six coup sur le chapeau du docteur sans toucher un seul de ses cheveux. La prouesse technique avait laissé Christopher de marbre, comme il se devait : il ne voyait dans tout cela que le fait que Fag-End jouait avec sa vie et cherchait à le faire mourir de peur.

– Oui, il faut l'enfermer. Et vous avec si vous persistez à le soutenir envers et contre tout. J'ai vraiment l'impression qu'il a plus d'importance pour vous que moi !

– Autant, monsieur Lawrence ! Autant ! répondit le marin avec son calme imperturbable et exaspérant.

– C'est bien ce que je craignais. La vie d'un honnête homme n'est pas plus à protéger que celle d'une crapule ! Voilà vos valeurs soi-disant évangéliques !

– Un homme est un homme, rétorqua le Gallois en s'animant un peu, agacé par les constantes critiques du docteur à son endroit. Et si j'ai à me dévouer ce sera d'abord pour celui qui en a le plus besoin, c'est-à-dire le pécheur.

– Bravo ! Quand je disais que vous étiez à enfermer !

– Ça suffit, Christopher ! tonna Julian Wilde d'un air mauvais. Tu as le droit de ne pas être d'accord avec Raynes, mais en aucun cas, tu n'as le droit de le ridiculiser. Sans compter qu'il a raison !

– Et de trois ! ne put s'empêcher d'ajouter l'incorrigible praticien.

Le professeur esquissa un geste éloquent qui eut pour effet miraculeux de calmer aussitôt son irascible compagnon.

– Ismaël, poursuivit-il avec beaucoup plus d'aménité, je désavoue les réactions de Christopher à votre égard. Toutefois, je tiens à vous exprimer mes doutes et mes inquiétudes. Il est évident que notre ami s'est trouvé dans un danger mortel, dont il était pleinement responsable, je ne le nie pas. Tout cela risque de finir très mal. Osez-vous toujours affirmer que Fag-End réagit ainsi pour masquer sa peur ?

Le Gallois prit son temps pour répondre. Il ne voulait pas donner l'impression d'avoir des réponses toutes faites qu'il appliquait sans discernement.

– Il me semble qu'il y a davantage que la peur désormais. Celle-ci est, malgré les apparences, mieux dominée maintenant. Par contre, je serais tenté de parler d'angoisse intérieure...

– Que c'est joli ! ricana le docteur, narquois.

- Que voulez-vous dire ? demanda Julian Wilde d'un air perplexe.
 - Monsieur Lawrence va me maudire car il s'agit encore d'intuitions, je n'y peux rien...
 - Jusqu'à présent, elles ne sont pas si mauvaises. Allez, parlez !
 - Eh bien, je crois que Fag-End a désormais une certaine conscience de ce qu'il est. Il possède de lui-même une image extrêmement négative...
 - Comment voudriez-vous qu'elle soit positive ?
- Ismaël soupira :
- C'est bien là le malheur. Elle peut difficilement l'être. Mais sans un minimum de confiance en lui, de respect de lui-même, il ne pourra pas surmonter le désespoir qu'occasionne la conscience de sa déchéance...

Julian Wilde resta un moment silencieux à méditer la teneur des propos du marin.

- Voyez-vous une issue favorable à ce drame ?
 - Il le faut. Nous devons être là pour cela. C'est par nous, grâce à nous, grâce à ce que nous aurons établi comme repères, comme limites, comme environnement que Fag-End et la fillette sortiront de l'ornière. .
- Ce fut au tour du professeur de pousser un profond soupir.
- Autrement dit, nous avons une très lourde responsabilité.
- Ismaël Raynes hocha la tête sans un mot de plus.

Comme pour donner raison aux deux hommes, Fag-End se volatilisa, tandis que la jeune fille acquérait son indépendance de manière toujours farouchement anti-sociale. Elle profitait des moments où les îliens étaient pris ailleurs pour investir leur logement. Seuls les animaux tiraient bénéfice de cette existence étrange. Les chats particulièrement. D'ordinaire, ils étaient plutôt tenus à l'écart de manière à ce qu'ils se nourrissent des bestioles qui menaçaient les récoltes engrangées ou le potager. Or, elle les attirait, leur donnant des restes, leur permettant de rentrer dans la maison, les laissant dormir sur les fauteuils et les lits. Les mauvaises habitudes seraient difficiles voire impossible à perdre.

Si la fillette était invisible, elle n'était pas immobile. Les îliens se savaient sous sa surveillance constante : Almeda grondait sourdement dès qu'elle la sentait proche, cachée derrière une porte ou un buisson. Ils en avaient pris leur parti, n'ayant rien à dissimuler. Au contraire. Ils ne manquaient jamais d'évoquer la présence de ces deux nouveaux compagnons, d'exprimer leur inquiétude sincère les concernant, de formuler des souhaits pour qu'ils intègrent leur existence le plus rapidement possible. Les réflexions hostiles de Christopher Lawrence permettaient à Julian, à Ismaël et à Alan de s'opposer à lui et d'affirmer leur différence.

Néanmoins, la situation était complexe. Les îliens voyaient très mal comment ils allaient pouvoir en sortir. Quel événement réussirait à dégripper la machine ? D'un côté se trouvait cette fillette hostile à la gente masculine de l'île. De l'autre un pirate sanguinaire qui, après quelques jours de présence, avait fui toute compagnie. C'était une attitude bien délibérée. Comme il continuait à travailler aux projets des colons, ceux-ci l'apercevaient. S'ils avaient le malheur de faire mine d'approcher, il s'évaporait aussitôt, se fondant dans une nature qu'il avait su apprivoiser.

Christopher Lawrence jubilait. Il avait décrété qu'on avait là la preuve que le pirate rejetait, eux et l'honnêteté qu'ils représentaient et qu'il était donc irrécupérable. Julian Wilde se mordait les lèvres sans rien dire, ne sachant plus ni qui, ni quoi croire. Alan Connel était naturellement muet mais n'en pensait

pas moins, d'après ce qu'on avait pu remarquer. Quant à Ismaël Raynes, il gardait pour lui le fardeau de ses angoisses. Il se sentait à son tour gagné par la peur. Car il avait observé Fag-End lorsque celui-ci était persuadé d'être seul. Ce n'était pas du voyeurisme mais un intérêt profond. Et il croyait deviner ce qui se passait dans cette âme malmenée : le désespoir l'avait atteinte et y accomplissait de silencieux et redoutables ravages. Le désespoir ou plutôt la désespérance. Car la honte avait surgi. Celle de se découvrir tellement avili, tellement dégradé par comparaison avec ceux qui l'avaient recueilli et sauvé. Pouvait-il en sortir autrement que par la mort, une mort délibérément choisie maintenant qu'il avait perdu l'estime de lui-même ? C'était sans doute pour cela qu'il rejetait toute compagnie, s'enfonçant dans une solitude qui n'était pas uniquement orgueilleuse. Or, s'il restait seul, il courait à sa perte. Ismaël en était convaincu et en perdait l'appétit, le sommeil, la paix intérieure : comment approcher ce malheureux qui refusait tout contact ? Il en souffrait d'autant plus qu'il était hanté par le souvenir de cette conversation nocturne au chevet de la blessée. Cette nuit là, Fag-End avait montré combien il était vulnérable ! Combien il était pétri de contradictions ! Il avait pleuré. Des larmes de remords. Pas encore de repentir. S'il restait englué dans ce remords, il ne parviendrait pas à s'en extraire pour renaître. Il y sombrerait. Seulement, comment le ramener vers la berge alors qu'il s'éloignait vers des sables mouvants ?

Chapitre 6

Ismaël Raynes se morfondait. Incapable de supporter la compagnie des trois anglais, dès qu'il le pouvait sans nuire aux travaux communs, il partait pour de longues promenades dans l'île. Son premier but était de se retrouver face à lui-même. L'oratoire était devenu insuffisant pour contenir son mal être. Marcher lui faisait du bien. Il échappait ainsi aux regards interrogateurs du professeur et à ceux, tantôt moqueurs, tantôt méprisants du docteur. Il s'était juré de ne pas chercher le pirate de manière systématique. Par contre, il n'était pas sans espérer un signe de la Divine Providence qui lui permettrait de le retrouver de manière fortuite.

Comme s'il avait eu vent de ce secret espoir, Fag-End disparut complètement. Il cessa de travailler du jour au lendemain. Personne ne le vit plus. Il aurait quitté la surface de l'île qu'il n'aurait pas été plus invisible. Ismaël fut convaincu d'avoir pressenti le drame du malheureux et d'avoir été impuissant à le prévenir. Il continua ses marches solitaires, s'attendant à chaque instant à se trouver devant un cadavre qui témoignerait de l'échec de sa mission. Plus terrible serait une absence si prolongée qu'elle se conclurait par le même verdict, mais dans l'incertitude de la fin. Dans quelles conditions atroces ? Dans quelle infinie solitude ? Il s'accusait de n'avoir pas été à la hauteur de la situation, d'avoir fait preuve de passivité, d'avoir trop hésité ou trop insisté dans ses paroles. Il en demandait pardon à Dieu et au bandit mais ne pouvait trouver la paix.

La vue inopinée de Fag-End, assis sur un promontoire basaltique, de l'autre côté de la chaîne montagneuse lui causa un éblouissement. Il s'attendait si peu à le voir là qu'il douta de sa vision. Bien qu'assez éloigné, il ne bougea pas de crainte qu'il ne se décompose dans l'air s'il osait faire le moindre mouvement. Et pourtant, c'était bien lui, en chair –si on pouvait dire vu sa maigreur!– et en os. Voûté, recroquevillé sur lui-même, il ressemblait à un gigantesque point d'interrogation dans lequel on avait du mal à retrouver l'enchevêtrement des membres squelettiques.

La grève rocailleuse qui s'étendait jusqu'au rocher était recouverte de quelques centimètres d'une eau parfaitement limpide dans laquelle des centaines de poissons multicolores évoluaient gracieusement.

Ismaël, se recommandant à Dieu, prit une profonde inspiration et se décida à risquer le tout pour le tout. Le hasard l'avait amené là ce jour là alors que Fag-End y était aussi. Sans doute était-ce plutôt un signe du Ciel à ne pas négliger. Tout en comprimant les battements désordonnés de son cœur, il se dirigea vers le promontoire. Était-ce la nervosité ou la malchance ? Une pierre

instable roula sous ses pieds et lui fit perdre l'équilibre. Il tomba dans trente centimètres d'eau, accident stupide qui ne pouvait passer inaperçu.

Le pirate se retourna vivement au bruit. Dans un éclair, Ismaël, qui maudissait sa maladresse, put voir un visage brun, sillonné de larmes, plus décharné que jamais, pathétique de désarroi et de souffrance : le masque de dérision haineuse n'avait pas eu le temps de s'appliquer sur lui.

Le marin se releva tant bien que mal, trempé par ce bain imprévu et demeura immobile, incertain désormais quant à la conduite à tenir.

– Vous vous êtes blessé ? demanda Fag-End comme Ismaël ne bougeait toujours pas tandis qu'il voyait une tâche rougir sa chemise.

– Non, non. Je ne crois pas. Merci.

– Si. A votre bras.

Ce n'était qu'une égratignure superficielle.

– Ce n'est rien.

Enhardi par cet accueil inattendu, Ismaël avança de quelques pas. Fag-End lui tendit la main pour l'aider à grimper sur le rocher et, se déplaçant un peu, lui laissa la place afin qu'il s'assoie à ses côtés. Le marin obtempéra aussitôt.

– Merci, murmura-t-il.

La situation était tout sauf banale. Il s'était affalé dans l'eau comme un idiot et malgré cela, Fag-End n'avait eu aucune réaction de rejet ou de fuite. Au contraire. Il s'était inquiété des suites de cette chute et même l'avait explicitement invité à le rejoindre sur son rocher.

– Que faisiez-vous là ? gronda le pirate d'une voix revêche, interrompant le cours de ses pensées optimistes. Savez-vous que je suis armé ?

Il avait posé son regard cruel et menaçant sur son compagnon. Le masque cachait à nouveau l'infinie détresse surprise quelques secondes plus tôt. Fag-End avait-il conscience de s'être ainsi dévoilé et si tel était le cas, allait-il le faire payer cher ? Tout portait à le croire. Le marin acquiesça pourtant d'un signe de tête.

– Et le sachant, vous m'avez approché ? ricana le pirate en montrant des dents de carnivore. Vous imaginez-vous donc que j'hésiterai à me servir de ce merveilleux joujou pour vous saigner comme un porc ?

Il avait arraché un coutelas à ce qui lui servait de ceinture et le retournait entre ses mains avec complaisance. Le sourire qu'il affichait donnait à sa physiologie un aspect démoniaque et glaçant. Ismaël, en le voyant, éprouva tout le contraire de ce qu'une personne normalement constituée aurait ressenti. Il fut envahi d'une grande paix. L'angoisse insidieuse du début l'avait quitté. Il était là, devant le criminel, libre de toute peur, prêt à mourir de cette main déjà tâchée de sang. Qu'importait que Fag-End le « saignât comme un porc » ? Cet ultime crime était peut-être nécessaire à sa rédemption.

Le marin put donc rendre au pirate un regard aussi clair et lumineux que l'eau qui scintillait à leurs pieds. Fag-End, lui, manifesta aussitôt une certaine gêne et détourna très vite les yeux.

– Je sais que vous êtes capable de tuer, mais je ne crois pas que vous le ferez aujourd'hui, dit le marin avec un calme admirable.

– Et pourquoi donc ? rugit le pirate en serrant sur le manche du coutelas ses doigts crochus et en l'agitant de belliqueuse manière. Qu'est-ce qui peut vous autoriser à autant de confiance ?

A ce cri rauque, plein de défi haineux, Ismaël Raynes répondit très doucement :

– Est-elle si mal placée ?

Fag-End parut foudroyé par une décharge électrique qui le secoua convulsivement des pieds à la tête. Puis, après un long, un interminable silence, il murmura d'une voix qui semblait brisée :

– Non !

Au même moment, l'arme s'échappa de ses doigts, rebondit sur la roche avant de se nicher dans une anfractuosité, sous le niveau de la mer. Fag-End ne fit aucun geste pour la rechercher. Il demeura immobile, l'œil rivé sur le couteau perdu, la respiration saccadée et bruyante. Ismaël regardait à la dérobée le profil net, aux lignes fines et hardies. Malgré la crasse, la tristesse, la dureté qui les défiguraient, les traits réguliers trahissaient une grande jeunesse et une beauté étrange.

– Vous m'espionnez ? cracha soudain le criminel avec toute sa hargne en faisant face à cet observateur silencieux dont il avait dû sentir le regard posé sur lui. Que faisiez-vous là, d'abord, sinon que vous me surveilliez de la même manière ?

– Je ne vous surveillais pas, répondit gravement Ismaël.

– Que faisiez-vous, alors ?

– Je me promenais...

– En laissant vos compagnons faire tout le travail ? se moqua le pirate. Charmant pour eux ! Mais cela ne vous ressemble pas ! Que faisiez-vous ?

Le ton était devenu féroce. Si Fag-End pensait pouvoir intimider le marin, il faisait une lourde erreur. Ismaël ne se laissait pas manipuler si facilement.

– Je me promenais, répéta-t-il. Je marchais sans but pour échapper aux pensées qui me tourmentaient. C'est le hasard qui m'a fait arriver ici.

– Pourquoi vous êtes-vous approché ?

Ismaël chercha son regard sans le trouver :

– Parce que je refusais de m'éloigner sans essayer de vous aider à surmonter votre souffrance intérieure,... intime...

– Oh, que ces choses là sont bien dites ! rétorqua Fag-End, persifleur. Quelle poésie ! Quel romantisme décadent ! Vous avez beaucoup trop fréquenté Goethe, Hugo, Shelley et autres sentimentaux de cet acabit. Vous divaguez sottement. Je n'ai aucune souffrance, ni intérieure, ni intime, ni autre !

Il posa ses yeux d'oiseau de proie sur le marin qui se sentit brûlé par leur éclat de cruauté.

– Une seule chose me comblerait, monsieur Raynes. Une seule. Reprendre mon existence d'avant. Tuer. Torturer. Voir le sang couler à flots sur le pont d'un navire, respirer l'odeur grisante de la poudre, entendre les hurlements de mes victimes, me coucher avec la satisfaction des morts de la journée et dormir en rêvant à ceux du lendemain. Ça, c'était une vie. Une belle vie.

Malgré l'effet d'hypnose de ce regard incandescent, Ismaël Raynes osa répondre d'une voix étonnamment ferme et tranquille :

– Vous mentez, Fag-End !

Il crut que le pirate allait l'empoigner pour lui fracasser la tête sur une arête tranchante de la roche basaltique. Il savait qu'il avait été insensé de provoquer ainsi son interlocuteur, mais le coup de bistouri était parti instinctivement.

– Vous m'accusez de mentir ? rugit Fag-End, démoniaque.

Impavide, Ismaël semblait n'éprouver aucune crainte. Ayant déjà fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie, il n'hésitait pas à parler hardiment.

– Pour créer une illusoire défense qui ne vous trompe même pas vous-même, vous vous cachez derrière de faux regrets dans l'espoir d'oublier que vous souffrez de votre passé de criminel. La vie que vous regrettez, c'est celle d'avant, celle dans laquelle vous aviez d'autres valeurs, d'autres références... Vous savez cela aussi bien que moi, mais vous ne consentez pas à l'avouer...

La colère du pirate retomba brusquement comme une outre que l'on perce.

– Je voudrais pouvoir me tuer ! gémit-il dans un atroce sanglot.

Ismaël, qui n'en revenait pas de ne pas avoir été précipité au bas du rocher, esquissa un geste de compassion qui fut repoussé sans ménagement.

– Cessez vos simagrées ! hurla le pirate en se dressant de toute sa taille, avec un poing levé qui voulait maudire le Ciel et son compagnon. Oui, mourir. Mourir ! Avec joie !

Un rictus d'intolérable souffrance convulsa ses traits égarés.

– Je n'ai rien à faire sur cette terre ! Je suis inutile, nuisible et lâche. D'une insondable lâcheté. Incommensurable. Ce couteau, je n'ai, hélas, pas encore trouvé en moi assez de courage pour me l'enfoncer dans la poitrine...

– Tant mieux ! s'écria spontanément le marin qui devinait que le regret était réel et la catastrophe proche.

– Tant mieux ? répéta le pirate d'une voix stridente de fureur moqueuse. Vous... Vous...

La colère qui l'étouffait l'empêchait de trouver ses mots. Ismaël en profita pour dire doucement :

– Vous souffrez, Fag-End, j'en suis conscient, mais je constate aussi avec plaisir que la vie reste plus forte que la mort. C'est signe qu'il y a en vous quelque chose de puissant qui vous empêche de commettre un acte irréparable...

– Pas quelque chose ! rectifia farouchement Fag-End. Quelqu'un ! Vous !

Il aboya ce dernier mot avec un accent de rage inouïe, comme s'il accusait le marin d'être ainsi responsable de sa survie. Voyant l'effet produit sur Ismaël, blême d'effroi et de surprise, il poursuivit d'un ton fiévreux :

– Ah, je vous épate ! Oui, c'est à cause de vous que je ne me suis pas encore tué, que je résiste toujours à la tentation du suicide. Rude fardeau que je vous fais porter là, n'est-ce pas ? Si le gros confit d'oie l'apprenait, il serait mûr pour l'asile au lieu de chercher à y placer les autres !... Pourquoi un tel privilège vous est-il accordé ? Le sais-je moi-même ? soupira-t-il avec une lassitude douloureuse, presque désabusée.

Ismaël l'écoutait, suspendu à ses lèvres, bouleversé. Le pirate reprit, d'une voix altérée, plus basse, plus vibrante :

– Peut-être que je le sais... Vous, vous croyez encore en moi. Vous avez eu la folie de m'appeler votre ami, moi l'assassin, le délateur, la pourriture par excellence. Et vous dites vrai, je le sais. Vous ne mentez jamais... Vous ne tremblez pas devant moi, même quand je suis armé, même quand je rugis, même quand j'attaque. Vous me regardez sans haine, sans peur, sans hypocrisie... Vous m'acceptez dans ma déchéance. Vous voyez en moi un homme alors que tous, y compris moi-même, voient un monstre... Quand je me vois dans vos yeux, j'ai le sentiment que je suis encore digne d'être aimé... alors, c'est impossible, je ne peux décevoir la confiance que vous avez placée en moi... C'est pour cela que vous m'empêchez de me tuer...

Fag-End s'était rassis lourdement sur le rocher, les épaules écrasées par le poids de son doute, de son découragement, de sa souffrance. Ismaël, la gorge nouée d'une émotion intense, saisit une main qu'il ne chercha pas à dégager.

N'ayant plus de mots à sa disposition pour faire face à une situation aussi extrême, il se fonda dans la prière.

– Laissez-moi seul maintenant, monsieur Raynes !

Le ton était impérieux, à nouveau hostile. Le marin s'autorisa à regarder son interlocuteur que, par pudeur, il avait évité d'observer durant le long silence qui avait précédé. Il vit un visage que la douleur, l'écartèlement, l'affrontement de passions contradictoires rendaient bestial. Seuls vestiges d'une humanité refoulée et malmenée, des larmes tremblaient encore dans les yeux fous.

– Allez-vous en ! reprit Fag-End d'une manière moins autoritaire mais tout aussi insistante. Allez-vous-en ! Par moments, je voudrais vous tuer ! Ne restez pas là !

Et après une pause, il ajouta avec une indicible expression d'angoisse :

– Je vous en supplie !

Des éclats fauves ensanglantaient ses prunelles d'une lueur homicide.

Ismaël comprit qu'il devait obéir, que Fag-End n'était plus en état de supporter sa présence, qu'il était à nouveau victime d'une de ses crises de démence provoquées par un excès de désespoir.

Il pressa une dernière fois la main du criminel, le bénit silencieusement dans un ultime regard et, sautant légèrement du rocher, s'éloigna à pas lents. Sans être certain de ses suppositions, il soupçonnait que ce rejet n'était pas dirigé contre lui. S'il l'avait été, Fag-End n'aurait pas pris tant de précautions pour lui dire de s'en aller. Le pirate avait admis trop de choses dans ses confidences arrachées à son cœur malade sous la contrainte d'une grande émotion. Qu'il fût furieux de les avoir dites était plausible. Qu'il en voulût à son interlocuteur de les avoir entendues au point de désirer l'anéantir se concevait. Et pourtant, dans tout cela, surnageait la conviction que l'amitié était salvatrice, que la compassion dont faisait preuve Ismaël était pour Fag-End une véritable ancre de miséricorde. Il n'en demeurait pas moins que le malheureux, dans toute la complexité de sa détresse, était extrêmement fragile et que son désespoir risquait d'aboutir à un acte fatal. En le quittant, le marin songeait avec tristesse que, malgré la conversation qu'ils venaient d'avoir, la menace du suicide n'avait pas disparu.

Il sursauta en entendant son nom, prononcé par une voix que la distance et le vent assourdisaient. Elle venait du promontoire. Il s'arrêta aussitôt.

Fag-End, debout sur le rocher, se détachait sur le ciel orange et la mer en fusion. Dans quelques secondes, il ferait nuit. Ismaël vit le pirate agiter la main. Signe de rappel ? D'amitié ? D'adieu ?

Il répondit de la même manière, le cœur battant, dévorant d'un regard interrogateur cette silhouette sombre dont il ne discernait plus les traits. Quel message Fag-End voulait-il communiquer ?

L'instant d'après, l'obscurité tomba.

Lorsqu'Ismaël rentra à Liberty-House, ses compagnons avaient fini de dîner depuis longtemps et s'étaient retirés. Il ne restait plus dans le salon que Julian Wilde qui lisait devant le feu avec Almeda en guise de coussin sur les pieds. Le professeur lui adressa un signe amical, la chienne vint se frotter à lui en agitant la queue. Ils échangèrent des banalités mais Ismaël devina que la présence de l'austère quinquagénaire à cette heure tardive n'avait eu que pour seul but de s'assurer que le Gallois était bien rentré, sain et sauf. Naturellement, le digne professeur n'aurait jamais avoué son inquiétude à haute voix. C'était contraire à toute son éducation. Mais le marin ne lui était pas indifférent et il se sentait

concerné par sa sécurité, sachant qu'un criminel en liberté rôdait sur l'île, armé et violent. Ismaël fut touché par une prévenance si inhabituelle de la part de cet homme auparavant si distant et si méprisant à son égard. Cela ne l'incita pourtant pas à partager l'événement que constituait sa rencontre avec Fag-End. Ce qui s'était passé relevait de la confiance. S'il voulait être digne de la confiance du pirate et la conserver, il se devait de n'en rien dire.

Julian Wilde se coucha donc sans soupçonner que son compagnon avait eu le privilège de voir celui qu'ils cherchaient tous et qu'il avait même eu une conversation avec lui. Rassuré sur son sort, il dormit parfaitement. Par contre, ce ne fut pas le cas d'Ismaël que la crainte tint éveillé une partie de la nuit. Que s'était-il passé après son départ ? Qu'avait fait Fag-End ? Comment profiter de la sympathie évidente qu'il semblait avoir pour lui ? Comment prolonger le dialogue ?

La matinée qui suivit apporta un début de réponse : Fag-End fit sa réapparition. Ismaël en fut bouleversé. Il avait redouté le pire. Or, après la conversation de la veille, le criminel avait trouvé en lui la force de venir rejoindre le camp des vivants. C'était une démarche capitale, même si elle s'accompagnait toujours d'une évidente volonté de solitude. Fag-End travaillait là où il était sûr de ne devoir parler à personne. Il ne s'asseyait pas à table avec les autres. Il se dérobait à la moindre approche. Nul doute que si le malfaiteur renaisait à l'honnêteté et à la vie en communauté, cela prendrait beaucoup de temps. C'était lui qui donnait le tempo de la progression et celui-ci avait trop souvent des allures de pesante marche funèbre !

Le marin n'était pas au bout de ses surprises. Un matin qu'il était resté à Liberty-House pour faire des conserves, Almeda se précipita vers l'entrée en frétilant joyeusement pour accueillir un visiteur qui devait lui être sympathique. Il ne s'agissait donc pas de Christopher Lawrence. Il s'attendit à voir Fag-End que sa chienne appréciait particulièrement. Sa perspicacité se trouva prise en défaut.

Dans l'embrasure de la porte se tenait la fillette que nul n'avait vue depuis bientôt trois semaines. Elle n'avait rien d'une enfant. C'était une jeune fille dont le visage s'était arrondi grâce à une nourriture plus substantielle. Des vêtements disparates et masculins dissimulaient sa silhouette longiligne. Hélas, une expression de mépris haineux et de défiance craintive enlaidissaient ses traits pourtant plein de fraîcheur juvénile. Au naturel, elle n'était certainement pas une beauté classique, mais elle possédait son charme, dû en grande partie à la forte personnalité et à l'intelligence qui transparaisaient sous le masque de la peur. Ismaël perçut tout cela d'un simple coup d'œil, en mesurant du même coup toute la détresse de cette adolescente seule au milieu d'hommes qu'elle exérait. Pourquoi, ce jour-là, avait-elle décidé d'affronter au lieu de fuir comme elle le faisait d'ordinaire ? Venait-elle en vengeresse, en pénitente ou en victime ? Elle tremblait. Ses yeux, d'une couleur indéfinie, lançaient des éclairs que l'effroi faisait vaciller en lueurs sinistres.

– Je vous hais ! explosa-t-elle dans un cri rauque.

Almeda, décidément inconsciente, donnait à la jeune fille de petits coups de tête impérieux, estimant qu'elle ne comprenait pas vite son désir d'avoir des caresses. Ismaël songea à la rappeler, redoutant que toute à sa fureur, l'adolescente hostile ne s'en prenne à l'animal. Mais non. Elle obtempéra enfin, tandis que ses traits perdaient un peu de leur dureté. Quand elle reprit la parole, sa voix était moins agressive.

– Je hais les hommes ! Ce sont des bêtes immondes !

Plein de honte pour les excès de ses semblables, le marin n'osa pas affronter le regard accusateur. Enhardie par cette réaction, la jeune fille poursuivit :

– Vous... je ne sais pas.... Je vous écoute. Je vous observe. J'essaie de vous connaître mieux...

Ismaël se sentit rassuré : de ce côté-là, il était tranquille. Leurs propos à tous visaient toujours à trouver la meilleure solution pour elle comme pour le pirate. Certes, ils s'étaient interrogés pour savoir si elle était membre de l'équipage de la *Jane-Mary* ou leur prisonnière mais l'incertitude n'avait jamais influé sur le respect qu'ils lui portaient ni sur leurs efforts pour la ramener à des sentiments plus sociaux.

– Vous êtes différents des bêtes de la *Jane-Mary*. Vous ressemblez à Fag-End.

Le marin eut le souffle coupé à cette réflexion et songea pourtant avec humour à la réaction qu'aurait eue Christopher Lawrence s'il s'était entendu comparer au pirate de si avantageuse manière.

– C'est d'ailleurs à cause de lui que je vous laisse en vie.

De mieux en mieux !

Et comme le Gallois, stupéfait, esquissait un mouvement de surprise, elle ajouta, dédaigneuse :

– Oh, n'en concluez rien. C'est un criminel, une brute sanguinaire, un assassin de la pire espèce. Mais sans lui, je croirais encore que les hommes, *tous* les hommes ne sont que les animaux, des débauchés obscènes !

Sa voix était redevenue rauque, lourde de sanglots prêts à jaillir.

– Je vous ai entendu vous lamenter parce que je ne voulais pas vivre avec vous. Parce que Fag-End ne voulait pas vivre avec vous non plus. Vous êtes bien naïf si vous n'avez pas compris pourquoi...

La gorge nouée, elle s'arrêta. Des larmes coulaient sur ses joues livides. Ismaël eut un geste instinctif pour la reconforter. D'une détente féline, sans même qu'il l'eût touchée, elle lui balança sa main en travers de la figure.

– Je vous interdis ! glapit-elle. Je vous interdis !

Le coup avait été si violent que la marque était imprimée sur la pommette d'Ismaël. Un peu de sang perla, là où les ongles l'avaient griffé. A cette vue, la fillette parut paniquée et dégrisée. Comme le marin demeurait sans réagir, elle reprit la parole, visiblement déconcerté par sa propre brutalité et la douceur de sa victime.

– Pour ce qui est de Fag-End, n'espérez rien. Vous vous intéressez à cette crapule. Il l'est et il ne l'est pas. Je veux que vous sachiez pourquoi !...

– Je ne vous demande rien !

– Non, rugit la fillette. Rien. Mais c'est le seul moyen que j'ai de lui rendre témoignage ! Cet abject meurtrier a su être, une fois, digne d'appartenir à l'humanité. Il a été le seul de l'équipage de la *Jane-Mary* à me respecter !

Un incoercible tremblement se mit à la secouer et elle dut faire un effort héroïque pour poursuivre malgré les larmes qui affluaient et sa voix qui flanchait :

– Pour le punir de ce respect qu'il m'accordait alors que je n'étais déjà plus rien, ses complices l'ont... l'ont torturé... oui, torturé... sous mes yeux... et puis, ensuite... ils l'ont violé... comprenez-vous maintenant ?

Eclatant en sanglots déchirants, elle s'enfuit, laissant Ismaël au bord de la nausée.

Incapable de rester dans la cuisine à s'occuper de tâches triviales après avoir entendu l'indicible, le marin abandonna ses fourneaux pour se précipiter vers l'oratoire. Là, sans craindre de regards indiscrets, il pleura d'horreur, d'effroi et de honte. Jamais il n'aurait imaginé que l'on pût descendre si bas dans l'ignominie, dans la turpitude. Certes, il avait soupçonné le calvaire de la jeune fille et qu'elle ne voulût pas frayer avec les hommes lui semblait parfaitement naturel. Par contre, celui de Fag-End le faisait frémir. Dans ses plus folles suppositions, il n'était jamais allé jusque là. Aussi cruelle que pût être pour lui la découverte des plus détestables penchants de la nature humaine, il était reconnaissant à la jeune fille de ne pas l'avoir épargné et de l'avoir jugé digne de partager ce secret. Car c'était pour Fag-End qu'elle avait parlé. C'était pour éclairer d'un jour nouveau son désir farouche de solitude, sa violence, son agressivité, son incapacité à se rapprocher d'hommes qui lui rappelaient ceux qui lui avaient volé son intégrité physique et morale. Comment le malheureux pouvait-il guérir de cette terrible blessure ? Comment ne pas déjà voir dans ses timides efforts de maîtrise de soi, ses rares tentatives de rapprochement, une volonté de s'en sortir ? C'était admirable qu'il n'eût pas tué sur place l'ensemble des liens pour se venger de l'humiliation subie, pour empêcher qu'elle ne se reproduise ! La violence du pirate n'était plus seulement les soubresauts d'un malfaiteur sevré de crimes ou dépité de se trouver au milieu d'honnêtes gens. C'était la terreur de retomber en enfer.

Ismaël aurait-il été encore capable de prier s'il avait su qu'au moment précis où il implorait son Seigneur de protéger cette âme et ce corps avilis, de l'ouvrir au pardon – et quel pardon, désormais ! – se déroulait un nouveau drame à quelques dizaines de mètres de l'oratoire ?

Julian Wilde, à la suite d'une stupide altercation avec Christopher Lawrence, s'était accordé quelques heures de promenade solitaire. Les pensées qui l'assaillaient étaient sombres. Il n'était content ni de lui, ni des autres.

La vue inopinée de Fag-End, recroquevillé au pied d'un arbre, ses maigres épaules déformées de cicatrices et de plaies à peine refermées, ne fut pas pour le reconforter. Il demeura immobile, à distance respectueuse, ne sachant que faire. Il comprit bientôt que, se croyant seul – il devait imaginer tous les liens accaparés par leurs tâches habituelles – le pirate était plongé aux sombres abîmes du désespoir et qu'il sanglotait. Le professeur douta que pareille chose fût possible, mais il n'y avait pas moyen de se tromper. Fag-End, le redoutable pirate, le monstre sanguinaire pleurait vraiment, ce qui lui conférait une certaine humanité. Contrairement à Ismaël, Julian Wilde ne l'avait jamais vu touché par l'émotion. Il hésita longuement sur la conduite à tenir. D'un côté, son cœur saignait de la douleur du malheureux. De l'autre, il n'oubliait pas l'origine de celui qu'il avait en face de lui et redoutait ses réactions brutales. D'un troisième, il se savait d'une désastreuse maladresse lorsqu'il s'agissait de manifester sa sensibilité. Il ne trouvait pas la parole qui soulage, le mot qui fait du bien, le geste qui reconforte. Au lieu d'améliorer la situation, il l'aggravait. Il était désespérément sec, empoté, stupide. Comme il eût souhaité la présence d'Ismaël dont il enviait soudain la chaleur, l'aisance, le tact, sa capacité à prononcer la phrase qu'il fallait au moment où il le fallait ! Mais le marin n'étant pas là, il en était réduit à ses propres ressources, médiocres, ô combien négligeables, ce qui justifiait son indécision. Il ne s'agissait pas de faire plus de mal que de bien.

Ce fut alors que Fag-End leva la tête. L'instant d'après, il était debout devant le professeur qui, paralysé, n'esquissa aucun mouvement de fuite.

Le pirate ne frappa pas. Il se contenta de présenter à l'importun la vision d'horreur de son visage gris de saleté, marbré de larmes, des ses yeux rouges et bouffis, hurlant d'une intolérable angoisse.

– Satisfait ? gronda-t-il. Vous avez vu ce que vous cherchiez ?

Julian Wilde aurait donné plusieurs années de sa vie pour échapper à ce désolant spectacle. Il lui semblait indécent de le regarder, d'être témoin de ce qui aurait dû rester caché. C'était une profanation. Un viol.

– Mais non, bégaya-t-il, terrifié par l'imminence de la catastrophe. Mais non, ce n'est pas cela. N'avez pas peur !

Il crut défaillir sur place sous l'extraordinaire flamme haineuse qui jaillit soudain des prunelles du pirate.

– Pas peur ? ricana-t-il avec une déchirante dérision. Pas peur ? Comment cesserai-je un jour d'avoir peur ?

Et sur cette terrible question qui dévoilait un sordide passé, Fag-End tourna des talons, laissant le professeur faible et malheureux. Cette rencontre n'avait pas contribué à rehausser l'image qu'il avait de lui-même comme consolateur des affligés. Il avait réussi le tour de force d'enfoncer davantage le désespéré dans son gouffre morbide.

Au dîner l'atmosphère fut lugubre. Ismaël, prétextant un malaise, ne parut même pas à table. Julian Wilde, que boudait Christopher Lawrence, s'éclipsa dès qu'il le put pour monter à l'oratoire, non pas pour y prier mais parce qu'il espérait secrètement y trouver le marin. Contrairement à son attente, il n'y avait personne. Il regagna donc le rivage qu'il parcourut d'un bout à l'autre d'un pas tour à tour pesant et énervé. La beauté nocturne de ce lieu si paisible le laissait de marbre. Il ne la voyait pas. Il ne l'avait d'ailleurs jamais vue. Et ce n'était pas ce soir là qu'il allait la découvrir, hanté qu'il était par le regard torturé de Fag-End, par son interrogation terrifiante, par le sentiment de sa propre inutilité. Toute son intelligence mathématique ne lui servait à rien en ces circonstances qu'à lui faire une nouvelle fois mesurer ses limites humaines. Depuis l'arrivée du pirate, c'était constamment qu'il y était confronté. S'était-il donc trompé de combat puisque devant la difficulté, il n'avait plus ni sa paix, ni ses certitudes d'antan ? Le signe possédait-il une valeur ?

Almeda surgit d'un fourré, annonçant la présence de son maître qui ne manqua pas d'apparaître à sa suite. Le marin ne chercha pas à éviter le professeur bien qu'il fût visible qu'il ne recherchait guère la compagnie de ses semblables ce soir là. Il avança vers lui. Julian Wilde fut horrifié de voir combien l'anxiété, le chagrin, la souffrance avaient pu rendre méconnaissable son calme visage. Et pourtant, son expression douloureuse demeurait aussi bienveillante qu'à l'accoutumée.

– Seriez-vous souffrant ? s'enquit-il aussitôt, percevant que l'anglais n'était pas dans son état normal.

Julian secoua la tête :

– Pas plus que vous. Vous semblez extrêmement fatigué...

Le marin haussa les épaules d'un geste las et désabusé.

– Je vous avais annoncé des jours difficiles, murmura-t-il. Ils sont là et nous sommes ballottés comme une méchante barque sur un océan démonté.

– Puis-je ajouter à votre fardeau ?

Pressentant une révélation, l'œil d'Ismaël recouvra son habituelle vivacité.

– Je vous écoute.

– J'ai vu Fag-End...

– Quand ? s'écria le marin avec une intensité qui prouvait combien cette information le touchait.

Julian Wilde n'avait pas besoin de longs discours pour narrer l'événement dans sa brièveté tragique. Les deux hommes reprirent lentement le chemin de Liberty-House.

– J'ai tout gâché, soupira le professeur d'un ton désolé. Je me maudis d'avoir été là, d'avoir parlé et précipité ce malheureux dans...

– Non, l'interrompit gravement Ismaël. Tout cela est trop négatif. Nous avons besoin d'autre chose...

– Serait-ce à dire que vous espérez encore ?

– Il le faut !

Julian Wilde le considéra sans cacher son étonnement.

– Vous en parlez comme d'un devoir...

– C'en est un !

– Quoi ? L'espérance est un devoir ?

– Bien sûr !

– Est-ce chrétien ?

Une ombre de sourire flotta sur les lèvres d'Ismaël.

– Ce n'est pas le genre de remarque à laquelle vous vous attendiez, n'est-ce pas ? Oui, pour moi l'espérance est un devoir, particulièrement en ces circonstances pénibles parce que si je ne possède pas profondément cette espérance, je serai incapable de la partager avec Fag-End et la fillette. Or, c'est d'elle dont ils ont besoin pour survivre.

– C'est la foi qui vous procure cette espérance ?

Il était inédit que Julian Wilde, l'athée plutôt sectaire, évoquât de son plein gré le domaine spirituel de son compagnon qui, d'ordinaire, lui arrachait tout au plus une grimace condescendante : la religion n'était pas l'affaire des intellectuels qui se trouvaient bien au-dessus de pareilles bêtises, tout juste bonnes à satisfaire des esprits vulgaires et sans éducation. Ismaël pouvait donc se montrer extrêmement surpris de cette ingérence inhabituelle et sans mépris, ce qui était tout aussi insolite.

– La foi, du moins celle qui est la mienne, n'a jamais empêché le doute, la révolte ou le désespoir...

– A quoi sert-elle donc ? Vous êtes comme moi si, malgré votre foi, vous doutez, vous vous révoltez, vous désespérez !

Le beau regard d'Ismaël se posa sur le professeur, plein d'une amitié sincère. Ce dialogue, inconcevable quelques jours plus tôt, lui permettait de découvrir dans cet homme rigide et glacé un frère aussi vulnérable qu'il l'était lui-même.

– Je suis humain, monsieur Wilde...

– Oui, mais contrairement à moi, vous conservez le courage d'espérer, de vous battre, de vous lancer de titanesques défis. Est-ce au nom de Dieu ?

– De l'amour, en tous cas. Dieu est Amour.

Julian Wilde s'arrêta de marcher.

– Ismaël, quand vous voyez ce que la haine a fait de Fag-End et de la fillette, comment pouvez-vous encore croire à l'amour ? N'est-ce pas une folie ?

Les yeux verts du marin rayonnèrent d'une lumière presque surnaturelle tandis qu'il répondait :

– Si elle n'existait pas, nous n'aurions plus qu'à mourir. Le monde a besoin de fous qui croient que l'Amour est plus fort que la haine, que le pirate san-

guinaire peut se régénérer, que l'enfant souillée peut renaître à la pureté, que le combat pour la cause des autres vaut toujours la peine d'être mené.

La voix de Julian Wilde tremblait d'une étrange émotion en faisant remarquer :

– Mais vous, vous avez Dieu pour vous encourager dans cette folie !

Ismaël y sentit comme un soupçon de regret, de reproche, peut-être d'envie. Il réfléchit, le regard perdu au loin dans l'immensité nocturne des flots sombres.

– Oui et non, dit-il lentement. Oui, parce que Dieu nous a montré le chemin de l'Amour en envoyant son Fils comme Rédempteur et que, devant pareil don, on ne peut qu'adorer et suivre. Non, parce qu'envoyé de haine, d'injustice, de cruauté gratuites, on croit plus difficilement à l'existence d'un Dieu d'Amour. C'est pourquoi le don de soi, l'Amour ne sont pas réservés aux chrétiens. Que serait un monde sans amour ? Ce serait un monde d'absurde et on ne vit pas dans un monde d'absurde...

– Très juste. On survit seulement. J'en sais quelque chose. Oh, c'est une découverte toute récente, dont vous et Fag-End êtes les premiers responsables...

Ismaël se contenta d'un silence interrogateur. Le professeur grimaça ce qui voulait être un sourire.

– Cela faisait cinquante ans que je croyais à un idéal et, depuis deux mois, je m'aperçois que l'idéal auquel j'ai voué ma vie, au point d'échouer sur cette île, est une tragique illusion. J'ai cru que la raison et la logique pouvaient diriger la vie et les hommes. Je découvre qu'il n'en est rien. Mes convictions, mon existence même, sont remises en question par la présence d'un pirate et par la manière dont vous avez réagi à cette présence.

– Je suis désolé...

– Surtout pas, Ismaël, interrompit Julian Wilde en secouant la tête. Pas excuses. Je ne vais pas vous dire qu'il est plaisant d'admettre que sa vie est un échec. C'est même extrêmement difficile pour l'orgueil d'un homme dont on reconnaissait autrefois les exceptionnelles qualités de mathématicien, ce qui n'est pas rien dans une ville comme Oxford. Mais, malgré mes erreurs, j'ai toujours essayé d'être honnête. Je vous le dis aujourd'hui, à cause de vous, je n'ose encore dire « grâce à vous », j'ai perdu mes certitudes. Bien que cela me laisse dans une position inconfortable, je ne le regrette pas. J'ai découvert en vous un être que j'avoue avoir méconnu pendant dix ans. Pour cela, il a fallu l'intrusion, dans l'illusion, d'une réalité que vous n'aviez jamais abandonnée. Notre projet ne vous touchait pas parce qu'il était celui de l'esprit. Celui de Fag-End vous révèle à nous tel que vous êtes. Il ne saurait y avoir de plus grand choc. Il est normal que j'en sois complètement assommé !

Le sourire qui conclut cette tirade était cette fois plus détendu. Ismaël, que tant de confidences avaient abasourdi, sourit aussi, tout en songeant à cette admirable aptitude qu'avaient les hommes à se métamorphoser.

Chapitre 7

Contre toute attente après les événements survenus, Fag-End se manifesta dès le lendemain de sa fuite, reprenant son existence en marge de la communauté avec une tenace application qui révélait la contrainte d'une volonté despotique. Chacun s'interrogeait pour savoir ce qui obligeait ainsi le pirate à s'imposer une compagnie qu'il ne semblait pas souhaiter. Il y avait contradiction. Seul, Ismaël, plein de foi et d'espérance y voyait le désir, maladroitement exprimé, d'une fusion dans le groupe. Il trouva la confirmation de ses thèses –erronées selon ses amis–, lorsque le pirate ébaucha des tentatives d'approches plus claires : activités domestiques avec l'un ou l'autre des îliens, soirée dans la bibliothèque, parution à table, le tout dans un silence farouche, mais sans violence. Si violence il y avait, elle était désormais retournée contre lui-même, jamais contre les autres. Elle se traduisait tragiquement par une incapacité à avaler la moindre nourriture. Les repas étaient un supplice. Fag-End se forçait à venir s'asseoir à table, donc à accepter une promiscuité qui le terrifiait. L'angoisse était telle qu'elle l'empêchait de manger. Il restait là, immobile, devant son assiette pleine. A la première bouchée, il avait un haut-le-cœur. Puis les spasmes de réulsion se faisaient de plus en plus fréquents. Plié en deux par la souffrance d'un estomac affamé qui rejetait les aliments, il finissait par disparaître précipitamment. Ismaël le regardait partir d'un air désolé, impuissant à soulager cette détresse. Il savait trop, désormais, ce que le malheureux endurait. Il admirait sa résolution implacable, sa rage de faire la distinction entre les pirates et les habitants de l'île de l'Indépendance. Mais l'instinct de la bête maltraitée dominait la raison : le souvenir des avanies, de toutes les tortures, la peur qui en résultaient ne s'évanouissaient pas par la seule force de la volonté. Fag-End avait besoin d'une aide venue de l'extérieur et se la refusait en s'enfonçant délibérément dans la solitude. Christopher Lawrence continuait à parler de folie. Julian Wilde penchait pour un orgueil exagéré. Ismaël, lui, parce qu'il connaissait son secret, était convaincu que pareille attitude avait ses racines dans le calvaire de la *Jane-Mary* et la répulsion animale pour les hommes qui en était la conséquence logique. Seul l'apprentissage du pardon pourrait le sortir de cette spirale infernale.

Ce fut dans cette atmosphère lourde que la jeune fille se manifesta à nouveau. Ismaël, en revenant de l'atelier de tissage eut l'extrême surprise de la découvrir au bord du chemin à sangloter comme une enfant qu'elle était encore. Bien qu'il n'espérât pas grand-chose d'une intervention, il la tenta malgré tout : mieux valait rompre cet immobilisme usant des dernières semaines que de rester craintif à attendre que le mouvement vienne des deux survivants de la *Jane-Mary*.

La fillette, sentant une pression sur son épaule, se redressa avec un hurlement de terreur qui n'augurait rien de bon pour la suite des événements. Elle regarda l'audacieux qui avait osé la toucher. Le reconnaissant, sa physionomie se fit moins hostile et moins apeurée. Bientôt, ses sanglots redoublèrent.

Ismaël, plein de compassion, hésitait. Il tremblait d'effaroucher la timide créature. Il posa pourtant à nouveau la main sur elle, dans un geste qui se voulait paternel et rassurant. Même si elle haïssait les hommes qui l'avaient salie, elle avait aussi besoin de contacts humains dans sa terrible solitude et ceux-ci ne pouvaient venir que des hommes. Si elle se refusait à faire confiance, elle était aussi perdue que Fag-End.

– Veux-tu que je m'en aille ? murmura le marin avec cette infinie douceur qu'il savait mettre dans la moindre de ses phrases.

Elle consentit à relever la tête puis, la secoua d'un air morose.

– Restez ! grommela-t-elle en passant ses mains sur son visage couvert de larmes.

– Tu en es sûre ? Je ne veux pas m'imposer.

– Je sais. Je vous connais, maintenant... Et puis, c'est trop dur d'être seule...

Quelques nouveaux sanglots la secouèrent. Ismaël ne faisait plus un geste, attendant. Ce ne fut pas long. Épuisée par sa lutte, son isolement, sa détresse, elle se jeta au cou du marin en pleurant de plus belle.

– Aidez-moi ! cria-t-elle d'un ton de folle angoisse.

Ismaël referma lentement ses bras sur elle, voulant lui laisser la possibilité de se dégager si elle le souhaitait.

– N'aie pas peur, ma petite fille, souffla-t-il. Je suis là.

Etre là comme un père, comme un frère, comme un ami, comme un être fort et solide, propre à rassurer, à apaiser, à sécuriser. C'était ce qu'il tentait de faire en tenant le corps fluide serré contre lui. La fillette ne résistait plus. Elle s'abandonnait, fragile et déjà confiante. Quel devait être son désarroi, sa solitude pour accepter, si vite, le réconfort d'un homme appartenant à l'engeance qu'elle détestait !

– Merci, finit-elle par murmurer.

Le marin la laissa aller comme elle le souhaitait. Son petit visage revêché s'était comme pacifié.

– Veux-tu venir à Liberty-House avec moi ? Tu as bien besoin d'un coup de peigne. Et je suis sûr qu'une tasse de thé ne te ferait pas de mal...

Elle répondit positivement à cette invitation et, docile, suivit le marin. Elle prit le temps de se débarbouiller, de recoiffer ses cheveux en désordre avant de s'asseoir dans un fauteuil devant la cheminée éteinte à cette heure là. Après avoir avalé le breuvage qu'Ismaël lui avait préparé, elle le considéra longuement d'un air dubitatif et pénétrant.

– Dire que je m'étais jurée de ne plus jamais approcher un homme ! dit-elle au bout d'un certain temps. Et vous, vous avez renversé la vapeur !

– Je vous laisse... proposa aussitôt Ismaël.

La jeune fille bondit sur ses pieds.

– Non ! Non ! s'écria-t-elle, visiblement épouvantée. Ne me laissez pas seule. Je ne peux plus le supporter !

Ismaël ne bougea pas, attendant la suite qui allait venir, il le savait.

– Je suis prisonnière ici. Aucun moyen de partir. Pour combien de mois, d'années ? Je ne peux vivre tout ce temps loin de votre colonie. Personne à qui parler durant ces jours sans fin. Autant mourir. Que peut-il m'arriver de pire

que ce que j'ai vécu sur la *Jane-Mary* ? Rien, vraiment. Je crois avoir touché le fond. Sans compter que vous et vos compagnons semblez corrects... pour l'instant. Il n'y a que Fag-End qui puisse être un danger !

Son visage se tordit de haine tandis que ses yeux lançaient des éclairs :

– Je le hais, déclara-t-elle d'un ton de menace implacable.

Ismaël ne cacha pas sa surprise. Si elle le détestait à ce point, pourquoi lui avait-elle révélé un secret qui ne pouvait que lui attirer la sympathie ?

– Tu lui dois la vie par deux fois et il t'a respecté, en plus, c'est toi-même qui me l'as dit...

– Etes-vous un saint ou un imbécile ? rétorqua la jeune fille, hargneuse. Quand vous m'avez rencontrée tout à l'heure, ce criminel retors et odieux venait de me frapper. Il m'aurait tué s'il n'avait entendu vos pas.

Un froid intense saisit le cœur du marin. Que s'était-il passé ? Fag-End était-il retombé dans la folie qui semblait s'être éloignée de lui pendant quelques semaines ?

– Il t'a attaqué ?

– Oui, comme un fauve qu'il est !

– Sans raison ? insista Ismaël qui voulait toutes les preuves possibles avant d'accepter le principe d'une régression.

Elle se troubla puis avoua d'une voix basse :

– Il pleurait. Je me suis approchée pour lui parler, pour le réconforter... J'ai alors cru qu'il allait m'étrangler tant il avait l'air mauvais. Il m'avait pris le bras. J'ai eu très peur. Alors, je l'ai mordu et il m'a lâchée. Et je me suis enfuie. Puis, vous m'avez trouvée...

A ces souvenirs, elle fondit à nouveau en larmes.

Le cerveau d'Ismaël travaillait sous pression. Il lui semblait entrevoir la vérité du drame qui s'était joué juste avant son arrivée. Comme toujours, il ne fonctionnait que par intuition. Cette fois, ce fut un soudain éblouissement qui lui montra la voie. Il devait s'assurer qu'elle était bonne.

– Puis-je te poser une question ?

La jeune fille hocha la tête. Dans son chagrin, son dénuement, sa détresse, elle ne résistait plus à rien. Elle était heureuse de la présence de cet homme qui lui permettait enfin de dialoguer, de ne plus être en tête à tête mortel avec elle-même.

– Etait-ce la première fois que toi et Fag-End vous revoyiez, je dirais, à visage découvert, depuis... depuis la *Jane-Mary* ?

Elle parut fort étonnée, réfléchit un moment avant de murmurer :

– Oui, je crois. Pourquoi ?

– Tu as là l'explication de son comportement à ton égard !

– Je... je ne comprends pas...

Ismaël l'enveloppa d'un regard affectueux, mais triste.

– Fag-End a prouvé qu'il ne te voulait aucun mal. Il t'a épargnée alors qu'il lui aurait été facile pour lui d'éviter la souffrance et l'avilissement. Il s'est jeté sous les griffes du guépard...

– Oui, Hector...

– Qui, Hector ?

– Le guépard. Celui du capitaine de ces forcenés...

– Ah ! fit le marin, satisfait que les faits lui donnent raison contre le docteur. Fag-End, donc, t'a sauvée de ce fauve. Ensuite, quand tu as disparu et que tu étais blessée, il t'a retrouvée et t'a ramenée auprès de nous pour que tu

puisses être soignée. Il t'a d'ailleurs veillée comme une perle précieuse durant les premiers jours de ta convalescence...

– Pourquoi alors vient-il d'essayer de me tuer ?

– Penses-tu vraiment que c'était cela qu'il voulait faire ? Il t'a pris le bras, ce qui n'est pas frapper. Pourquoi ? Sans doute parce que ta vue lui procurait une souffrance terrible. Tant que tu étais inconsciente, cela pouvait passer. Mais que vos yeux puissent se rencontrer alors que les tiens ont été témoins de la plus complète humiliation qu'un homme puisse connaître, cela, il ne l'a pas supporté. Tu es la cause, volontairement choisie, certes, de ce qu'il a cessé d'être un homme qui se respecte. Se régénérer quand on est un voleur, un assassin, c'est dur, mais c'est faisable. Surmonter un viol, surtout collectif, je ne t'apprends rien, c'est certainement insurmontable... du moins seul...

– Surtout pour un homme, sans doute, ajouta la jeune fille dans un souffle.

– Probablement... répondit Ismaël de même, satisfait de constater que la blessure du déshonneur de la fillette ne l'empêchait pas d'être sensible à celui de son sauveur. Tu n'es pas dans une position facile à son égard...

– Vous voulez dire qu'il ne me pardonnera pas d'avoir été là ? s'écria la jeune fille, épouvantée par l'étendue de ce qu'elle découvrirait soudain. A moi qui lui dois tout ! S'il savait !... S'il soupçonnait ne serait-ce qu'une fraction de la reconnaissance qui étouffe mon cœur !...

D'un geste brutal, elle repoussa Ismaël qui s'était penché pour la reconforter, sauta sur ses pieds et fila hors de Liberty-House, surprenant autant Almeda que son maître lequel, épuisé, se laissa tomber dans le fauteuil qu'elle venait de quitter. Devinant le désarroi de l'homme qu'elle aimait, la chienne vint poser tendrement sa fine tête sur ses genoux en le couvant d'un regard d'adoration sans défaillance.

Le marin la gratta entre les deux oreilles sans pour autant cesser de penser à l'inextricable situation dans laquelle ils s'enfermaient tous. Les relations entre l'enfant et Fag-End s'avéraient encore plus complexes qu'il n'était apparu au départ. Et pourtant, la seule lueur d'espoir venait de la frêle créature ayant enfin décidé de communiquer avec un des îliens et même avec le pirate. Elle avait un moment oublié sa révolte et sa souffrance pour s'intéresser à celle de l'homme qui lui avait sauvé la vie : elle avait à son égard des sentiments de compassion vraie, tellement même qu'elle avait instantanément saisi toutes les implications du fait qu'elle avait assisté à l'insoutenable. Elle avait naïvement cru qu'en partageant le honteux secret, elle aurait permis une réinsertion plus facile du pirate dans le monde des honnêtes gens puisqu'à son avis, les îliens seraient plus susceptibles de le comprendre et de l'aider. Elle s'apercevait qu'en mettant d'autres qu'elle dans la confiance invouable, elle avait trahi le malheureux qui n'acceptait de vivre que parce qu'il était seul devant sa honte. S'il apprenait que Raynes connaissait lui aussi l'étendue de sa dégradation, il n'y résisterait pas. Il dériverait vers le suicide. Sa réaction devant elle était déjà un aveu par lui-même de la souffrance qu'il endurait à cause d'elle.

Ismaël, une fois de plus, termina sa journée à l'oratoire, n'ayant plus que Dieu à qui parler, à qui dire son effroyable angoisse à l'idée que Fag-End pût se supprimer. Il ne regrettait pourtant pas de savoir la vérité qui lui permettait de fortifier sa prière, de chercher l'attitude la plus convenable pour approcher l'écorché vif, pour lui ouvrir les chemins du pardon. Mais comment pardonner ? Il ne restait vraiment plus qu'à se nicher dans les bras de Dieu et Lui aban-

donner en toute confiance le précieux fardeau. En Lui seul étaient l'espérance, la rédemption et la miséricorde.

En voyant la jeune fille apparaître dans le potager avec ses vêtements informes, ses longs cheveux châtain relevés en arrière en un chignon instable d'où s'échappaient des mèches rebelles, Ismaël se demanda une nouvelle fois quel âge elle avait. Sa gravité la tirait de l'enfance, épanouissant la femme dans la chrysalide d'une adolescence prématurément interrompue. Elle ne dit rien, mais, saisissant une bêche, elle retourna une rangée de pommes de terre. A midi, l'oiseau s'envola pour revenir dès que les colons eurent achevé leur frugal repas.

Le silencieux manège dura quelques jours. Le Gallois n'eut garde de brusquer la situation. La jeune fille tressaillait au moindre bruit et s'évanouissait dans la nature dès qu'elle s'imaginait menacée d'une invasion des iliens. Avec sa patience accoutumée, Ismaël attendit, compréhensif, vigilant, n'intervenant que pour désamorcer une inquiétude, pour remercier ou pour offrir des aliments.

Pendant ce temps, Fag-End demeurait en marge de la communauté, présent aux repas qu'il avalait toujours à grand peine, taciturne et aussi craintif qu'un chat sauvage. Pour le mettre à l'aise, personne ne cherchait à lui parler de peur de rompre ce lien tenu qui l'attachait à eux.

Un matin, comme la jeune fille avait exceptionnellement suivi Ismaël dans la cuisine pour l'aider à rapporter divers légumes et fruits, le marin lui adressa un « merci, mademoiselle » qui lui fit murmurer timidement :

– Je m'appelle Anne. Anne Emily Howard.

– Sois la bienvenue à Liberty-House, Anne, répondit aussitôt Ismaël avec un de ses merveilleux sourires, si pleins de douce lumière.

– Merci, monsieur.

– Moi, c'est Ismaël, je préfère...

La jeune fille lui rendit son sourire.

– Merci. Pourrais-je vous demander un service ?

– Je t'écoute...

Anne Emily Howard rougit un peu avant de poursuivre :

– Je voulais savoir... pendant le temps que je vais rester sur cette île... est-ce que vous pourriez... euh,... être un frère pour moi ? Je pense que... euh... vous êtes déjà un ami...

Ce fut dit avec une gaucherie si innocente que le Gallois se sentit fort ému :

– Bien sûr, chère petite sœur. Je ferai en sorte de me montrer digne de cette responsabilité...

– J'ai dix-sept ans ! protesta Anne avec véhémence.

– Et moi, trente-sept ! rétorqua gaiement le marin. J'ai plus l'âge d'être ton père que ton frère !

– Vous faites beaucoup plus jeune !

Elle marqua une pause avant d'ajouter plus douloureusement :

– Vous serez à la fois mon frère et mon père. Je suis orpheline.

Sautant d'une idée à l'autre, ce qui est le propre des êtres chaleureux et intuitifs, elle continua :

– Je crois que Fag-End m'en veut moins que je ne le croyais...

Ismaël leva des sourcils interrogateurs.

– Oui. Vous savez, le soir du jour où il m'a... enfin où j'ai cru qu'il allait me tuer... il m'a offert un gros bouquet de fleurs en me disant « pardon ». Depuis, je ne l'ai plus revu...

- Tu le verrais si tu mangeais avec nous...
- Ça, jamais ! Avec vous, peut-être. Mais les autres, jamais !
- Pourquoi ? Ils ne te feront pas de mal...
- Je ne peux pas... Je ne veux pas... Je n'ai pas confiance... Etre devant tant d'hommes... non, plus jamais !

En proie à des visions cauchemardesques, elle replongea dans le néant. Bien qu'attristé, Ismaël Raynes n'en demeura pas moins confiant. Les choses bougeaient enfin. Lentement, certes, mais on sentait une évolution. Comme de coutume, dépositaire des secrets de la jeune fille et par voie de conséquence de ceux de Fag-End, il ne partagea avec personne l'optimisme qui le gagnait.

Ce fut peut-être cette réserve qui précipita l'orage. Trois soirs après cette rencontre, Christopher Lawrence explosa : il venait d'entendre une énième discussion entre le marin et le professeur sur l'éternel sujet du pirate et de la jeune fille.

– J'en ai assez, assez, assez ! hurla-t-il de sa voix tonitruante, les moustaches en bataille, la crinière hérissée, le teint écarlate. C'est un véritable scandale ! La vie devient impossible depuis que ces deux sales individus ont mis le pied sur notre île ! Plus aucune conversation ! Rien que des jérémiades, des suppositions, des rêves, des atermoiements ! Vous ne respirez même plus normalement de crainte d'effaroucher vos fripouilles chéries. Vous êtes obnubilés par ces gredins qui cherchent à vous aveugler, à vous tromper, à vous faire croire qu'ils sont malheureux, désespérés, mourants, victimes sans défense alors qu'ils méditent sur la meilleure manière de vous tuer ! Taisez-vous, Julian ! Je terminerai ce que j'ai à dire ! Je me contiens depuis trop longtemps ! J'étouffe, moi !

Le professeur avait reposé les assiettes qu'il tenait. Il était livide. La sueur de l'angoisse perlait à ses tempes. Il réagissait très mal à la violence qu'elle fût verbale ou physique. Il s'appuya sur le dossier d'une chaise pour se soutenir, ses jambes n'étant plus sûres sous lui. Son cœur lui faisait mal.

Ismaël, quant à lui, avait croisé les bras dès les premiers mots de l'attaque. Très pâle, lui aussi, il considérait son compagnon d'un air inhabituellement froid et sévère. Ses yeux verts avaient pris l'éclat de l'émeraude.

Le fougueux docteur s'enhardit de ce silence dont il ne mesurait pas la menace.

– Trois mois ! Trois mois ! La comédie dure depuis trois mois ! Et vous, vous êtes des marionnettes, des niais ! Vous n'avez rien compris ! Vous ne voyez rien ! Et pourtant, cela crève les yeux ! Ces deux bandits, ces misérables jouent avec vous un jeu abject, immonde, que vous avez la bêtise de ne même pas percer à jour !...

– Monsieur Lawrence, je vous interdis !...

– Raynes, vous n'avez rien à dire ni à interdire ! trancha le docteur avec une grossièreté insolente. Ai-je à recevoir des ordres de vous ? Vous qui, c'est maintenant limpide, n'êtes vous-même qu'un ancien criminel ? C'est une évidence puisque vous épousez si aisément la cause de ces gibiers de potence !

Suffoqué par l'insulte qui visait si méchamment cet homme droit, Julian Wilde cherchait en vain dans son cerveau les mots qui détruiraient cette accusation infondée. Rien ne venait. Il était incapable de parler. Le marin, de son côté, resta immobile, maître de lui malgré son indignation. Car pour se contenir, il devait puiser dans sa foi la force de ne pas rétorquer et le courage de ne pas châtier l'impudent comme il le méritait.

– Moi aussi, je vous interdis, monsieur Lawrence ! fit soudain une voix dont la profondeur vibrante résonna dans la cuisine comme un accord d’orgue sous les voûtes d’une cathédrale.

Depuis combien de temps Fag-End était-il là ? Qu’avait-il entendu ? Comment allait-il réagir ?

Il était possible de deviner son agitation intérieure à une pâleur que, pour une fois, le hâle et la saleté étaient impuissants à dissimuler. Cela n’aurait rien de bon.

Le pirate, désormais repéré, quitta le seuil de la porte où il se tenait, pour s’approcher du docteur d’un pas souple et lent. Christopher Lawrence, toujours très fanfaron hors de la présence de son ennemi, se sentait lentement vider de toutes ses facultés devant cet homme si proche de la bête par son comportement. Allait-il reculer devant ce représentant d’un des plus tristes spécimens de l’espèce humaine ?

– M’interdire ? Vous ?

Ces deux mots étaient visqueux du plus implacable mépris. Ils étaient infâmants. Mortels comme l’agression d’un poulpe qui entraînerait sa victime dans les profondeurs de l’océan. Ils voulaient arracher au bandit ce qui pouvait rester de son humanité. Les velléités de résistance étaient vouées à avorter à peine germées.

Aussi la stupéfaction des îliens fut-elle à son comble en voyant le corps squelettique et presque totalement nu du pirate se dresser. Le visage cadavérique s’illumina d’une inconcevable majesté. L’homme, par un étrange phénomène, resplendissait.

– Oui, monsieur. Oui. Moi.

Sa main osseuse saisit le col ouvert du docteur.

– Moi, le criminel. Moi, l’assassin. Moi, le tortionnaire. Moi, le rebut de l’humanité. Si vous saviez à quel point, vous trépasseriez sur l’heure. Oui, c’est moi, celui que vous exécutez, qui vous ordonne de vous taire !

Christopher Lawrence osait à peine respirer. Il sentait les doigts du pirate très près, trop près de sa carotide. Il se rapetissait. Jamais il n’avait eu aussi peur de sa vie. Son ventre proéminent était parcouru de frémissements incontrôlables. Il espérait seulement que son ennemi ne s’en aperçoive pas. C’était sa seule ambition : ne pas laisser croire à Fag-End qu’il était terrorisé comme un gamin. Il n’osait affronter son regard clairvoyant qui pénétrait en lui.

– La bassesse, c’est mon affaire. Les vilénies aussi. Pas la vôtre ! Pourquoi à force de haine pour moi, tenez-vous à me ressembler ?

Le docteur ne put réprimer un haut le cœur. Ressembler à ce monstre ?

– Qui dénigre ses amis ? Qui les traîne dans la boue ? Qui les insulte ? Qui bafoue la bonté, la loyauté, la miséricorde, l’amour ? Qui, si ce n’est vous ? Pourquoi raillez-vous ce sentiment sublime qui ose, contre toute apparence, faire crédit à l’être abject que je suis, d’une parcelle, d’un atome de bien ? Pourquoi ridiculisez-vous tant de générosité ? Parce qu’elle vous est étrangère ? Peu importe ce que je suis et si ces messieurs ont raison ou tort. La beauté de leur cœur est un trésor que vous saccagez, vous qui vous prétendez leur ami. Pour la première fois depuis des années, j’ai vu dans le regard de ces messieurs une reconnaissance de... de ma nature humaine. Depuis qu’ils m’ont regardé, je suis encore un criminel, certes, mais je suis aussi quelque chose en plus, quelque chose qu’ils ont découvert, quelque chose qu’ils ont ressuscité... Au lieu de les

trahir comme vous le faites, prosternez-vous devant eux. Vous ne leur arrivez pas à la cheville !

Durement, il l'obligea à courber la tête. Puis la relevant, il crispa ses doigts davantage sur le cou replet.

– Une deuxième chose. Il n'y a ici qu'un seul criminel. Un. Moi. Ne mélangez pas la martyre avec son bourreau, de grâce !

La voix s'était presque brisée de supplication. Ismaël, qui en savait trop, souffrait de nausées. La grandeur de cet inconnu, jailli de sa fange pour cette extraordinaire profession de foi, l'accablait. Julian Wilde, abasourdi, le dévorait du regard, cherchant en vain à percer son mystère.

Fag-End lâcha brusquement Christopher Lawrence et, s'inclinant à demi devant le trio éberlué, disparut dans l'obscurité, heurtant presque Connel, surpris de trouver ses compagnons en état de choc. Mis très brièvement au courant de l'incident, il fit ce commentaire lapidaire :

– Il y en a toujours un qui rate une occasion de se taire.

Il ne fut plus question de repas ce soir là. Chacun se retira dans ses appartements privés, qui pour méditer, qui pour réfléchir, qui pour échafauder de sinistres projets de vengeance. Le docteur n'allait pas digérer de sitôt la terrible humiliation que venait de lui faire subir Fag-End : en roulant ce déchet dans la boue, il en avait reçu une leçon d'honneur et de générosité. La blessure faite à son amour-propre ne saurait être accepté sans revanche éclatante.

De leur côté, Ismaël Raynes et Julian Wilde, chacun dans leur chambre, songeaient à cette sorte de miraculeuse régénérescence qui leur avait présenté le visage d'un inconnu rayonnant là où, d'ordinaire, ils ne voyaient que les traits convulsés d'un désespéré. Ils éprouvaient une indicible satisfaction d'avoir entendu le pirate parler d'eux comme il l'avait fait. D'autres qu'eux en auraient conçu de l'orgueil. Ils en étaient loin. L'humilité foncière de l'un était un puissant rempart contre les vanités de ce genre. L'autre, dans son manque de confiance en lui, était à l'abri de telles menaces. Par contre, dans les propos de Fag-End, il trouvait une force propre à le métamorphoser : désormais, le pirate cessait d'être redoutable. Cette conviction lui donnerait toutes les audaces.

De fait, le lendemain, le digne professeur eut la grande surprise de trouver le pirate à la bergerie, occupé à effectuer très habilement les travaux d'agrandissement programmés. Plus étonnant, au lieu de disparaître le plus rapidement possible comme il le faisait d'ordinaire quand un îlien se profilait dans son territoire, il resta. Pourtant, il n'y avait plus rien de commun entre le personnage de la veille, magnifique de mâle fierté et cet être à l'air d'animal traqué dont les yeux rouges et gonflés trahissaient le tourment.

– Bonjour, Fag-End ! lança Julian Wilde pour dégeler l'atmosphère.

Il éprouva une vive impression de malaise, proche de la souffrance, quand le regard de l'homme, au lieu de chercher à l'éviter comme trop souvent, se posa sur lui. Il contenait une résignation ineffable, quelque chose comme un accablement mortel dont la désolation faisait mal à voir.

– Bonjour, monsieur Wilde, répondit cependant le pirate d'une voix calme et posée.

Le professeur, saisi d'une inspiration subite, reprit la parole :

– Permettez-moi de vous remercier pour votre intervention d'hier soir !

Un éclair durcit les prunelles lugubres. L'expression se fit ironique :

– Me remercier ? Vous devriez me maudire !

– Pour avoir dit la vérité ?

– Et avoir humilié votre ami le docteur au-delà du tolérable ?

– Ne méritait-il pas une leçon ?

Fag-End darda sur lui un regard grave, profond et sans acrimonie.

– Peut-être, monsieur Wilde. Peut-être. Mais ce n'était en aucun cas à moi de la lui donner !

Des sanglots montèrent à sa gorge.

– Pas à moi!...

D'un geste brusque, il lui tourna le dos et, avec une sorte de frénésie hargneuse, reprit son travail interrompu.

Julian Wilde, pensif, n'insista pas. Il vaqua à ses occupations dans les bâtiments et les enclos, puis une fois ses tâches achevées, revint vers son compagnon qui, comme toujours, ne lésinait pas sur l'énergie qu'il apportait à l'ouvrage. Il l'observa un moment, admiratif, émerveillé de constater son habileté et sa rapidité. Bien qu'étant de formation certainement plus maritime que terrienne, il n'était guère embarrassé par le contact avec les animaux de la ferme, les cultures ou la menuiserie.

– Excusez-moi de vous déranger...

A ce début précautionneux, Fag-End s'arrêta de scier.

– Vous avez besoin d'un coup de main ? demanda-t-il aussitôt.

Le professeur fut stupéfait de constater qu'il avait deviné où il voulait timidement en venir.

– Pas maintenant. Cet après-midi. Je dois aller au moulin...

– J'y serai.

– Mais vous n'aurez peut-être pas fini.

– J'aurai fini.

Devant une affirmation si catégorique, Julian Wilde ne pouvait que s'incliner.

Les deux hommes se retrouvèrent donc au moulin et le professeur n'eut qu'à se louer d'avoir associé Fag-End à son travail. Taciturne, le pirate était d'une efficacité redoutable, comprenant vite et agissant sans perdre un moment. Vers six heures, ils redescendirent vers Liberty-House, sans avoir échangé de mots autres que ceux liés aux nécessités de l'ouvrage réalisé, mais unis par ce sentiment de fraternité que leur donnait cette tâche réalisée en commun.

Un choc les attendait, les pétrifiant sur le seuil de la porte : la jeune fille était dans la cuisine à aider Ismaël aux préparatifs du repas.

Le teint de Fag-End devint terreux. Personne n'eut la possibilité d'intervenir. Il fut plus rapide. En une fraction de seconde, il s'était évanoui dans la nature, fuyant une épreuve qu'il n'était pas armé pour affronter.

La jeune fille, qui tournait le dos à la porte, n'avait rien vu. Le marin, par contre, avait tout compris. Il ressentit douloureusement le drame du pirate mais n'eut pas le loisir de s'y attarder car il était attendu sur un autre front.

– Monsieur Wilde, permettez-moi de vous présenter Anne !

L'adolescente fit volte-face, épouvantée, prête à détalier aussi prestement que l'avait fait le pirate quelques instants plus tôt.

Ismaël, prévoyant ce mouvement, empêcha sa réalisation.

– Tu m'as promis que tu ferais un effort ! Si tu pars maintenant, tu rendras les choses plus difficiles ultérieurement.

Anne frémissait, les yeux pleins de larmes.

– Je sais, murmura-t-elle.

Le Gallois entoura ses épaules d'un bras compatissant.

- Tu vois, le plus dur est fait...
- Il reste les autres.
- Un à la fois. Et tes petits pois prennent la clé des champs...

Ramenée à des préoccupations d'ordre culinaire, Anne rejoignit ses fourneaux qu'elle aurait souhaité ne jamais quitter. Elle apporta à ce qu'elle faisait une application excessive pour retarder le moment où elle devrait se montrer plus polie à l'égard du nouveau venu. Ce dernier n'en menait pas large. Rien ne le privait plus d'assurance que de sentir qu'il paralysait les autres. Alors il se raidissait. De plus, il n'avait jamais été très à l'aise avec les femmes et la présence d'une représentante du sexe dit faible sur cette île jusqu'alors masculine le désarçonnait.

Heureusement pour eux tous, Ismaël Raynes avait la situation bien en main. Il semblait évoluer sans état d'âme, naturel comme à l'ordinaire. Ce calme avait la vertu d'être contagieux. Au bout de quelques minutes, le professeur se sentit suffisamment rassuré pour s'activer et mettre la table.

L'arrivée conjointe de Christopher et d'Alan faillit remettre en cause le fragile équilibre auquel ils étaient parvenus. Le repas se prit dans une atmosphère très tendue, d'autant plus que le docteur n'avait pas apprécié de se trouver sans préavis devant la rescapée de la *Jane-Mary* dont il faisait toujours une criminelle associée à Fag-End.

– Je suis fier de toi ! déclara Ismaël à Anne au moment du coucher. Tu as été bien courageuse. Tu vas voir qu'à partir de maintenant, les choses seront plus faciles.

De fait, grâce à l'appui inconditionnel du marin, Anne réussit son adaptation à la communauté plus aisément qu'elle ne l'avait redouté. Soutenue par cette amitié dont elle ne doutait pas, secondée par une volonté innée, elle s'intégra, déconcertant les quatre hommes qui ne savaient plus ce qu'était une femme ni ce qu'était la jeunesse. Il eût été pour le moins présomptueux d'affirmer la part du caractère originel de la jeune fille et celle des événements sur ce même caractère. Il n'en demeurait pas moins que cette personnalité était de nature à dérouter ceux qui vivaient à ses côtés. Anne Emily Howard aurait sans contredit répondu au qualificatif de garçon manqué. Sa défiance des hommes qui allait parfois jusqu'à l'hystérie semblait le seul attribut à mettre sur le compte de sa féminité. Elle bêchait, piochait, taillait, pêchait, maniait scie, marteau et hache en habile ouvrier. Les îliens ne s'attendaient pas à cela, pas plus qu'ils ne comprenaient qu'une enfant, décrite comme terrifiée par eux, pût se rebeller si farouchement à la moindre requête de leur part. Elle se barricadait derrière une rudesse à la limite de la brutalité et décourageait souvent les bonnes volontés prenant mal des attentions qui lui semblaient équivoques. Elle demeurait blessée dans ce qu'elle avait de plus intime. Dès qu'elle s'imaginait être touchée, elle se rétractait ou attaquait, dans un geste de défense instinctive. Il n'y avait qu'Ismaël pour percevoir que cette façade qui se voulait virile était un désir de protection contre des agressions qu'elle ne cessait de redouter. Elle avait peur d'être femme devant ces hommes dont elle ne tenait pas à réveiller les instincts détestables. Il faudrait du temps, de la patience pour que les plaies se cicatrisent, pour que le premier mouvement ne soit pas de répulsion ou de violence. Anne aussi avait besoin d'apprendre à pardonner.

Du soir où il avait vu la jeune fille dans la cuisine de Liberty-House, Fag-End n'avait plus consenti à y pénétrer, encore moins à partager le repas des îliens. Par contre, il continuait de travailler pour et avec eux. Simplement, il

disparaissait dès qu'il y avait risque de tomber nez à nez avec Anne. Celle-ci n'était pas dupe. Elle parlait peu et observait beaucoup. Elle étudiait le pirate quand celui-ci se croyait seul. Elle constatait les ravages du désespoir, de la peur, de la solitude, de la sous-alimentation sur un organisme épuisé par les rudes travaux des champs et des nuits d'angoisse durant lesquelles il ne devait pas dormir beaucoup. Elle s'accusait d'être responsable de ce surcroît de malheur et son cœur saignait de cette détresse si poignante. Or, elle devait trop à cet homme mi ange, mi démon pour rester inactive devant sa souffrance. Il fallait agir, briser ce carcan qui l'étouffait et le condamnait à mourir à petit feu.

Rassemblant tout son courage –dont elle ne manquait pas–, elle fonça sur l'obstacle. Puisque Fag-End l'évitait, elle alla le trouver. Ce que fut le choc du pirate, elle put le lire sur les traits décomposés. Elle eut peur de lui, d'elle, du désespoir qui rôdait, rendant la mort presque palpable. Comme dans ses rencontres avec les iliens, elle blinda ses verrous, se raidit contre son épouvante, ligota sa lâcheté.

– Fag-End, dit-elle d'une voix qu'elle reconnut à peine pour être la sienne. Viens manger avec nous. Ne t'exclus pas... Pardonne-moi... Si... Si tu savais...

Elle ne put poursuivre. Fag-End, quant à lui, paraissait perdu, soudain vulnérable, soudain démuni. Il s'était mis à claquer des dents.

Aucun son ne sortit de sa gorge contractée. Toute parole eût été inutile. Le regard d'agonie hurlait l'indicible.

Anne resta immobile, laissant couler ses larmes, aveu de sa terrible impuissance à soulager l'incurable douleur de son sauveur.

Broyé, écrasé par le démantèlement d'un donjon protecteur, Fag-End choisit une fois de plus le plongeon dans les ténèbres. Il se fondit dans la végétation luxuriante, son royaume morbide.

La jeune fille regagna Liberty-House le cœur brisé, avec le sentiment d'avoir fait plus de mal que de bien. Le pirate ne supportait pas sa vue, sa présence, sa réalité. Elle était un obstacle sur le chemin de sa renaissance. Elle se maudit comme elle maudit les tortionnaires de la *Jane-Mary*. Le sommeil la cueillit dans ses rêves de vengeance et de haine.

Chapitre 8

Ismaël Raynes, qui ne savait rien de tout cela, monta à l'oratoire comme il le faisait chaque soir après que ses compagnons aient regagné leurs chambres respectives. Plus que jamais, il avait besoin de consacrer du temps à Dieu. Il marchait lentement, déjà abîmé dans l'oraison quand soudain, il s'arrêta net au détour du chemin. Son refuge était occupé. Là devant lui, agenouillé devant le crucifix, il discernait la silhouette si particulière de Fag-End en raison de sa taille, de sa trop grande maigreur et de son absence de vêtements décents. Les deux chats qui lui tenaient compagnie réagirent à l'arrivée d'Almeda et de son maître. Ce mouvement suffit pour que le pirate, animal toujours primitif, bondisse dans les fourrés à la vitesse de l'éclair, sans se préoccuper de l'identité de l'intrus, laissant sur place une bougie allumée et un livre ouvert. Ismaël tomba à genoux. Ses yeux se portèrent sur les pages éclairées par la flamme.

*Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
Selon ta grande miséricorde, efface mon péché.
Lave-moi tout entier de ma faute,
Purifie-moi de mon offense.*

*Oui, je connais mon péché,
Ma faute est toujours devant moi.
Contre toi, et toi seul, j'ai péché,
Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.*

*Ainsi tu peux parler et montrer ta justice,
Etre juge et montrer ta victoire.
Moi, je suis né dans la faute,
J'étais pécheur dès le sein de ma mère.*

*Mais tu veux au fond de moi la vérité ;
Dans le secret, tu m'apprends la sagesse.
Purifie-moi avec l'hysope, et je serai pur ;
Lave-moi et je serai blanc, plus que la neige...*

Le papier, usé par des années de manipulation était humide des larmes qu'il avait recueillies tout récemment.

Le marin ferma les yeux, bouleversé par ce témoignage si particulier qui le remplissait d'une émotion dans laquelle se mêlaient le chagrin, la souffrance, la compassion et une tenace lueur d'espérance. Nul doute qu'un pas était franchi. Fag-End était capable de venir en ce lieu de prière, comme en un suprême refuge, pour y déposer son fardeau et pour trouver dans les textes sacrés de quoi alimenter sinon sa prière, du moins sa réflexion. Le reste suivrait.

– Monsieur Raynes, pourquoi Dieu tolère-t-il le mal ?

Ismaël se figea sur place. Il était à quelques pas de Liberty-House, en pleine nuit, peut-être proche de l'aube, après avoir passé plusieurs heures en prière à l'oratoire. Fag-End avait surgi de nulle part avec cette question brutale. Celle qui fait tout chavirer ! Celle qui hante l'histoire de l'humanité ! Celle qui construit la foi ! Celle sur laquelle se sont bousculés le doute, la désillusion, la révolte, le scepticisme, le désespoir, l'athéisme ! Le scandale d'un Dieu d'Amour qui accepte, au nom de son Amour, la souffrance, le mal, l'injustice, la mort. L'interrogation de Job sur son fumier...

Le réprouvé, le criminel, le pécheur, se tenait devant le marin, son visage tourmenté, cadavérique, éclairé presque cruellement par la lumière glacée de la pleine lune. Ses yeux étincelaient au fond de leurs orbites.

– Dites, le savez-vous ? Avez-vous une réponse à m'apporter ?

Ismaël soupira :

– Nous sommes tous atrocement seuls devant notre malheur, notre souffrance, notre ignorance. Et chaque réponse est unique puisque chaque être est unique... Ne croyez pas que cette réponse soit une dérobade, Fag-End. Il n'en est rien. Je voudrais vous aider de toute ma force d'homme et de chrétien mais je ne voudrais pas que vous puissiez être déçu par une réponse qui ne correspond aucunement à votre légitime attente. J'ai répondu personnellement à la question que vous m'avez posée. Si vous le souhaitez, je suis prêt à vous partager le médiocre fruit de ma réflexion. Seulement, de grâce, n'attendez pas trop de moi !

– Au diable vos scrupules, monsieur Raynes ! fit Fag-End avec un énervement visible et contenu malgré tout. C'est de vous dont j'ai besoin. Vous qui m'avez offert votre amitié !

– Je suis là, Fag-End ! répondit simplement le marin avec cette tranquillité souveraine qui le faisait si grand.

Et pour bien montrer que ce n'était pas une parole en l'air, il s'assit sur le sable encore tiède, devant l'étendue scintillante des flots nocturnes. Almeda se coucha à ses pieds. Jason, la chatte noire, jalouse, ne tarda pas à sauter sur les épaules du marin tandis que Plucky, sa rivale rousse, quémandait impérieusement l'attention de Fag-End. Elle n'eut de cesse que le grand pirate courbe l'échine pour la prendre dans ses bras et passe sous sa mâchoire un doigt câlin. Satisfaite de recevoir les hommages auxquelles elle prétendait, elle se lova dans le creux de son épaule en ronronnant béatement.

Ismaël avait observé cette petite scène d'un œil intéressé et amusé, satisfait de constater une fois de plus, les rapports privilégiés du criminel avec les animaux quels qu'ils fussent. Un être capable de se rendre aussi facilement esclave d'une petite bête tyrannique ne pouvait être entièrement pervers. D'ailleurs, Almeda qui ne tolérait Christopher Lawrence que sur l'ordre formel de son maître avait toujours eu de la sympathie pour le pirate.

Ce dernier, imitant le marin, s'assit à son tour. Après un très long silence, il ouvrit à nouveau la bouche :

– J'aurais pu interroger vos amis... ou vos compagnons, rectifia-t-il avec une curieuse mimique, car peut-on vraiment en faire des amis?... Ils sont athées... Cela aurait dû être un plus pour moi... Mais côté humain, on fait mieux... Rien à espérer de ce pitoyable croisement de Falstaff et de Porthos. Il me déteste... Lord Connel est indéfinissable, immatériel. Une méduse gélatineuse flottant à la surface de la mer. Transparente. Peut-être dangereuse, qui sait ?...

Et l'autre... la momie desséchée... Il est aussi dépourvu de repères que moi, alors, vous imaginez la catastrophe si j'abordais certaines questions avec lui... Il reste vous... Et vous, monsieur Raynes, je ne vous comprends pas. A vous entendre, on vous prendrait aisément pour un doux illuminé, un contemplatif en harmonie avec lui-même et avec le monde, un ermite que la vie a épargné... Si je voulais être méchant, je parlerais de niaiserie ou de fanatisme... Mais mon but n'est pas d'être méchant. Seulement de réfléchir, de dépasser l'apparence que vous donnez...

Fag-End fit une pause et, tout en scrutant le visage du marin, gratta le cou de Plucky qui semblait avoir des démangeaisons.

– C'est exactement cela : l'image de la sérénité, parfois souriante, parfois grave, mais toujours bienveillante, toujours accueillante. Si cette image ne reflétait pas l'état de votre cœur, vous ne seriez qu'un hypocrite... Or, votre cœur est à l'unisson. Là est le mystère... Pourquoi ? Comment ? Car vous avez bu au calice amer de la mort et de la souffrance... Vous avez choisi l'exil au prix de quels renoncements ? De quels doutes ? De quels désespoirs ? Alors quoi ? Est-ce lié à ce Dieu auquel vous croyez ? Un Dieu qui tue ce que vous avez de plus cher, qui vous impose un exil inhumain et qui exige de vous un culte pervers en vous obligeant à vous satisfaire de votre triste sort ? Que de questions, n'est-ce pas, monsieur Raynes ! Voilà pourquoi je ne vous comprends pas !...

Ismaël esquissa un sourire.

– Il y a beaucoup à répondre dans ce que vous venez de dire, Fag-End...

– Je vous écoute !

– Tout d'abord, je voudrais rectifier certaines idées totalement erronées qui peuvent fausser les choses. Ce n'est pas Dieu qui a tué mon enfant. Ce sont les hommes. Ce n'est pas Dieu qui m'a imposé cet exil...

– Mais c'est en son nom que vous y êtes !

– Pas du tout. Je n'ai que moi à blâmer. C'est moi qui ai fait ce choix. Librement. Qui y ai contraint mes amis en brandissant la menace du suicide. J'ai fait preuve à leur égard d'une violence inqualifiable...

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Parce que j'ai agi par orgueil. Par bravade de gamin, je l'ai compris plus tard !

– Vous ? Orgueil ? Bravade ? Vous êtes l'être le plus pétri d'humilité que je connaisse !

– Vous vous méprenez sur ce que je suis, mon ami. J'ai cru que me réfugier loin des hommes était un désir de me rapprocher de Dieu. Avec le recul, je me suis aperçu qu'il n'en était rien. Que seul l'orgueil du désespéré avait dicté ce choix. Heureusement, Dieu nous attend toujours, au milieu même de nos erreurs, comme un Père aimant. Après l'exaltation d'avoir librement choisi l'isolement, le doute est venu. Et les questions sont venues m'assaillir, me déstabiliser. Dans la nuit, Dieu est apparu...

– Quel intérêt s'il ne ressuscite pas les morts ? Que vous ayez été idiot ou orgueilleux ou admirable de venir vous échouer ici, cela n'exclut pas le fait qu'un enfant est mort. Quel scandale ! Dieu est-il là dans la réponse à l'inévitable question : pourquoi la mort de l'innocent ? Pourquoi sa souffrance inutile ? Dieu est-il complice ? Acteur ?

– Dieu n'est pas un meurtrier ! protesta Ismaël, effaré par le blasphème implicite.

– Ne jouons pas sur les mots. Si Dieu existe, il a créé un monde soi-disant à son image. Bravo pour la réussite ! A des degrés divers, nous sommes tous des monstres ! Dieu est-il donc un monstre lui aussi ? Et vous osez parler encore d'amour !

– L'amour est liberté, Fag-End. Et qui dit liberté, dit choix, y compris du mal !

– Et ce Dieu d'amour, selon vous, crée des êtres libres afin d'assister placidement à leur autodestruction. Est-ce l'œuvre d'un Dieu parfait ?

– Le Dieu parfait ne pouvait créer de créatures parfaites ni un monde parfait parce que justement le monde parfait est Dieu. Et en cette perfection, il n'y aurait pas eu de liberté...

– Quelle dialectique ! grinça Fag-End, moqueur. Je m'y perds. Résumons-nous : pour vous, Dieu ne pouvait créer quelque chose d'extérieur à lui-même qui fût parfait car il ne peut se re-crée. Ai-je à peu près bien formulé votre pensée ?

– Il n'y a rien à redire...

– Mais tout cela ne répond absolument pas à ma question, monsieur Raynes. Prenons le problème différemment, si vous le voulez bien...

Le regard amical du Gallois était un acquiescement.

– Revenons à vous. Vous avez douté, avez-vous dit. Avez-vous désespéré ?

Ismaël hésita. Jamais il n'aurait imaginé devoir livrer autant de sa vie intérieure à un étranger, à plus forte raison à un pirate. Les questions n'étaient pas anodines. Elles visaient juste. Elles exigeaient une vérité pleine et entière.

– Oui.

– Au point de vouloir mourir ?

– Oui.

– Avez-vous renié Dieu ?

Le clair regard du marin ne faiblit pas.

– Je crois l'avoir fait dans l'excès de ma révolte. Puis, en réfléchissant, en priant, j'ai bien vu que cette révolte ne menait à rien. Qu'accuser Dieu m'enfermait dans une haine stérile qui m'empêchait de vivre. Je haïssais les meurtriers, les coupables, je me haïssais moi-même. Jusqu'au moment où, vaincu par ma souffrance, j'ai abandonné mon manteau d'orgueil et je me suis à nouveau tourné vers Dieu pour implorer Sa miséricorde. J'étais un fieffé imbécile, j'avais gâché mon existence et celle d'autrui. Je croyais alors que le pardon était un acte de volonté... J'ai découvert qu'il était un élan d'humilité, un cri du cœur, un acte d'abandon. Une grâce... Seul, je ne pouvais ni me pardonner, ni pardonner aux meurtriers de mon enfant... C'est ainsi que, n'ayant plus rien à perdre parce que je n'avais plus rien, je me suis réfugié dans le cœur de Dieu...

– Qui vous a par la même occasion évité le suicide...

– Certainement.

– Si je vous entends bien, le rôle de Dieu est donc d'empêcher le suicide ?

– Dieu est là pour donner un sens à ce qui n'en a pas, pour mettre l'amour là où il y a un désert d'absurde...

– Une chimère !

Ismaël ne s'offusqua pas.

– Je serais tenté de vous répondre : et pourquoi pas ?

– Parce qu'elle est lâcheté. Parce qu'elle ne rend pas meilleur...

– Aimer n'est jamais un mal. Mieux vaut aimer à tort –et d'ailleurs, comment est-ce que j'ose dire que l'amour peut être à tort ?– que de se racornir dans l'absurde. C'est plus positif, vous ne trouvez pas ?

– Aimer aussi ceux qui sont coupables de la mort de votre fils, par exemple ? N'est-ce pas être un traître ?

– C'est bien pour cela que j'ai parlé de pardon...

– Vous savez bien que tout ne peut être pardonné ! rugit Fag-End, les dents serrées, l'œil parcouru d'éclairs sanglants, ayant recouvert son hostilité accoutumée.

– Tout peut être pardonné, Fag-End. C'est cela l'amour !

Ismaël le regardait avec tout le calme bienveillant dont il était capable malgré le sentiment très net qu'il avait de jouer avec le feu et même l'incendie. Les confidences d'Anne le concernant lui faisaient comprendre cette soudaine et violente révolte. Il n'en voulait pas au pirate. Il savait qu'il n'était pas prêt. Il se contentait de semer le grain pour le jour où la terre serait assez meuble pour l'emprisonner et lui permettre de germer.

– Non ! tonna le bandit. Non ! C'est de la folie.

– L'Amour est folie, insista courageusement Ismaël. Comme la Croix d'Amour du Christ Rédempteur...

A ces propos, Fag-End se dressa faisant valser la pauvre Plucky qui entraîna Jason la Noire dans sa course éperdue. Almeda releva la tête et grogna sourdement.

– Ouais. «Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent» et *tutti quanti*. Pour être évangélique, c'est évangélique. C'est la caution de l'esclavage, de l'avilissement, de la dégradation ! On vous frappe d'un côté. La belle affaire ! Eh hop que je te tende l'autre joue ! Ben voyons ! On courbe la tête ! On admet toutes les turpitudes au nom de Dieu ! Jamais ! C'est la négation de l'être humain ! Je ne veux pas de ce Dieu ! Je n'en veux pas ! Je vous hais, monsieur Raynes ! Je vous hais !

Rien de ce combat intérieur n'échappait au marin qui eut un instant la certitude d'avoir sacrifié sa vie à la cause de la miséricorde : les prunelles du pirate brillaient d'une lueur homicide déjà souvent rencontrée. Mais une fois encore, le malheureux parvint à s'arrêter sur la pente fatale. Et après la rage, montait l'effroi.

– Pitié ! Pitié ! gémit-il en enserrant sa tête hirsute dans ses mains crispées comme s'il voulait l'empêcher d'éclater.

Quelle tempête dévastatrice balayait ce cerveau de vagues monstrueuses, de mascarets brutaux, de souffles tour à tour brûlants et glacés ! Cette folie là, qui le guettait, n'était à coup sûr pas celle de l'amour.

Le marin ferma les yeux. En assistant à ce combat de Titans, il lui semblait être complice d'une autre forme de viol. Il était indécent de regarder, d'assister, impuissant, à l'agonie morale d'un homme qu'il nommait son ami. Que pouvait-il faire de plus sinon, comme toujours, présenter cet être disloqué par la souffrance à Celui qui lui avait montré la voie ? Acte de foi, acte d'abandon, acte d'humilité. Dans sa pauvreté d'homme, c'était la seule issue à sa disposition.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Fag-End avait disparu.

Le reverrait-il jamais ?

Le cœur étreint d'angoisse, il rentra à Liberty-House pour se coucher mais il n'espérait pas trouver le sommeil. Il ne le souhaitait même pas. Il avait besoin de

ces quelques heures qui le séparaient de l'aube pour penser à cette conversation qu'il venait d'avoir avec le pirate. Il en était sorti vidé, épuisé, accablé. Il avait le sentiment d'avoir parlé à côté, de n'avoir pas su partager ses convictions, de s'être montré maladroit, confus, pontifiant. En un mot, détestable. Quoi d'étonnant que Fag-End lui eût craché sa haine à la figure ? Il ne méritait pas autre chose. Si Dieu voulait se servir de lui comme disciple, il fallait qu'Il lui accorde de meilleurs dons de communication. Comment le malheureux criminel aurait-il pu trouver le moindre réconfort, la plus petite lueur dans sa détresse ?

Ismaël aurait aimé prier. Cette consolation lui fut refusée. Il resta ainsi, aride, brûlant d'une fièvre intérieure que Dieu lui-même ne venait pas désaltérer. Il avait très peur d'avoir aggravé l'état de celui qui, avec tant de confiance, était venu le questionner. Il redoutait l'échec. La folie était si proche, tout comme la mort. Il avait le sentiment d'avoir engagé avec elle une course de vitesse dont la durée semblait être constamment rallongée tandis que de nouveaux obstacles se dressaient sur son parcours. Dieu oublierait-il d'avoir pitié ? Était-il vraiment là présent ? Allait-il abandonner Fag-End à son désespoir morbide et son pitoyable sauveur à ses efforts inutiles ? La foi chancelait dans le petit matin glauque. Et pourtant le chrétien eut en lui assez de ressource pour offrir ce doute en sacrifice, pour se livrer entièrement, faible, obscur, nu, rongé d'incompréhension et d'ignorance, pour accepter la nuit qui l'enveloppait et qui le rendait aveugle. Le vertige qui le saisissait devant le gouffre insurmontable des ténèbres spirituelles, il en faisait don à ce créateur dont il n'affirmait plus l'existence...

Ce *Fiat* le libéra. Il se leva comme à l'ordinaire, aussi paisible que tous les matins, si bien que ses compagnons, s'ils remarquèrent sa pâleur, ne purent cependant deviner derrière les traits bienveillants les affres d'une crise religieuse. Il monta à l'oratoire par habitude à cette heure là. Il y resta peu, sec, muet, sourd. Il n'était plus rien.

Son cœur battit cependant très fort quand Fag-End fit irruption dans la cuisine avec d'une main un bouquet d'orchidées et de bougainvillées et de l'autre un panier rempli de poisson. Le spectacle était plutôt insolite d'autant plus que le pirate avait une apparence absolument cadavérique : une nuit sans sommeil, une alimentation rare et insuffisante, des tourments intérieurs d'une extrême violence, rendaient son visage décharné aussi réjouissant qu'un masque mortuaire. Ismaël songea que le corps du malheureux était autant à soigner que son âme. Parfois, il se demandait comment il tenait encore debout et avait assez d'énergie pour travailler.

– Je voulais vous présenter mes excuses, monsieur Raynes...

La formule ne fut pas sans amuser le marin. Ce pirate avait des tournures de langage étonnantes pour un homme de sa condition. Fag-End se méprit sur son demi sourire.

– Non, je ne plaisante pas. Cette nuit, j'ai vraiment voulu vous tuer. Ce n'est hélas pas la première fois... C'est monstrueux... Alors que vous êtes mon ancre de miséricorde... J'ai peur de moi... Peur de causer une catastrophe... Parce que vous qui vous dites mon ami, qui êtes cet ami, vous croyez en Dieu... C'est cela qui me rend fou... Je ne veux pas que vous m'imposiez ce Dieu qui a fait de ma vie un enfer!...

Oubliant ses scrupules, Ismaël rectifia :

– Ce sont les hommes qui sont responsables de votre enfer, pas Dieu !

A cette remarque, l'air victorieux de Fag-End se teinta d'une profonde amertume.

– Alors, comprenez-vous pourquoi je hais l'humanité ? Pourquoi je suis ce que je suis ? Pourquoi j'éprouve un tel plaisir à exterminer cette vermine ?

– Intellectuellement, je pense que je peux le comprendre, répondit doucement le Gallois après un instant de réflexion.

– Le péché d'orgueil, ricana le pirate en poursuivant son idée. La satisfaction malsaine de jouer les Némésis... Très anti-évangélique, je sais... C'est déjà beau que vous puissiez le comprendre...

– On a tous plus ou moins cette tentation, mais il faut savoir qu'elle ne mène qu'à une impasse...

– Parce qu'il faut enjamber les cadavres ?

Le regard vert arrêta net les remarques pleines de dérision.

– Tuer enferme et ne résout rien. Aimer ouvre à une libération.

– Non, monsieur Raynes, contredit gravement Fag-End, sérieux et sans colère. Non. Tuer libère aussi. Beaucoup plus que vous ne le soupçonnez dans votre pureté. Tuer donne la force de survivre. Sans la haine et le sang de la vengeance, je serais déjà mort...

– Et, survivant comme maintenant, vous êtes heureux ? demanda Ismaël.

– Non. Le bonheur n'est pas pour moi.

– Il est pour chacun. Parfois, il faut savoir l'accueillir. En auriez-vous peur ?

Fag-End frémit. Il fit un mouvement qui ressemblait à une ébauche de fuite. Il se fit violence et resta.

– A quel bonheur pourrais-je prétendre, moi, le maudit ?

– Ces fleurs ne sont-elles pas magnifiques ?

Surpris du changement brusque de conversation, Fag-End répondit spontanément :

– Je ne vous les aurais pas cueillies sinon !

– Eh bien, mon ami, le bonheur est aussi simple que cela : dans la beauté gratuite. Dans un coucher de soleil. Dans une nage au milieu des eaux transparentes du lagon. Dans le ronronnement de Plucky sur vos genoux... Tout est bonheur quand on sait le voir...

– Vous êtes heureux, vous, n'est-ce pas ?

Le marin eut un très doux sourire et répondit lentement, avant tour désireux de ne pas blesser son compagnon :

– Oui. Sans forfanterie. J'ai appris à me satisfaire de peu et à me dire que ce peu est déjà un luxe. De quoi me plaindrais-je ?

Fag-End soupira :

– De quoi en effet ? murmura-t-il. Car votre cœur, même blessé, même révolté, est pur. Aucun crime ne l'ensanglante. Aucun sang injustement versé ne le rougit. Mais moi !... Moi !...

En prononçant ces deux derniers mots, il avait posé sur Ismaël un regard douloureux, lourd de tout le poids de sa déchéance et de son désenchantement. Et avant que le marin ait pu répondre à cette tragique exclamation, il quitta rapidement la pièce.

Le Gallois se retrouva seul quelques secondes à peine. Anne Emily Howard se glissa dans la cuisine.

– Pourquoi est-il parti si vite ?

– Il croule de culpabilité et de souffrance. Ce qu’il a été lui fait peur. Alors, suivant les moments, il tente de sortir de son passé ou il y replonge. Quoi qu’il fasse, il reste dans le désespoir...

– Et vous ne voyez pas comment vous pouvez le faire accéder à l’espoir ?

– Il faut qu’il reprenne confiance en lui et en l’humanité. C’est très dur et très long. Il commence à s’exprimer, à mettre des mots sur ses contradictions, ce qui est déjà un progrès. Car avant, il ne voulait pas communiquer avec nous. Tant qu’il nous parlera, nous devons, nous, avoir confiance.

La jeune fille, soucieuse, ne poursuivit pas la conversation.

Quelques jours passèrent. Fag-End continuait de jouer les spectres, ce qui arracha ce commentaire à l’irascible docteur :

– C’est Lucifer en personne, ce bandit de malheur. Sinon, puisqu’il semble ni manger, ni dormir, il y a belle lurette qu’il aurait passé l’arme à gauche.

Fortuitement cette fois là, Anne rencontra le pirate. L’île n’était pas si grande qu’en n’évitant pas quelqu’un qui ne cherchait pas nécessairement à se cacher, on ne pût tomber un jour ou l’autre sur lui. L’homme lui parut plus grand, plus sombre, plus décharné que jamais. Il ne fuit pas. Son regard était terne, lugubre, désolant de détresse et de désespérance. Qu’est-ce qui faisait encore vivre –ou survivre– Fag-End ?

– Bonsoir ! fit la jeune fille, incapable de faire preuve de sa brusquerie habituelle devant le pirate. Tout comme Ismaël, Fag-End avait droit à des égards. Ce n’était sans doute pas une attitude consciente. Peut-être, tout simplement, qu’elle n’avait pas peur de lui et qu’à cause de cela, elle se montrait naturelle.

– Bonsoir, répondit Fag-End d’une voix très basse, presque inaudible, n’osant pas lever les yeux.

– J’ai une... une question, poursuivit Anne en s’enthousiasmant.

Fag-End se ramassa encore plus sur lui-même. Quelle question pouvait lui poser la jeune fille ? Il hésita puis finit par dire :

– Oui ?

– Ne crains rien, je t’en supplie. Je voulais seulement savoir si... si tu m’avais pardonné et si tu acceptais enfin de venir t’asseoir à la même table que moi !

A cette conclusion abrupte, le pirate chancela. Mais il releva son visage que toute couleur avait quitté, le laissant grisâtre.

– Comment ?... Pardonner ?... Moi ?... A vous ?... Mais, mais vous délirez ! Qu’y a-t-il à pardonner ? Ne savez-vous donc pas à qui vous demandez une pareille chose ?

Anne, d’un mouvement spontané comme elle les affectionnait, saisit la main du pirate qui, pris au dépourvu, ne songea à résister que lorsqu’il fut trop tard. Il subit donc ce doux contact, inondé d’une sueur froide.

– Je sais tout ce que je te dois, Fag-End. Et je sais que tu souffres en partie par ma faute, par les souvenirs que ma présence t’oblige à avoir constamment à l’esprit. C’est pour cela que j’ai peur que tu ne me pardonnes pas...

– Et toi, alors ? rugit le pirate avec la véhémence du désespoir. Aurais-tu oublié ?...

La jeune fille broya la main de son interlocuteur. Son regard prit la dureté du granit, puis s’adoucit à mesure qu’elle parlait.

– Rien ! Rien ! Ma haine demeure ! Mais toi, tu étais victime autant que moi. A cause de moi ! C’est cela que je crains que tu ne me pardonnes pas...

Fag-End se laissa tomber sur les genoux comme si ses jambes refusaient de le porter davantage. Ses yeux s’étaient remplis de larmes.

– Comment peux-tu ?... Ne pas te pardonner ? Toi ?... Qui suis-je, moi, pour avoir quelque chose à te pardonner ? Oh... ne te moque pas du misérable que je suis !...

Anne passa ses mains dans la crinière indisciplinée et sale du pirate :

– Ne m’insulte pas ! rétorqua-t-elle d’un ton de reproche. Comme si je pouvais me moquer de toi ! Que m’importe ton passé, tes crimes, les horreurs que tu as pu commettre ! Tu t’es racheté, ô combien ! Je voudrais tant te prouver que, à mes yeux, tu es absous ! Me prendrais-tu pour une ingrate ?

A l’écoute de ce discours, les sanglots étouffaient le malheureux.

– Laisse-moi ! bégaya-t-il enfin. Laisse-moi !

Au bord des larmes elle aussi, la jeune fille le couva d’un regard d’infinie compassion, puis, doucement, respectant son désir de solitude, elle s’éloigna doucement.

Deux heures plus tard, Fag-End se présentait humblement à la porte de Liberty-House, quelques minutes avant le dîner. Un sourire d’intense satisfaction illumina les traits fatigués d’Ismaël, le premier à le voir et à l’accueillir. Il n’eut pas le temps d’ajouter quoi que ce soit car les trois Anglais entrèrent les uns après les autres. Julian Wilde salua le nouveau venu d’une courtoise inclination de tête. Christopher Lawrence, par contre, le foudroya du regard. Il s’était très bien accommodé de son absence les semaines précédentes et ne comprenait pas pourquoi les choses devaient soudain changer. Anne, sans demander l’avis de personne, plaça les convives autour de la table, c’est-à-dire fit en sorte d’éloigner le docteur le plus possible de son ennemi. Pour s’assurer un repas paisible, elle posa un énorme bouquet de fleurs qui empêchait les vis-à-vis de se voir. Elle-même s’assit entre le pirate à sa droite et Ismaël à sa gauche.

Fag-End mangea du bout des lèvres, le nez dans son assiette, désireux de se faire remarquer le moins possible, tassé sur sa chaise. Chacun, à part le docteur, s’efforça de le mettre à l’aise, ne lui adressant pas systématiquement la parole, mais ne l’excluant pas de la conversation. Il répondait par onomatopées craintives et polies quand il ne pouvait pas faire autrement. Personne ne s’en offusqua. Sa présence parmi eux était un tel miracle après tant de jours d’isolement volontaire. Nul doute qu’Anne y était pour beaucoup. Ismaël Raynes songeait que la petite fée avait déjà fait des miracles sur l’île rien que par sa simple présence : devant elle, Christopher Lawrence modérait son langage et ses éclats, Julian Wilde avait des scrupules inhabituels, Connel retrouvait ses manières distinguées d’homme du monde. Une certaine douceur s’était soudain introduite dans cet univers masculin.

Le lendemain fut encore un jour de surprise. Les événements semblaient se précipiter après une période de stagnation.

En fin de journée, les îliens découvrirent un inconnu dont seules la haute taille et la redoutable maigreur trahissaient qu’il s’agissait bien de Fag-End. Car l’homme était méconnaissable. La transformation la plus évidente résidait dans le fait qu’après quatre mois de quasi nudité, il avait enfin revêtu son corps squelettique et torturé d’un pantalon de drap et d’une sorte de chasuble qui lui laissait une grande liberté de mouvement. La métamorphose ne s’arrêtait pas là. La tignasse hirsute, alourdie de la crasse de plusieurs années semblait-il, avait été remplacée par une toison courte, bouclée et brillante qui encadrait un visage d’une extraordinaire beauté tragique. La couche de saleté partie, les traits se dévoilaient soudain, presque indécents dans l’aveu d’une intimité déchirée, désespéré, intensément vulnérable. Les yeux, plus profondément en-

foncés sous l'arcade sourcilière qu'ils ne le sont communément, apportaient à cette physionomie lugubre, par leur couleur inhabituelle, fragile, une lumière dont, bon gré, mal gré, chacun subissait l'influence.

Si les hommes, prudents ou échaudés, ne crurent devoir faire aucun commentaire et accepter sans un mot cette transformation, Anne réagit de manière très différente. Lorsqu'elle vit le pirate ainsi, elle s'arrêta net dans ses occupations et le détailla de la tête aux pieds avec un sans-gêne qu'elle seule pouvait se permettre. Puis elle s'approcha de lui, toute souriante.

– Tu es superbe, Fag-End! Que je te donne ta récompense!

Et, avec une vivacité espiègle, elle sauta comme une fillette qu'elle restait, pour déposer un frais baiser sur la joue bien rasée et bien propre.

De saisissement, Fag-End faillit sérieusement s'évanouir. Christopher Lawrence frôla le malaise cardiaque et, dans la soirée, ne manqua pas de lancer avec perfidie :

– C'est le diable qui se fait ermite!

– Ce qui ne risque pas de vous arriver, gros pachyderme à moustaches!

Quatre paires d'yeux incrédules, outrés, scandalisés se dirigèrent vers la seule qui eût été capable de s'exprimer ainsi, Fag-End mis à part.

– Oh, Anne, comment oses-tu? protesta Ismaël qui, plus proche de la jeune fille, s'autorisa de manifester son mécontentement de manière très nette.

– Comment j'ose? rétorqua Anne qui n'avait aucunement l'intention de faire amende honorable. Parce que j'en ai assez d'entendre ce bébé gâté et capricieux passer son temps à critiquer Fag-End. Vous êtes bien trop tolérants à son égard!

– Cela s'appelle peut-être du respect! intervint Connel dont les bonnes manières étaient offusquées par tant d'insolence et de désinvolture.

– Non, c'est de la lâcheté. Parce que vous préférez votre petite tranquillité. Vous êtes prêts à toutes les compromissions pour éviter la confrontation!

– Tu es bien sévère!

– Non, je constate d'après ce que j'ai vu et entendu!

– Et nous aussi, nous constatons, drôlesse! intervint le docteur auquel il avait fallu ce temps pour récupérer sa respiration après l'attaque dont il avait été victime. Oublies-tu d'où tu viens? Ce sont les conséquences de ton séjour sur un navire de forbans qui te collent à la peau! Tu te permets de te comporter comme une petite...

– Une petite?...

Le mal était fait. Anne avait compris l'insulte bien qu'elle n'eût pas été prononcée. Son regard se fit terrible, celui d'une femme outragée qui sort ses griffes. Les lèvres livides, le nez pincé, elle toisa l'homme avec un mépris altier qui interdisait toute réplique. Les îliens étaient désolés de cet esclandre et de la maladresse de Christopher Lawrence. Certes, la jeune fille s'était montrée extrêmement insultante à l'égard du docteur, mais ce dernier avait fait preuve de la dernière bassesse en lui rappelant un passé dont elle n'était pas responsable. La guerre était ouverte entre eux deux.

Chapitre 9

Cet éclat désagréable occulta l'événement majeur que constituait le retour de Fag-End à une apparence civilisée. Cette transformation était symptomatique. Ismaël en mesura toute la dimension physique mais aussi morale. Le pirate abandonnait peu à peu sa peau de criminel pour revêtir celle de l'honnêteté. Cela n'allait pas sans difficulté ni combat. Le visage désormais imberbe cherchait à se figer dans une impassibilité artificielle ne pouvant plus se dissimuler sous les cheveux trop longs ni une barbe en désordre. On sentait qu'il se censurait avec acharnement, comme s'il n'avait pas consenti à laisser transparaître les affres du remords, de l'angoisse et du désespoir qui le torturaient. Mais toute sa volonté était impuissante à contrôler son regard qui, mieux que tout le reste, disait l'étendue de ses doutes et de ses contradictions.

Dans la vie quotidienne, même s'il avait progressé, il restait humble, triste et réservé, fuyant la compagnie des îliens autant qu'il le pouvait sans pour autant se montrer désagréable. Il ne refusait jamais un service, se montrait d'un calme et d'une patience inaltérables et acceptait de partager, ne fût-ce que par son silence, les moments de détente et les repas de ses compagnons. Le docteur avait mauvaise grâce à se plaindre d'un être aussi serviable et discret qui n'avait plus rien de commun avec le fou furieux débarqué de la *Jane-Mary* quelques mois plus tôt.

La fête de Noël se profila bientôt à l'horizon. Malgré l'incroyance des trois-quarts de la population îlienne, ce jour-là avait toujours été célébré de manière particulière. Les trois anglais, tout athées et philosophes qu'ils prétendissent être, aimaient faire revivre les traditions du pays lointain. Ismaël qui, lui vivait dans la foi cet événement, n'avait jamais émis la moindre objection à ce désir. Anne, peu contrariante, décida avec sa fougue juvénile qu'il fallait encore plus marquer la fête. Elle fut prise d'une frénésie d'action, entraînant les hommes dans des préparatifs qu'ils jugeaient superflus mais qu'ils acceptèrent tant elle sut les mener par le bout du nez. Chacun trouva très bien de donner un lustre particulier à cette fête de Noël. Christopher Lawrence qui pourtant, rechignait à se faire dicter des ordres par quiconque se porta volontaire pour assurer une boisson convenable ce jour là : il passa des heures dans son laboratoire à élaborer divers breuvages et à goûter ceux qu'il avait déjà préparés. Car, de même qu'il produisait ses propres onguents et décoctions, il était devenu au cours des années un expert en œnologie, si ses distillations pouvaient s'enorgueillir de ce noble terme. Connel, lui, fut chargé de la décoration de Liberty-House, Julian Wilde ayant décliné la corvée avec horreur. Il n'y eut que Fag-End, toujours à l'écart, pour échapper au tourbillon créé par la jeune fille. Ismaël, amusé par ce déploiement de mouvement, estimait qu'il avait bien de la chance de ne pas

être happé par lui !

Le 24 au soir, en attendant l'heure de se mettre à table, les habitants de Liberty-House se regroupèrent au salon, devant la cheminée. Christopher Lawrence ne résista pas à la tentation de proposer un spiritueux qu'il avait fabriqué et pour s'assurer qu'il était vraiment bon, se resservit plusieurs fois. De quoi alimenter sa langue déjà bien pendue en temps ordinaire. Ses compagnons lui donnaient la réplique selon leur tempérament, Connel par onomatopées, Wilde par la force de son raisonnement, Anne d'un ton impétueux, étant toujours sur la défensive dès qu'il ouvrait la bouche. Seul Raynes n'avait pas le cœur à parler pour dire des futilités : l'absence de Fag-End l'inquiétait. Elle se prolongeait trop pour ne pas avoir une signification. L'ancien pirate se sentait-il exclu des festivités ou, s'en trouvant indigne, avait-il préféré rester seul ? Connaissant sa répugnance pour les rassemblements, il n'était pas surprenant qu'il cherche à éviter des réjouissances qu'il croyait ne pas lui être destinées.

Au moment où ils passaient à table, Ismaël qui comptait encore sur sa présence tardive trouva la cuisine vide. Or jamais Fag-End n'était en retard. S'il n'était pas là, c'était donc qu'il n'avait aucune intention de venir, malgré la place qui lui était réservée, comme toujours.

Ce fut alors, qu'en s'approchant, les îliens remarquèrent au centre de la table des objets qui n'y avaient pas été mis par eux. En se penchant et en observant plus attentivement, ils découvrirent une multitude de petits personnages en bois.

– Une crèche ! s'écria Anne en saisissant une des figurines. Regardez ! C'est adorable !

La jeune fille avait deviné. Il s'agissait en effet de petites figurines sculptées, regroupées autour d'un minuscule enfant Jésus. Ismaël en était muet d'admiration.

– Fag-End ! Ce ne peut être que Fag-End !

Personne ne contredit cette affirmation.

– Je le retrouverai ! poursuivit Anne avec fougue. Il est hors de question qu'il reste tout seul un soir comme celui-ci !

Et elle ajouta en regardant autour d'elle d'un air de défi, fixant particulièrement Christopher Lawrence :

– Je pense que vous êtes d'accord avec moi !

– Attends, regarde ce que tu as dans ton assiette ! dit Ismaël sans laisser à personne le temps de répondre, ce qui était aussi bien, vu les sourcils courroucés du docteur.

De fait, elle y trouva un morceau de tissu de couleur vive qui, déployé, se révéla être une fort jolie robe. Le docteur siffla son approbation. Connel et Wilde hochèrent la tête d'un air entendu. Ismaël, le seul dans le secret, se contenta de sourire. C'était lui qui avait trouvé le tissu dans une des malles de Douglas.

– Bon, j'y vais ! déclara Anne. Ne nous attendez pas !

– Comme si nous pouvions faire autre chose ! grommela le docteur en s'asseyant tandis qu'elle disparaissait hors de la pièce. L'attente risque d'être longue. Qui veut du vin ?

Pendant ce temps, la jeune fille était allée à la chambre de Fag-End. Elle trouva la porte ouverte, la pièce vide. Elle monta à l'oratoire, désert. Puis elle poussa jusqu'aux bâtiments de la ferme. Désappointée, presque furieuse, elle redescendit à Liberty-House, se demanda en quel autre endroit elle pourrait

retrouver le pirate. Avait-il fui jusqu'à l'autre bout de l'île pour être certain de ne pas être retrouvé ?

Elle retourna dans le salon. Le feu rougeoyait. Il lui sembla entendre le halètement d'Almeda qu'elle croyait dans la cuisine avec son maître. Elle s'approcha donc. De fait, la chienne était là, allongée devant la cheminée. Sa tête fine reposait sur les genoux de Fag-End. Jason, enroulée sur elle-même occupait le fauteuil du docteur. Quant à Plucky, au bruit, elle avait abandonné les épaules du pirate et faisait ses griffes sur le tapis.

– Oh, Fag-End ! Tu es là ! Je suis si contente ! Je t'ai tellement cherché ! Pour te remercier !

Incorrigible de spontanéité, elle se pencha vers l'homme qui n'avait pas bougé et, pour la deuxième fois en l'espace de dix jours, l'embrassa.

Peut-être moins pris au dépourvu par cette expérience qui se répétait, le pirate se contrôla davantage et maîtrisa de son mieux le frémissement qui l'avait parcouru. Sa respiration s'arrêta un instant avant de reprendre, un peu saccadée. Lentement, il tourna la tête vers la jeune fille. Son regard, habituellement perçant, dur ou angoissé, n'était soudain que douce ferveur et attendrissement.

– Je suis heureux que cela t'ait fait plaisir, murmura-t-il.

– Il n'y a que toi pour avoir tant d'idée ! Veux-tu que j'essaie ma robe pour que tu voies comme elle me va bien ?

Anne rayonnait de plaisir enfantin. Fag-End, de plus en plus haletant, tremblait comme une feuille. S'il s'était écouté, il aurait fui pour échapper à ce qui devenait soudainement un violent sentiment auquel il n'avait aucun droit. Mais la jeune fille, dans sa gaîté juvénile et son charme sans artifice n'aurait vu en ce retrait brutal qu'une preuve de sa maladresse et en aurait souffert. Elle ne méritait pas cette épreuve.

– S'il te plait !

Elle se cacha dans le coin le plus obscur de la pièce et enfila le vêtement. Fag-End n'avait pas lésiné sur la quantité de tissu et avait conçu une robe très originale qui mettait en valeur les formes de la jeune fille et lui redonnait la grâce que les vêtements masculins lui avaient fait perdre.

– Alors, monsieur le couturier, fit-elle en tournoyant devant son compagnon. Satisfait de votre œuvre ?

Le pirate demeura un moment silencieux, visiblement troublé par l'apparition d'une vraie silhouette féminine. Puis, conscient qu'il lui fallait parler, il laissa jaillir ce cri du cœur :

– Tu es ravissante !

– Merci ! fit Anne, flattée, les pommettes roses de plaisir. C'est grâce à toi. Cela me fait vraiment plaisir ! Maintenant, viens ! On nous attend pour manger !

Fag-End secoua la tête.

– Non. Merci. Je n'ai pas faim !

– L'appétit vient en mangeant ! C'est ce que me disait toujours ma tante. Et puis, tu ne peux rester tout seul, même si tu ne manges pas beaucoup. Au moins tu seras avec nous. Après tout, c'est Noël !

– Justement ! rétorqua durement le pirate, redevenu l'homme farouche des débuts, comme rassuré d'être sur le terrain stable de son désespoir et de son refus.

Le visage d'Anne, expressif et mobile, se teinta aussitôt de tristesse compatissante. Le vernis de bonne humeur espiègle, peu épais, laissait vite apparaître sa vraie nature, réfléchie et sensible.

– Oui, justement, répéta-t-elle doucement. C'est parce que c'est Noël que les souvenirs nous assaillent particulièrement. C'est pourquoi nous devons vivre celui-ci dans sa plénitude et sa différence.

Elle s'assit aux côtés de Fag-End, devant le feu qu'elle ranima de quelques coups de tisonnier. Almeda en profita pour lui donner quelques coups de tête affectueux réclamant des caresses avant de s'allonger à nouveau.

– Il serait trop facile de se laisser avaler par la mort. Ou par de stériles regrets. Tu sais, quand je vois mon dernier Noël, mon cœur saigne. J'étais certes une orpheline, mais j'avais au moins mon oncle et ma tante. Maintenant, je ne suis rien, je n'ai plus rien. Je suis seule femme sur cette île sans savoir pour combien d'années, très vraisemblablement pour y mourir... Et puis, s'ajoute à cela les blessures de ces derniers mois qui ont tué mon enfance. Il serait facile de se laisser mourir. Malgré cela, même si je ne suis pas encore guérie, je veux guérir. C'est trop malsain de ne ruminer que de douloureux souvenirs!

– C'est pour moi que tu dis cela ? gronda le pirate d'une voix sourde, comme s'il avait besoin de manifester cette colère pour échapper à d'autres démons.

– Ne sois pas si susceptible, Fag-End ! protesta la jeune fille en posant doucement sa main sur la sienne qui caressait Almeda. Je le dis autant pour moi que pour toi. Car j'ai des efforts à faire pour voir ma vie d'un côté souriant et optimiste.

– Toi, c'est différent ! s'écria le pirate d'une voix oppressée. Tu souffres de la rupture avec ton passé, de ton statut de victime, de ton emprisonnement ici, mais tu n'as rien à te reprocher ! Rien ! Tandis que moi !

– Toi, comme moi, tu dois découvrir le pardon ! Moi, je dois apprendre à pardonner à ceux qui m'ont avilie. Toi aussi, d'ailleurs. Mais tu dois aussi apprendre à accueillir le pardon pour tes crimes. En ce moment, si je ne me trompe, tu souffres surtout d'avoir été un criminel et donc, tu ne guéris pas. Tu ne peux pas guérir. Alors que tu as besoin de renaître...

– Penses-tu que ceux que j'ai assassinés peuvent me pardonner ?

– Dieu, Lui, te pardonne, si tu le Lui demandes ! Dieu seul est le garant du pardon. Regarde, quel meilleur jour qu'aujourd'hui pour en parler puisque nous célébrons la naissance de Jésus, le Sauveur, Celui qui vient non pas condamner les pécheurs, mais les sauver. Tu es un bien grand pécheur, Fag-End, je ne vais pas mentir en te disant le contraire, ce ne serait pas honnête. Mais, si tu te mets entre les mains de Dieu, tu peux renaître. Jésus est venu pour toi aussi, puisqu'Il est venu pour tous les hommes. Ah, je voudrais être capable de bien parler pour t'exprimer tout ce qui emplit mon cœur ! Car Dieu t'aime, sinon Il ne se serait pas manifesté sur terre, Il ne serait pas mort pour nos péchés ! Voudrais-tu essayer de faire mieux que Lui et te condamner alors qu'Il te pardonne ? Comment veux-tu guérir si tu ne redeviens pas comme un petit enfant qui pleure beaucoup parce qu'il a fait une grosse bêtise mais qui accepte d'être tenu et embrassé par son papa qui lui dit qu'il passe l'éponge et qui lui fait confiance pour qu'il ne recommence pas ? Ce n'est pas toi qui juges, c'est Dieu. Et Son amour est infini. Son jugement n'en est pas un justement parce qu'Il est l'Amour. Est-ce que tu me comprends ? Je sais, c'est confus, c'est mal exprimé... Je suis désolée. C'est Ismaël qui saurait te dire toutes ces choses mieux que moi. Ismaël qui rayonne parce qu'il a compris le sens du pardon. Il

s'est exilé sur cette île pour apprendre à pardonner. Il a découvert qu'il avait lui aussi besoin d'être pardonné. Et regarde l'homme que c'est ! C'est vrai qu'il n'y a rien de commun entre toi et Ismaël. Mais tu peux parvenir à ce même état de grâce. Comme moi : en te laissant aimer par Dieu, en te laissant pardonner par Dieu. Ainsi, tu pourras trouver la force de pardonner aussi à tes bourreaux... Est-ce que tu comprends un peu ce que j'essaie de te dire ?

Durant le long discours de la jeune fille, Fag-End s'était recroquevillé sur lui-même, la tête baissée, les épaules voûtées, mais les muscles tendus à l'extrême. Il cherchait visiblement à canaliser son émotion le mieux possible. Lorsqu'elle eût terminé par cette question qui lui était adressée, les sanglots qui gonflaient sa poitrine fissurèrent l'implacable rempart de sa censure. Les larmes, trop longtemps retenues, s'échappèrent en un flot brûlant.

Anne fit alors ce que son cœur lui commandait. Elle passa son bras autour des épaules contractées et attira doucement le pirate contre elle, comme elle l'aurait fait avec un enfant. Fag-End résista un instant, un très bref instant, puis, vaincu sur toute la ligne, il se tourna vers elle et, cachant son visage dans l'étoffe cousue de ses mains, se laissa complètement aller.

Ils restèrent ainsi longtemps, Fag-End pleurant toutes les larmes de son corps, Anne le berçant tout en caressant sa toison bouclée en un geste quasi maternel.

Un peu plus tard, l'un et l'autre entraient dans la cuisine où les accueillirent les applaudissements de Christopher Lawrence, mis de belle humeur par quelques verres d'alcool. Plus mesurés, ses compagnons se contentèrent d'un large sourire de bienvenue en les voyant à deux, Anne si fine, si jolie dans sa nouvelle robe.

– Pardonnez le retard, messieurs, dit la jeune fille en réponse aux compliments du docteur. Mon couturier avait quelques finitions à apporter à son œuvre mais je suis sûre que vu le résultat, vous ne lui en voudrez pas !

Ismaël subodora le diplomatique mensonge. Durant toute cette attente, il avait été sur des charbons ardents, se demandant ce qui se passait. Sa joie et son soulagement de voir Fag-End suivre Anne furent immenses. Du fond de son cœur, il lança une vibrante prière de reconnaissance à destination du Ciel.

Bien que Christopher Lawrence eût beaucoup bu et grignoté avant le repas, son appétit était intact. Il découpa la dinde et servit de très généreuses portions à chacun. Et il veilla à ce que les verres, à commencer par le sien, ne restent jamais vides très longtemps. Il houspilla sans méchanceté Fag-End et Anne qui protestaient. Le pirate surtout semblait avoir fait vœu de totale abstinence. Il ne consentit pas à boire autre chose que de l'eau.

Après le dîner, le docteur, décidément boute en train, organisa des jeux, des charades et un tournoi d'échecs. Anne qui ne savait pas jouer se consola avec une partie de backgammon qu'elle disputa et perdit avec Alan Connel. Jusqu'alors, Julian Wilde avait été le grand maître des échecs sur l'île et avait passé son savoir à tous ses compagnons, y compris à Ismaël le quel, sans être brillant se défendait fort honorablement. Fag-End s'était retiré dans un coin sans participer à l'amusement général. Ce fut Anne, taquine, qui le mit au défi de battre le professeur. Elle aurait tout fait pour qu'il ne replonge pas dans sa réserve. Le pirate, après hésitation et bien encouragé par tous ses compagnons, consentit à ne pas faire « bande à part », comme le disait Christopher Lawrence. Ce fut alors que vint la surprise : Julian Wilde se fit battre. Et de belle manière. Après une résistance acharnée. Il demanda sa revanche. Fag-End

accepta timidement, comme gêné d'avoir osé gagner. Là encore le résultat fut sans appel. Le professeur, ravi d'avoir enfin trouvé un adversaire digne de ce nom, lui tendit spontanément la main pour le féliciter et le remercier. Le pirate, mal à l'aise, mesurant la valeur de ce geste, lui laissa serrer deux doigts.

Le lendemain, 25 décembre, fut un jour de repos total, à part les inévitables soins aux animaux. Pour le reste, Christopher Lawrence, Alan Connel et Julian Wilde restèrent sagement dans leurs appartements. Les uns comme les autres souffraient de migraine, conséquences des libations inhabituelles de la veille. Ismaël, quant à lui, renoua avec ses traditions de retraite spirituelle et partit dans la montagne, malgré la terrible chaleur qui écrasait l'île. Anne commença par lire, puis se dit qu'il fallait profiter de ce temps superbe pour aller prendre un bain dans les eaux invitantes et limpides de la baie. D'ordinaire, quand elle voulait nager, elle s'arrangeait pour le faire la nuit, quand elle était sûre qu'aucun îlien n'aurait la malencontreuse idée de se promener sur la plage. Ce jour là, elle ne risquait pas grand-chose.

En revenant vers Liberty-House, son chemin croisa celui d'Almeda. Elle s'attendit donc à voir apparaître Ismaël dans son sillage. Elle se trompait. La chienne précédait Fag-End. Ils se saluèrent cordialement avant d'échanger des commentaires sur la chaleur de plus en plus accablante et l'absence de vent. Le pirate dit qu'il allait consulter le baromètre parce que ces signes lui faisaient songer à l'approche d'une dépression tropicale, peut-être d'un cyclone.

– Un cyclone ? Alors que nous disions hier que notre île avait été épargnée ces dernières années ?

– Nous avons parlé trop vite... Il faut envisager le pire et se préparer.

Comme l'avait pressenti Fag-End, les pressions avaient considérablement chuté. Il fallait avertir les colons, ce que fit Anne, non sans mal, car, rendus pâteux par leurs excès de table et de boisson, ils furent plutôt lents à comprendre ce qui se passait. Lorsqu'ils réalisèrent le danger et qu'ils s'apprêtèrent à prendre les mesures qui s'imposaient, ils trouvèrent Fag-End déjà à l'œuvre. Il avait rassemblé les animaux, avait enfermé ceux qui devaient l'être, arrêté la roue du moulin et ouvert les vannes de manière à ce qu'en cas de déluge, les champs ne soient pas inondés. Il grimpa alors sur les toits des bâtiments pour vérifier leur état et consolider ce qui devait l'être. Lorsque tout parut capable de soutenir un ouragan, les hommes redescendirent à Liberty House pour clouer les volets et protéger les ouvertures. Le ciel était encrassé. Les nuages avaient recouvert le soleil et la nuit semblait déjà tombée.

– Où est monsieur Raynes ? demanda soudain Fag-End.

Dans l'agitation effrénée des dernières minutes, personne ne se souvenait l'avoir vu depuis le matin.

– Où qu'il soit, il a dû observer le changement de temps, déclara Julian Wilde. Il va revenir.

Au moment même où il finissait de parler, de larges gouttes de pluie commencèrent à crépiter sur la façade de la maison. Une brusque bourrasque annonça le début des hostilités. Almeda tournait nerveusement, exaspérée par l'approche du cataclysme et l'absence de son maître. Elle grognait dès que quelqu'un s'approchait d'elle, y compris Anne ou Fag-End. Les chats, tapis dans un coin, faisaient semblant de dormir.

– Il devrait déjà être là, rétorqua Christopher Lawrence après un long silence. Il faut aller à sa recherche !

Le pirate qui surveillait l'extérieur parut comme happé par le vent. A grand peine, il parvint à retenir la porte et la ferma du mieux qu'il put. La tornade était arrivée à la vitesse d'un cheval au galop.

Pendant quelques minutes, chacun espéra entendre tambouriner à la porte. Rien ne vint. Il fallut alors se rendre à l'évidence : Ismaël Raynes ne viendrait pas dans cette tourmente. Terrifiée par un drame qu'elle redoutait, Anne éclata en sanglots. Christopher Lawrence fit la grimace et échangea un regard avec Julian Wilde. Ni l'un ni l'autre ne savaient comment reconforter une fillette morte de terreur et en larmes. Connel, toujours silencieux, n'était guère plus expérimenté.

Ce fut Fag-End qui prit l'initiative avec autorité.

– Ne crains pas. Monsieur Raynes est un homme sensé. Il était certainement trop loin d'ici et il s'est mis à l'abri. Quand la tempête sera calmée, nous le verrons apparaître!

– C'est affreux, Fag-End! Ecoute le vent! J'ai l'impression qu'il va arracher la maison. J'ai peur!

Sans paraître le moins du monde embarrassé par la situation, le pirate l'attira contre lui en lui murmurant à l'oreille des paroles que personne d'autre qu'elle ne pouvait entendre tant le bruit environnant était assourdissant. La vision de la jeune fille dans les bras du criminel suffisait aux trois hommes qui, malgré leur surprise et leur réticence pour tant de familiarité, n'en étaient pas moins reconnaissant à Fag-End de faire ce dont ils étaient incapables.

La nuit passa très lentement. La maison et les grottes vibraient sous les assauts de la tornade. A chaque instant, les îliens s'attendaient à ce que quelque chose cède et les laisse exposés à la fureur de la nature. L'eau tombait en torrents. Par instants, le craquement de la foudre toute proche dominait les mugissements du vent.

Lorsque la pendule sonna neuf heures, chacun estima que les bourrasques faiblissaient et que le son de la pluie se faisait moins violent. Julian Wilde consulta le baromètre. Celui-ci remontait presque aussi rapidement qu'il était descendu. Fag-End fit une tentative pour voir ce qui se passait dehors. Le jour était levé depuis longtemps. A l'horizon, les nuages se déchiraient pour laisser la place à du ciel bleu. La pluie se faisait plus modérée. On put laisser la porte ouverte.

– Nous n'avons eu que la queue du cyclone, commenta le pirate en servant à chacun une tasse de thé bienvenue. C'est une chance.

– Ce n'est pas l'œil? demanda le docteur, sceptique, redoutant une nouvelle attaque.

– Non.

Julian Wilde confirma.

On se mit alors à attendre avec impatience Ismaël Raynes. Christopher Lawrence que l'inaction et l'enfermement énervaient décida de monter à la ferme pour estimer les dégâts. Il espérait aussi rencontrer le Gallois sur le chemin. Il revint seul, avec des nouvelles mitigées. Le toit de la bergerie s'était effondré, mais apparemment sans dommage pour les moutons. La rivière avait débordé comme prévu, inondant quelques champs. Le verger avait souffert, plusieurs arbres avaient été déracinés. Dans l'ensemble, c'était moins catastrophique qu'on aurait pu le redouter. Sauf qu'Ismaël était invisible.

L'inquiétude devint de plus en plus vive. Le marin aurait dû quitter son refuge aux premiers signes d'amélioration. S'il avait été de l'autre côté de l'île, il fallait compter encore quelques heures avant son retour...

Vers le milieu de l'après-midi, chacun fut convaincu qu'il était arrivé quelque chose. Le beau temps était revenu et même venant de la côte Sud, Ismaël aurait dû être là.

- Je pars! déclara laconiquement Fag-End.
- Il va faire nuit dans peu de temps! objecta le docteur.
- Où allez-vous? Où pensez-vous qu'il est?
- Je prends Almeda avec moi! fut la seule réponse du pirate.

La chienne gémissait depuis la matinée. Dès que Fag-End l'invita à le suivre, elle se précipita.

- Vous partez seul? demanda Julian Wilde.

Fag-End opina :

- Sans vouloir insulter aucun de vous, je suis le plus leste. Et puis, j'aurai Almeda. Je vous l'envoie si j'ai besoin d'aide.

Il n'y avait rien à répliquer. L'endurance du pirate était prodigieuse.

Almeda et son compagnon se dirigèrent sans hésiter vers la montagne. Dans l'esprit de Fag-End, il ne faisait aucun doute que le marin était parti loin de Liberty House. Lors de ses propres pérégrinations, il l'avait vu plusieurs fois se réfugier dans les contreforts du volcan.

Ils traversèrent des zones dévastées. On ne comptait plus les arbres arrachés ou sectionnés. L'enchevêtrement de troncs et de branches était tel que Fag-End devait aider Almeda qui ne pouvait trouver son chemin et qui sautait mal. La progression était extrêmement lente, gênée aussi par l'atmosphère qui se dégageait de la végétation humide et s'évaporait sous la chaleur revenue. De plus, le pirate voyait avec angoisse le soleil baisser alors qu'il était encore dans la forêt. Il faisait de son mieux, sans relâche.

Fag-End s'arrêta un moment pour reprendre des forces à l'orée des arbres. Désormais, c'était la montagne qui s'ouvrait à lui, sans arbres pour le ralentir. Et Almeda n'avait plus besoin d'être portée.

C'était faire preuve d'optimisme. En raison des pluies diluviennes, la terre avait glissé par endroits. Il fallait franchir des éboulements instables. Les pierres roulaient sous les pieds, rendant la progression encore difficile. Le pirate redoubla de précautions. Il ne s'agissait pas de se tordre bêtement le pied ou de chuter. Il était là pour retrouver Ismaël Raynes, pas pour être victime d'une fracture ou d'une entorse.

Soudain, le manège de la chienne le cloua sur place. Elle tournait sur elle-même, grattant le sol fraîchement dénudé, aboyant plaintivement.

Était-il possible que le marin fût sous cet amoncellement de gravas, de boue et de cailloux? Dans ce cas là, quelle chance avait-il eu de survivre? Allait-il ne retrouver qu'un cadavre? Un sanglot le prit à la gorge. En se mettant en route, il avait imaginé trouver un blessé, pas un mort. Surtout pas Ismaël Raynes mort. L'homme qui lui avait redonné une identité en l'appelant son ami...

Il se reprit vite. Pleurer ne servait à rien. Chaque minute comptait. Il fallait creuser, là où Almeda semblait le lui indiquer. Il n'avait que ses mains et sa hache. Il trouva une grosse pierre plate et se mit à creuser comme un fou cet amas monstrueux. Dès qu'il avait le sentiment de progresser, la terre s'éboulait à nouveau, effaçant le travail des dernières minutes. Il comprit qu'il n'y arriverait pas. La nuit tombait. Il ne fallait pas compter sur ses compagnons. Au

mieux, en leur envoyant Almeda, ils ne pourraient être là que le lendemain dans la journée. Alors, il continua frénétiquement, épuisé, sanglotant d'impuissance et de fatigue. Soudain, il heurta un bloc dur. Qu'était-ce ? La montagne ? Un rocher qui avait roulé à cet endroit ? Qu'y avait-il en dessous ? Ismaël était-il écrasé sous son poids ? Almeda, voyant que son compagnon s'était un instant arrêté de creuser, se mit à aboyer avec fureur. Fag-End n'en douta plus. Ismaël Raynes, mort ou vivant, était là.

– Tais-toi !

Il lui avait semblé entendre un appel. Il en doutait car le vent soufflait à ses oreilles. Il percevait mal les sons et Almeda aboyait comme une enragée. Mais après avoir crié à son tour, il fut certain qu'on lui répondait, une voix très lointaine, très assourdie. Ismaël Raynes était vivant. Plein d'une nouvelle ardeur, Fag-End reprit son ouvrage, oubliant ses mains en sang et ses muscles si douloureux. Soudain, dans l'excès de son énergie, sa pierre plate lui échappa.

– Aïe ! fut l'immédiate réponse.

– Ismaël ! rugit Fag-End en écho.

– Je suis là !

– Où «là» ?

– Dans la direction de la pierre que vous m'avez lancée.

Fag-End n'y voyait quasiment rien. Il s'avéra, après explication qu'il avait réussi à faire un trou au-dessous duquel Ismaël se trouvait et que l'orifice de la grotte était obstrué par un énorme rocher. Pratiquer une ouverture assez grande pour laisser passer un homme fut malaisé. Dans une obscurité totale désormais, guidé par les conseils du marin, il ôta ses vêtements et les noua les uns aux autres pour en faire une corde. N'ayant pas prévu ce genre de sauvetage, il avait omis de prendre avec lui un cordage et regrettait amèrement son imprévoyance. Echouer si près du but, c'était impensable. Mais sa ténacité lui permit de faire enfin apparaître le corps du Gallois à l'air libre. Leur premier mouvement à tous les deux fut de s'étreindre fortement sans dissimuler leurs larmes de soulagement.

En quelques mots, Ismaël raconta son aventure : il était venu dans cette grotte qu'il connaissait bien pour y prier de temps en temps. L'ouragan l'y avait surpris. Il n'avait éprouvé aucune crainte, certain qu'il ne risquait rien à l'abri de la paroi basaltique, certain aussi que ses amis ne s'inquiéteraient pas de son sort. Au milieu de la nuit, il avait senti la terre trembler. Peu après, il avait remarqué qu'il ne voyait plus aucun éclair et qu'il entendait à peine les craquements du tonnerre pourtant si proches quelques instants plus tôt. Il s'était alors aussitôt aperçu que l'entrée de la grotte était bouchée. Comme il n'y voyait rien, il ne savait plus comment se diriger. Il dit alors tranquillement qu'il s'était préparé à mourir.

– J'ai repris espoir en entendant Almeda, poursuivit le marin en caressant la tête de sa fidèle compagne. Si elle était là, elle risquait d'être en compagnie. Seulement, j'ignorais ce qu'il y avait de l'autre côté. Peut-être la liberté était-elle inaccessible. J'ai prié quand même. Et comme en réponse, j'ai reçu sur l'épaule une pierre inattendue ! Jamais je n'aurais pensé qu'il était si agréable de se faire lapider !

Le pirate devinait le sourire d'Ismaël à cette remarque pleine d'humour. Il aimait cette distance qu'il parvenait à prendre par rapport à son emmurement. Le pauvre homme avait dû passer par des moments horribles.

En raison de l'heure et de la profonde obscurité, il était impensable de songer à regagner Liberty House. Mais il fallait rassurer ses habitants. Fag-End n'avait ni papier, ni crayon. Il demanda à son compagnon son mouchoir et de ses doigts maculés de sang et de terre, il écrivit ce seul mot : «sauvé». Après quoi, il noua le mouchoir autour du cou d'Almeda. Ismaël se chargea d'expliquer à sa brave chienne qu'il lui fallait retrouver les autres colons. Elle fila à toute allure sachant bien ce qu'on attendait d'elle. Après son départ, les deux hommes se calèrent dans un coin pour avaler quelques vivres que le pirate avait eu la sagesse d'emporter avec lui. Ainsi restaurés, ils se lovèrent comme ils purent sur le sol inconfortable et, épuisés, s'endormirent comme des masses. Lorsqu'ils se réveillèrent, ankylosés, Almeda était couchée entre eux deux.

Le retour fut laborieux. Ismaël avait faim. Fag-End, quant à lui, subissait le contrecoup de ses efforts démentiels de la veille et de ces émotions violentes. Sa nature si nerveuse réagissait mal à ce genre d'agression.

Anne fut la première à les apercevoir car elle avait passé la matinée à guetter leur retour. Elle se précipita vers le Gallois et lui tomba dans les bras.

– Oh, Ismaël, j'ai eu si peur ! Si peur !

Le marin l'embrassa en souriant :

– C'est fini, petite sœur. Il y a eu plus de peur que de mal puisque me voici. Grâce à Fag-End !

Anne se tourna vers le pirate les yeux humides de larmes :

– Tu es le bon ange de cette île ! Venez tous les deux, je vous ai préparé un bon repas pour vous réconforter !

– Et toi, tu es une vraie petite fée ! déclara Ismaël.

Les deux hommes furent accueillis en héros par leurs trois compagnons. Bien que ni le marin, ni le pirate ne fussent gens à s'attarder sur leurs épreuves, il n'était pas nécessaire d'être grand devin pour comprendre que l'un avait failli périr de la plus atroce manière, enterré vivant dans les entrailles de la montagne et que l'autre avait consumé toutes ses forces pour l'arracher in extremis à cette horrible mort. Fag-End n'avait d'ailleurs pas pu dissimuler l'état de ses mains. Christopher Lawrence, pourtant peu disposé à l'indulgence envers le pirate, mesura ainsi le dévouement dont il avait fait preuve. Il nettoya les plaies, les badigeonna d'onguent et les banda avec soin puis lui interdit tout travail jusqu'à ce que la cicatrisation soit bien amorcée.

Il semblait qu'après cet événement, les diverses pièces de l'échiquier îlien eussent changé de place et de valeur. Les rapports entre les êtres n'étaient plus du tout les mêmes. Ismaël Raynes que les anglais comprenaient déjà si peu et si mal avait franchi un nouveau pas pour s'éloigner d'eux : ayant frôlé une mort atroce, il s'était rapproché de Fag-End, l'homme qui l'avait sauvé. Ce dernier avait abandonné, peut-être provisoirement, son rôle de pirate humble et effacé : il s'était propulsé au premier rang manifestant des capacités de commandement qui l'assimilait à ce statut de chef qui avait été le sien sur la *Jane-Mary*. Le tout sans éclat comme il convient à un vrai meneur de troupe. Force était d'admettre que cette personnalité hors du commun dans le mal réserverait sans doute à ses compagnons d'autres surprises dans le domaine de l'honnêteté. Ainsi que le fit remarquer Ismaël Raynes, on retrouvait généralement les mêmes qualités chez les grands criminels et chez les saints. Christopher Lawrence retroussa sa moustache d'un air méprisant : décidément, le pauvre marin ne s'améliorait pas ! Il était toujours aussi toqué de son pirate, d'autant plus qu'il lui devait désormais la vie ! Ceci étant dit, Fag-End méritait la vie qu'on lui avait laissée

à son arrivée. Il s'était bien assagi, il fallait le reconnaître et quand on avait besoin de lui, il savait donner de sa personne. L'état de ses mains en était une preuve.

Les jours qui séparaient la communauté de la nouvelle année furent essentiellement consacrés à effacer le plus vite possible les cicatrices du cyclone dans la ferme et alentours. Pour le reste, c'était impossible. Chacun s'avouait que, devant le drame qui avait failli endeuiller leur île, les pertes matérielles étaient de simples détails. L'essentiel était qu'Ismaël fût toujours parmi eux. Au près de ce réel bonheur, plus rien n'avait vraiment d'importance.

Chapitre 10

– Non, Anne!

La jeune fille qui venait de parvenir à hisser sur son dos un énorme fagot de bois, s'arrêta net à cette interdiction fort autoritaire. Elle toisa un instant celui qui l'avait faite avant de prendre le chemin de Liberty House. Elle n'alla pas loin. Fag-End se dressa devant elle et, en un tour de main, lui arracha son fardeau.

– De quel droit ? rugit-elle, furieuse.

– Tu le sais bien ! Tu vas te faire mal !

– Et alors, ce n'est pas ton problème ! Je ne suis pas une mauviette !

La jeune fille évitait soigneusement le regard de son compagnon et affectait un sourire moqueur qui dissimulait mal un sentiment de gêne et de culpabilité. Sans laisser à Fag-End le temps de trouver une réponse, elle ajouta :

– J'en ai assez, moi ! Tout le monde me traite comme une petite fille. Ne fais pas ceci, c'est trop dur. Ne fais pas cela, c'est trop lourd. Alors quoi, je n'ai le droit de rien faire parce que je suis une femme ? Je suis cantonnée à la couture, à la cuisine ? Très peu pour moi !

Le rouge de la colère incendiait ses joues. Ses yeux étincelaient. Ses cheveux s'échappaient des liens qui les retenaient. Fag-End, comme subjugué, la regardait d'un air attendri.

– Tu es... précieuse ! murmura-t-il doucement.

– Oui, explosa Anne. Un bibelot, voilà ce que je suis ! Voilà comment on me considère. Eh bien, je ne veux pas être un bibelot ! Je suis normale, quoi !

Tant d'impétuosité égaya Fag-End qui eut ce qui ressemblait à un sourire.

– Tu te moques ! s'écria Anne, mécontente.

– Aucunement. Je cherche seulement à te faire comprendre que ce n'est l'intérêt de personne que tu abîmes ta santé. Il n'y a aucun déshonneur à laisser à de plus forts que toi des charges lourdes. Nous avons chacun nos talents. Je ne vais pas me mêler de faire du vin ou des remèdes, je laisse cela à Monsieur Lawrence. Qu'as-tu à nous prouver ? Que tu es aussi solide que nous ? En quoi est-ce humiliant que tu ne le sois pas ?

– Je ne t'imaginai pas prêchant la raison, grommela la jeune fille, maussade.

Elle s'assit sur le fagot et, plus rêveusement, elle ajouta :

– Tu sais, Fag-End, je ne t'ai jamais dit combien je suis heureuse que tu aies survécu à l'explosion de la *Jane-Mary* !...

Cette fois, ce fut un vrai rire qui secoua le pirate à cette surprenante remarque.

– Tu ris! s'écria Anne, radieuse. Tu ris! Je ne t'avais jamais entendu rire jusqu'à présent. Je suis si heureuse! Tu sembles tellement mieux depuis quelques jours. Plus détendu. Comme apaisé!

– Je peux te retourner la remarque!

– C'est vrai. Je me sens de mieux en mieux. Depuis Noël!

– Même si tu as encore du mal à accepter d'être une faible femme dans un monde masculin?

Un peu de rouge monta à ses joues.

– Ce n'est pas tous les jours facile, souffla-t-elle. Assieds-toi donc!

Fag-End, surpris, hésita, puis obéit et pris place aux pieds de la jeune fille dont la gaieté avait soudainement disparu.

– Je suis... désolé...

– De quoi? Tu n'as pas à être désolé de dire la vérité telle qu'elle est. Et puis, je n'ai que moi à blâmer. Après tout, il faut que j'assume mes choix! Personne ne m'a obligée à venir ici!

Le pirate eut l'air surpris mais ne se permit pas de poser de question à haute voix.

– Oui, quand j'ai fui la *Jane-Mary*... Mais tu ne sais pas. Personne ne sait rien. Comment penses-tu que je suis vivante?

– Je ne veux pas me montrer indiscret... murmura Fag-End, prudent.

– La trop grande discrétion peut être une forme d'indifférence... Veux-tu savoir la vérité?

– Si cela ne t'oblige pas à revivre...

– Des souvenirs qui sont atroces, odieux, répugnants, je te l'accorde. Mais parler peut être une forme d'exorcisme!

Fag-End fit une moue qui semblait vouloir dire qu'aucune parole ne suffirait jamais à exorciser le passé.

– Parle, dit-il cependant. Comment as-tu abouti ici? Tu as sauté avant l'explosion, n'est-ce pas?

– Oui. Tom Brown, plus qu'à demi ivre était monté sur le pont, me laissant libre, pour une fois. Tu me connais, je suis impulsive. La proximité de la terre a fait germer en moi un projet fou. Je n'ai plus eu qu'une seule idée, me venger et fuir. Il aurait été scandaleux de laisser tous ces crimes impunis. Il fallait laver mon ignominie dans le sang. En fait, c'est dans le feu que je l'ai fait. L'incendie que j'ai allumé s'est vite propagé, la soute était à deux pas. Je n'ai vraiment eu que le temps de me laisser glisser à l'eau et de nager quelques brasses pour m'éloigner. La *Jane-Mary* a envoyé *ad patres* tous ces suppôts de Satan.

Elle se tut, observant Fag-End d'un air de défi.

– Pourquoi n'es-tu pas allée au bout de ta vengeance? demanda enfin le pirate d'une voix basse. Pourquoi m'as-tu laissé en vie quand tu as découvert que j'étais aussi sur cette île, que j'avais échappé au carnage?

– Pourquoi ne l'aurais-je pas fait? rétorqua la jeune fille avec hauteur.

– Tu sais parfaitement que j'étais responsable de l'abordage du bâtiment sur lequel tu te trouvais! Le massacre de l'équipage, j'y ai participé, non? Tu ne peux nier que j'étais un des hommes les plus féroces de la *Jane-Mary*.

– C'est vrai. Mais je ne peux nier non plus que parmi cet équipage de brutes, tu aies été le seul à me respecter et à refuser de te comporter comme une bête!

– Avant de me tresser une couronne de lauriers, tu aurais pu t'interroger pour savoir si ce refus avait une cause aussi noble que tu le prétends!

Les yeux d'Anne lancèrent des éclairs.

– Ne t’avis pas devant moi, Fag-End ! Tu sais qu’entre nous, c’est parfaitement inutile.

Le pirate baissa la tête, pâle de confusion.

– Je terminerai ce que j’ai à dire, reprit la jeune fille, fiévreusement. Sur cette île, je me suis aperçue avec horreur qu’il n’y avait que des hommes. Oh, pas bien nombreux, mais des hommes quand même. Tout risquait de recommencer. J’avais fui pour retrouver le même enfer. Je me suis jurée de tuer à nouveau si j’étais menacée. Malade, mourante, j’ai appris que je devais la vie, par deux fois, au pirate Fag-End, lequel avait miraculeusement survécu à l’explosion. J’ai su après ce qui s’était passé. J’ai écouté aux portes, pour en apprendre davantage sans me découvrir. J’ai entendu Ismaël défendre l’homme qui se cachait derrière le criminel. Toutes les preuves étaient bonnes pour lui. Il avait foi en l’être humain, autant en toi qu’en moi, nous que la souffrance avait ravalés au rang de monstres sanguinaires. Grâce à tout ce que j’ai entendu durant ces jours de solitude, j’ai trouvé le chemin de cette communauté d’hommes, j’ai appris à faire confiance, j’ai commencé à songer qu’il fallait peut-être pardonner pour continuer à avancer... Pour moi, le pardon était plus accessible parce que ces bandits étaient morts. Maintenant que je les avais tués, je pouvais leur pardonner. Ismaël ne sait pas que je suis aussi une criminelle, que j’ai goûté avec joie aux délices de la vengeance. D’une part, je voulais partager en premier ce secret avec toi. De l’autre, je n’étais pas très à l’aise pour l’avouer à notre ami. Me pardonnes-tu d’avoir exterminé tout l’équipage de la *Jane-Mary* ? Tu devais y avoir des amis, malgré tout !

Fag-End releva vivement la tête, le regard durci d’angoisse et d’horreur. Il était presque verdâtre.

– Des amis ? Dans cet enfer ? Tu m’as arraché à un abominable esclavage ! Tu as sauvé cette île et ceux qui y habitent ! Ce n’est pas du pardon, mais de la reconnaissance. Je... Tu...

Une émotion envahissante le suffoqua. Il ne put poursuivre.

Ni Anne, ni lui ne surent ce qui s’était passé, comment la chose était arrivée : ils se retrouvèrent dans les bras l’un de l’autre, mêlant leurs larmes et pourtant délicieusement bien. Reprenant conscience en même temps, ils se regardèrent, puis, doucement, leurs lèvres se scellèrent dans un premier baiser, chaste et pudique, qui effaçait la souillure et les obscénités de la *Jane-Mary*.

Ce fut la tombée de la nuit qui les ramena à la réalité. Ils allaient être en retard. Ils auraient pourtant bien prolongé ces moments de paix et de tendresse.

Lentement, ils regagnèrent Liberty House et déposèrent le fagot responsable de tout dans le bûcher avant d’entrer dans la cuisine. Leur dispute concernant le partage des travaux fut donnée comme explication de leur retour tardif.

– Ah, c’est bien, Fag-End, déclara Christopher Lawrence d’un ton approbateur. Vous avez eu raison. Je suis heureux de ne pas être le seul à dire à cette enfant d’être raisonnable. Mais j’ai parfois l’impression de prêcher dans le désert.

Julian Wilde opina du chef tandis qu’Ismaël esquissait un sourire plein d’humour.

– Vous êtes tous complices, si je comprends bien, ronchonna la jeune fille, affectant de bouder pour ne pas trahir son beau rêve.

Elle mangea à peine tant elle était perdue dans ses pensées et le souvenir lumineux de cette fin d’après-midi. Fag-End parut de même fort distrait pendant la soirée, accumula les erreurs et les maladresses et échappa de justesse

aux remèdes du docteur après avoir imprudemment admis qu'il devait avoir de la fièvre.

Lorsqu'il se coucha, Christopher Lawrence, comme ses compagnons, était certain que le pirate couvait quelque chose et que le lendemain, le malade récalcitrant finirait par admettre qu'il avait besoin de soins.

A son réveil, il fut déçu de voir ses prédictions s'avérer totalement fausses. Fag-End, fringant, s'était levé aux aurores pour aller pêcher et, dans la cuisine, s'activait à préparer les poissons et les crustacés qu'il avait ramenés. Il accueillit le docteur avec ce qui, chez lui, pouvait passer pour un large sourire. Le fait, bien qu'il fût totalement inédit et exagéré, ne suscita chez le bénéficiaire aucun soupçon. Christopher Lawrence monta donc aux ateliers l'esprit tranquille.

– Chris! Vite!

– Monsieur Lawrence!

Les voix de Connel et de Raynes, éloignées, tendues, trahissaient l'urgence. Abandonnant là outils et animaux, Christopher se précipita dehors.

– Quoi? Où êtes-vous?

En regardant autour de lui, il aperçut une agitation au moulin. Connel courait vers lui avec de grands gestes. Raynes, accroupi sur la berge, était penché sur ce qui semblait un corps inerte. Julian Wilde apparut alors, ce qui permettait de connaître l'identité du corps.

En quelques instants, sans écouter les propos confus d'Alan, le docteur fut sur place, devant un Fag-End trempé et couvert de sang.

Un rapide examen lui permit de trouver la provenance de l'hémorragie. A l'épaule et surtout à la tête deux plaies béantes saignaient abondamment. Il en rapprocha aussitôt les lèvres avant d'effectuer un pansement avec les moyens du bord. Les chemises de Raynes et de Connel servirent de bandage provisoire.

– Un brancard! Bon sang! Ne restez pas plantés là sans rien faire, bande d'abrutis!

Cet ordre peu aimable anima les trois statues que le drame avait pétrifiées.

– Raynes, allez préparer la chambre, de l'eau chaude, ma trousse médicale, du linge propre! Connel, Wilde! Vite, pour l'amour du Ciel!

Le marin détala. Les deux autres ôtèrent la porte du moulin de ses gonds. Puis, avec l'aide de Christopher Lawrence, ils y placèrent le blessé. Fag-End respirait à peine. Ses membres étaient glacés, son visage d'une mauvaise teinte grise. Pendant tout le trajet jusqu'à Liberty House, le docteur, très inquiet lui tint le poignet, perdant parfois son pouls intermittent et aboyant des consignes de douceur aux deux porteurs qui faisaient ce qu'ils pouvaient.

Avant d'entrer dans la chambre, Christopher grommela :

– Où est la fillette?

– Dans le potager, je crois! répondit Ismaël.

– Elle sait?

– Non!

– Eloignez-là d'ici!

Cette délicatesse fit frémir les trois hommes : elle était l'aveu d'une situation extrêmement critique.

Durant les heures qui suivirent, le docteur se consacra au malheureux qui n'avait pas repris connaissance et devait être très affaibli par la perte de son sang. Il était furieux après lui-même de ne pas avoir insisté davantage pour savoir ce que couvait le pirate. Il s'accusait de négligence et, serrant les dents, il se jura qu'il réparerait sa bêtise. Tout à sa mission, il n'avait pas songé que

quatre mois plus tôt, il avait farouchement refusé tous ses services au pirate blessé. Désormais, Fag-End faisait vraiment partie de la communauté et sa disparition prématurée n'était pas envisageable.

Pour autant qu'il pût en juger, le bandit souffrait au mieux d'un violent choc à la tête, au pire d'une fracture du crâne. L'hémorragie, en elle-même, pourtant longue et abondante, l'inquiétait moins que les conséquences invisibles du coup qui l'avait assommé.

– Que s'est-il passé ? demanda enfin Christopher Lawrence sans vouloir quitter le chevet de son malade.

Ses amis n'avaient pas bougé non plus. Ce fut à ce moment qu'Anne choisit de rentrer, pour les trouver debout dans la chambre de Fag-End. Elle blêmit. L'intuition de l'amour lui révélait que son bonheur s'était brisé. Mais elle réagit en femme qui sait garder un secret. Son regard se fit coupant. Sa voix était parfaitement calme en répétant :

– Oui, que s'est-il passé ?

Ce fut Julian Wilde qui répondit, très pâle, visiblement encore sous le choc :

– Fag-End et moi travaillions ensemble. Nous réparions la roue du moulin, vous savez, c'était prévu. Comme il est plus souple et plus habile que moi, je l'ai laissé monter. Il devait me prévenir quand la réparation était finie pour que nous puissions faire un essai.

La gorge nouée, il déglutit avec peine. Lui, toujours si maître de lui, ayant élevé l'impassibilité au rang de vertu, était au bord des larmes.

– Il a crié quelque chose que j'ai interprété comme l'ordre de mettre la roue en mouvement. C'est alors que je l'ai entendu hurler. Aussitôt, j'ai tout arrêté, mais il faut du temps pour freiner le mécanisme. Et puis, j'ai entendu Alan qui hurlait à son tour. Je me suis précipité et je l'ai vu qui s'évertuait à ramener le corps de notre ami sur la berge à l'aide d'une gaffe. Ismaël et moi sommes venus à la rescousse. Voilà ce que je peux dire. C'est affreux de me dire que je suis responsable...

– Non !

Tous étaient tellement habitués au silence d'Alan Connel qu'ils sursautèrent en entendant sa voix.

– Quoi, non ? aboya Christopher Lawrence. Tu vas nous dire que Julian n'est pas responsable ?

– Telle que j'ai perçu la situation, je pense qu'il ne l'est pas !

– Et qu'est-ce qui te fait l'affirmer ?

– Fag-End était effectivement sur la roue, comme l'a dit Julian, mais il ne travaillait guère. Je le sais parce que je l'observais et qu'il m'énervait à ne rien faire alors que j'avais un problème avec ma charrue.

– Ce n'est pas franchement l'habitude de Fag-End de ne pas travailler, fit Christopher Lawrence, les sourcils froncés.

Un tel compliment de la part du docteur était plutôt une rareté. L'homme avait ses défauts, mais il savait faire preuve d'honnêteté quand il le fallait. Et Fag-End avait cessé d'être la bête à abattre.

– A quelle distance de nous te trouvais-tu ? s'enquit Julian Wilde.

– Juste de l'autre côté de la rivière. Je voyais parfaitement !

– Y compris son visage ? Comment était-il ?

– Comme hier soir. Très différent de d'habitude... Et pour en revenir à la responsabilité de Julian, quand vous lui avez demandé si vous pouviez remettre en route, il a clairement dit oui !

– Ce qui veut dire que, dans un cas comme dans l'autre, nous avons un problème de communication. Soit vous, Julian, soit Fag-End avez mal interprété ce qu'a dit l'autre. Je pencherais davantage pour que ce soit Fag-End qui soit le vrai responsable de l'accident. Alan nous dit qu'il ne travaillait pas. Je suis convaincu depuis hier qu'il était malade. Il n'a donc pas compris ce qui lui était demandé.

Navrée, Anne ne rectifia pas. Elle seule savait que Fag-End n'était absolument pas malade, mais que, comme elle, il avait vécu ces dernières heures dans une brume de bonheur égoïste qui le coupait du monde. Qu'importait ce que les îliens pussent croire ? L'idylle n'aurait sans doute jamais de suite. Gravement blessé, Fag-End allait mourir, sur le seuil d'un avenir plus souriant. Elle n'aurait plus pour elle que ces doux et déchirants souvenirs. Elle les garderait jalousement, ne laissant personne y accéder. Ils étaient son trésor.

Les inquiétudes de Christopher Lawrence se matérialisèrent au cours de la nuit. Vers quatre heures du matin, alors que Julian Wilde était de garde, l'état du blessé empira brusquement. La fièvre monta, provoquant une vive agitation des membres. Le professeur, peu expérimenté, était terrifié. Il faisait de son mieux pour empêcher le malheureux d'arracher ses pansements. Il humectait ses lèvres desséchées d'un breuvage frais, à base de citron, de fleur d'orange et de décoction de quinquina. Dans l'espoir de faire baisser un peu la température, il changeait très souvent les compresses sur son front brûlant. C'était tout ce qu'il pouvait faire en attendant la relève. Christopher avait un sommeil de plomb quand il dormait. Le réveiller prendrait du temps et obligerait Julian à quitter des yeux son malade qui risquerait bien d'en profiter pour échapper à son contrôle et provoquer une nouvelle et cette fois fatale hémorragie.

Il espérait le docteur. Ce fut Ismaël qui entra expliquant que Christopher qui s'était endormi tard avait besoin de se reposer.

La fièvre augmenta encore au petit matin, à une heure où, d'ordinaire, elle a tendance à diminuer. Elle provoqua bientôt un délire furieux qui s'ajouta aux contorsions convulsives que le garde-malade avait bien du mal à maîtriser. Il sursauta lorsque dans le flot de grognements à peine articulés, il reconnut son nom. D'abord, il crut rêver, puis, comme le phénomène se reproduisait, il dut admettre que c'était bien lui que le pirate appelait.

– Je suis là, mon ami, murmura Ismaël en se voulant le plus réconfortant possible, mais ignorant si ses paroles atteignaient le cerveau congestionné. Je suis là. Soyez sans crainte, je ne vous abandonnerai pas !

– Non, il n'est pas là... monsieur Raynes... Il n'est pas là... Ismaël... Il ne répond pas... Il me laisse mourir... Je ne veux pas mourir... Ah !...

Une douleur aigue lui fit pousser un gémissement d'agonie. Son visage se convulsa et s'inonda d'une sueur abondante. Il resta quelques instants inerte dans les bras du Gallois, la respiration irrégulière et sifflante avec un râle au fond de la gorge. Ismaël, proche de l'épouvante, ne savait que faire. Il craignait que le malheureux ne s'éteigne lors d'une crise plus violente. Comment le soulager ? Il comprit mieux l'état d'épuisement de Julian Wilde après quelques heures à son chevet.

– Monsieur Raynes... Monsieur Raynes... Pourquoi ne dites vous rien ?... Parce que vous ne pouvez pardonner... Pas de pardon... Oh, si tu savais... Mon Dieu... oh, ma tête ! Ahhh !...

Ismaël n'eut que le temps de lui saisir les bras pour les lui immobiliser. Il s'était dressé, hagard, les yeux pleins de larmes, les mains déjà crispées sur le

pansement qui enserrait sa tête. Malgré son état, sa force restait herculéenne, décuplée par la souffrance. Combien de temps résisterait-il aux assauts qui broyaient son crâne ? Une vague plus forte afflua, extirpant de ses entrailles un hurlement de bête frappée à mort.

Lorsque Christopher Lawrence, en petite tenue, ayant bondi de son lit avant même d'être réveillé, fit irruption dans la pièce, Ismaël recouchait doucement un corps inanimé.

– Il vit ! rugit-il après une écoute passionnée. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

Le marin expliqua qu'il n'avait pu laisser Fag-End seul une seconde.

– Très juste. Il délire, n'est-ce pas ? Que raconte-t-il ?... Ah, le pardon... Le remords, pour tout arranger. Nous avons bien besoin de cela dans l'affaire ! C'est vrai que l'âme est aussi malade que le corps... Enfin, il ne va peut-être pas vouloir mourir avant de se mettre en règle avec les hommes et avec Dieu, s'il croit en Dieu, ce que je ne pense pas ! Mais si c'est ainsi, cela nous laisse un peu de répit et donc d'espoir ! Il va essayer de survivre jusqu'à ce qu'il se croit pardonné...

Quatre jours s'écoulèrent qui prouvèrent la justesse de ce raisonnement : Fag-End ne mourait pas. Les périodes de fièvre alternaient avec des phases de prostration de plus en plus longues. La voix se faisait plus faible, les contorsions et les mouvements nerveux moins violents. Il apparaissait évident que ses forces déclinaient.

Un soir, il ouvrit les yeux. Son regard égaré, noyé, parcourut la pièce déjà sombre.

– Monsieur Raynes... Ismaël... je veux monsieur Raynes... Je... je vais... mourir...

Julian Wilde rugit intérieurement. Pourquoi fallait-il que cela tombe à nouveau sur lui ? Il lui était impossible de quitter le malheureux ! Où était le marin, d'ailleurs ? Sans perdre le blessé des yeux, il ouvrit la porte et appela. Anne surgit aussitôt.

– Où est Ismaël ?

La jeune fille qui ne vivait plus depuis le drame, dormant à peine et mangeant encore moins, comprit le sens de la question.

– Il va... mourir... murmura-t-elle d'une voix atone, comme s'il était évident pour elle que le pirate voulût mourir entre les mains de l'homme qui lui avait montré le chemin du pardon. Elle n'en était même pas jalouse. Elle savait qu'une fois Fag-End mort, ce serait son tour. La vie sans lui n'aurait plus aucun sens. Elle le rejoindrait dans l'au-delà.

– Oui, répliqua brutalement le professeur, détestant voir dans un miroir les émotions et la tristesse qu'il se refusait d'exprimer. Oui, et il veut voir Ismaël !

Anne lui lança un regard de haine et de détresse avant de courir dehors. Julian Wilde s'imagina qu'elle avait fui et fut très étonné quand le marin arriva précipitamment quelques minutes plus tard.

– Occupez-vous d'Anne ! s'écria-t-il hors d'haleine. Elle me fait peur !

Julian Wilde sortit aussitôt, laissant son compagnon dans la chambre où Fag-End dérivait déjà vers le néant.

– Je suis là, mon ami ! Regardez ! Je suis là ! Fag-End ! Fag-End, m'entendez-vous ? Réponds-moi, Fag-End !

N'obtenant aucune réaction, redoutant d'être arrivé trop tard, il prit la main qui reposait sur le drap, la pressa, la secoua, alla même jusqu'à la pincer

tout en appelant le blessé d'une voix pressante. Au bout d'une attente qu'il jugea interminable, le pirate battit des paupières. Ses yeux se posèrent avec effort sur le marin à ses côtés et un éclair d'intelligence indiqua qu'il l'avait reconnu. Il paraissait lutter contre un engourdissement de tout son être. Il ouvrit plusieurs fois la bouche, cherchant visiblement à parler. Aucun son n'en sortit. Une expression d'effroi intense fit vaciller son regard. Rassemblant par une suprême volonté les lambeaux d'une énergie moribonde, il finit par articuler :

– Par... don... ne...

Il sembla avoir quelque chose à ajouter qui ne pouvait franchir ses lèvres. L'affolement de ne plus pouvoir communiquer troubla ses prunelles. Les paupières trop lourdes se refermèrent sur cette angoisse indicible.

Le devoir d'Ismaël lui apparut dans un éclair fulgurant. Fag-End, à l'article de la mort, implorait son ami de l'aider à se mettre en paix avec Dieu et avec les hommes avant de s'abandonner à l'éternel sommeil. Il fallait donc répondre à cette ultime demande dans la pureté d'une âme droite, sans prétendre être ce qu'il n'était pas, sans s'arroger des droits qu'il ne possédait pas. Le chrétien qu'il était, de même qu'il n'aurait pas hésité à baptiser sur l'île quiconque le lui aurait demandé fit ce que son cœur lui commandait : il posa ses deux mains ouvertes sur le front brûlant du mourant et, à haute voix, prononça les paroles tant attendues :

– Fag-End, que Dieu tout-puissant te pardonne comme je te pardonne et qu'Il t'accueille dans Son infinie miséricorde. Qu'il te bénisse... au nom du Père... et du Fils et du Saint-Esprit...

– A...llé...lui...a !

Fag-End avait ouvert les yeux en murmurant ce mot, lourd de sens. Ils rayonnèrent un instant d'un bonheur quasi céleste avant de se refermer, épuisés, vaincus par la maladie.

Ismaël, bouleversé par cette ultime profession de foi dont lui seul pouvait mesurer la grandeur et l'étrangeté, tomba à genoux, partagé qu'il était entre le chagrin d'avoir perdu un être cher et la reconnaissance envers Dieu qui avait permis le repentir du pêcheur.

– Alors ?

Le marin ne répondit pas. Christopher Lawrence, appelé par Julian Wilde, se pencha vers le corps inerte et l'examina longuement.

– Raynes, dit-il enfin en se redressant, la physionomie soucieuse de quelqu'un qui se trouve face à un problème insurmontable. Que s'est-il passé ?

Etonné par cette question idiote, le professeur se rapprocha afin de modérer le docteur si nécessaire.

Plongé dans la prière ou en état de choc, Ismaël resta muet. Christopher insista.

– Mais pourquoi ? demanda Julian Wilde à voix basse. Il était évident que le pauvre garçon n'avait que quelques minutes à vivre. Qu'il soit mort dans les bras d'Ismaël est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux !

Le docteur avait parfois des moments de calme et de gravité qui surprenaient toujours ses compagnons, habitués à ses excès.

– Mais, mon cher Julian, Fag-End n'est pas mort. C'est justement pour cela que je pose la question !

– Fag-End est vivant ? rugit le professeur tandis que le Gallois, sourd et aveugle au monde qui l'entourait, n'entendait rien de ce dialogue.

– Doucement, ne le réveille pas. Car il dort tout à fait paisiblement, notre blessé. Il n'a plus de fièvre. Son pouls est régulier et bien frappé. Plutôt lent. Il respire amplement. Vous n'allez pas tarder à l'entendre ronfler !

– Il dort ? répéta le professeur d'une voix que l'excitation rendait aigue. Vous en êtes certain ? Mais Alan, Ismaël, Anne, vous entendez ?

– Calmez-vous, Julian ! s'écria le docteur sans se rendre compte que les rôles étaient pour une fois totalement renversés. Aurait-il un jour imaginé se plaindre parce que le professeur perdait son flegme habituel ?

– Me calmer ? Mais c'est incroyable ce que vous nous annoncez ! Ismaël ! Réagissez, mon ami !

– Oui, Raynes ! Cessez donc vos bondieuseries. Vos *Dies irae* et vos *Requiescat in Pace* ne servent plus à rien ! Revenez sur terre !

Comme le marin demeurait dans des sphères spirituelles sans se décider à se fixer sur la réalité, l'impétueux docteur, exaspéré, le secoua sans ménagement.

– « Fag-End est vivant ! ». Allez-vous entrer cela dans votre caboche de bois, entêté Gallois que vous êtes ? Regardez ! Touchez ! Jouez à être Saint Thomas, je vous y autorise. Et ensuite, dites-moi, dites-nous ce qui s'est passé !

Il fallut à Ismaël le temps de comprendre, de se pénétrer de l'incroyable nouvelle. Il regarda, comme l'y invitait son compagnon. Il toucha. La main de Fag-End était tiède, aucunement celle d'un homme dont la vie se retirait. Alors, ses premiers mots furent pour exprimer sa reconnaissance de croyant :

– Mon Dieu, merci !

Christopher Lawrence étouffa un soupir excédé avant de dire pour la troisième fois, dans un glapisement coincé au fond de sa gorge contractée :

– M'expliquerez-vous enfin ce qui a abouti à cette soudaine amélioration ? De manière rationnelle, de préférence...

– Y en a-t-il une ? Tout ce que je peux vous dire, c'est que Fag-End voulait demander pardon avant de mourir !

– Cela, nous le savons depuis une semaine ! trancha le docteur, acerbe. Quelle a été votre réaction ? Elle a dû être la bonne si j'en juge par le résultat...

– J'ai seulement fait en sorte d'apaiser son âme inquiète pour qu'il se sente pardonné de Dieu et des hommes...

– Eh bien, ce ne sont pas les portes de la vie éternelle que vous lui avez ouvertes, mais bien celles de la vie tout court. Maintenant que vous avez en quelque sorte lavé sa faute, absous son péché, que vous l'avez réconcilié avec lui-même, avec les autres et si vous le voulez aussi, avec Dieu, il est prêt à repartir ! N'est-ce pas ce qu'on appelle un miracle en jargon chrétien ? Alors, fillette, qu'en dis-tu ?

Pâle et défaite, résolue à se laisser mourir après un dernier adieu au pirate, Anne venait d'apparaître dans l'embrasement.

– Souris donc ! Il n'y a aucune raison de garder une mine lugubre !

Sourire de la mort de Fag-End ? Le docteur le détestait-il donc à ce point ?

– Viens, ma chérie, murmura Ismaël, devinant en partie ce que pouvait représenter pour elle la disparition de Fag-End, pirate et sauveur. Viens constater qu'il n'est pas mort comme nous le redoutions, mais qu'au contraire, il vit !

En automate, elle se laissa conduire vers le lit, prit dans ses mains glacées celles de son ami ainsi que l'y invitait Ismaël. Elle y aurait bien posé ses lèvres si la présence des îliens ne l'avait freinée dans son désir.

Comme si Fag-End, du fond de son sommeil, avait perçu l'identité de celle qui tenait ses doigts décharnés, il poussa le léger soupir d'un dormeur en paix

avec son environnement. La jeune fille, à cet indubitable signe de vie, ne trouva pas dans l'espace restreint de la chambre de quoi contenir son émotion et sa joie. Elle laissa retomber les mains de Fag-End et s'enfuit en courant, laissant ses compagnons interloqués.

– Je n'y comprends rien ! avoua le professeur.

– Il n'y a rien à comprendre ! déclara Christopher Lawrence, méprisant. C'est une femme !

– Et alors ? réagit vivement Ismaël. Est-ce un malheur ou une tare ?

– Les deux, mon cher, les deux ! N'en êtes-vous pas convaincu en voyant le comportement de cette gamine hystérique ?

– Elle n'a rien d'hystérique ! Je ne vous permets pas de l'insulter !

Le docteur fourragea dans sa crinière flamboyante.

– Ne nous disputons pas pour une femme, grommela-t-il. Cela n'en vaut pas la peine !

– C'est vous qui n'en valez pas la peine !

Aussitôt, le marin se troubla tandis que Christopher posait sur lui un regard de connaisseur :

– Eh bien, quelle déclaration ! Moi qui vous croyais un sage garçon qui ne s'énerve jamais, je me suis bien trompé sur votre compte ! Je vous apprécie mieux ainsi, même si en l'occurrence, vous défendez une cause perdue, du moins à mes yeux. Vous avez le droit d'avoir vos opinions. Remarquez, j'aime bien cette gamine. Simplement, grâce à elle, je maintiens que j'ai eu raison de faire le choix du célibat !

Ismaël n'était pas fier de lui. Seul l'épuisement qui avait succédé à la violence des récentes émotions lui avait fait perdre son habituelle maîtrise de langage. Julian Wilde et Alan Connel, par contre, s'étaient fort divertis de cette scène : depuis quelques mois, Christopher trouvait vraiment à qui parler.

La nuit, pour la première fois, fut très calme. Les gardes, maintenues sur ordre du docteur qui refusait de chanter trop vite victoire et ainsi de prendre des risques – une rechute était toujours possible – le prouvèrent. Anne, qui n'avait pas la permission de s'approcher du malade, errait comme une âme en peine, attendant des nouvelles à chaque fois qu'un des îliens sortait. Ismaël, ayant pitié d'elle, la fit entrer et lui montra le blessé.

– Tu vois, il dort encore. Je t'engage donc à en faire autant. Tu as une mine épouvantable.

– Vous aussi. Et j'ai faim !

Ismaël s'aperçut que malgré l'heure tardive ou matinale il partageait cette fringale. Il y avait longtemps que, pas plus que ses compagnons, il n'avait fait un repas correct. Ils s'attablèrent donc devant une omelette, sous l'œil indulgent d'Almeda.

Les jours qui suivirent virent le lent mais net rétablissement de Fag-End dont les plaies s'étaient cicatrisées et qui reprenait intérêt à ce qui se passait autour de lui. Il était malgré tout trop faible pour bouger, ce qui le mortifiait. Dès qu'il essayait de se redresser, il devait admettre que sa tête lui tournait ce qui, déclara le docteur, pouvait aussi être une conséquence du manque de nourriture ces derniers jours. Anne se porta volontaire pour lui préparer des petits plats. Christopher qui lui refusait toujours l'accès de la chambre sous prétexte que ses simagrées nerveuses allaient retarder la convalescence du malade fut obligé de céder. D'ailleurs, Julian, Alan et Ismaël apportèrent leur soutien à la jeune fille en assurant qu'elle était parfaitement calme.

Le blessé dormait quand elle approcha de lui pour la première fois. Était-ce le fumet d'un flan aux crevettes et aux poireaux ou la sensation qu'il y avait là un être chéri ? Toujours fut-il que Fag-End ouvrit les yeux et reconnut la jeune fille. Un feu de bonheur illumina son visage amaigri.

– Anne ! murmura-t-il.

– Mon Fag-End !

Plantant là son plateau et ses victuailles, elle se pencha vers lui, radieuse. Leurs regards se fondirent l'un dans l'autre. Enfin, ils se retrouvaient, après avoir frôlé la séparation inéluctable. Surtout, dans l'épreuve, ils découvraient combien ils comptaient l'un sur l'autre, combien la vie n'était plus envisageable qu'à deux.

– Je t'aime, Anne !

– Je t'aime, mon Fag-End !

– C'est doux de te voir ici ! Tu es mon meilleur fortifiant !

– Tu vas voir, tu vas vite guérir. Nous nous marierons et nous aurons des enfants !

– Nous marier ? répéta Fag-End, songeur, comme si ses rêves les plus fous ne l'avaient pas encore amené à cette possibilité.

– Bien sûr !

– Ce serait si bon...

L'émotion agitait le convalescent qui mangea peu et dont la fièvre ne tarda pas à remonter dès qu'il fut séparé d'Anne. Il aurait donné beaucoup pour que la jeune fille reste tout le temps à ses côtés, mais pas jusqu'à avouer à des oreilles étrangères le secret de son amour si nouveau, si pur, si ardent. Il lui aurait semblé le souiller en le partageant. Alors, il se morfondait en attendant l'heure des repas qui apportait avec elle l'être aimé. Seulement, ces moments là étaient trop courts. Il n'avait même plus l'envie de manger tant il se sentait rassasié par la présence et la vue d'Anne. Les plats refroidissaient. Le malade y touchait à peine et faisait le désespoir de Christopher Lawrence qui constatait qu'il restait toujours aussi faible et chancelant bien que son moral fût le meilleur qu'il eût connu à ce jour. Il comprenait mal cette évolution atypique.

Néanmoins, la volonté du pirate était là, toujours redoutable et même dangereuse car elle l'incitait à commettre des imprudences. Ne chercha-t-il pas un jour à nager dans le lagon, échappant à la vigilance de son docteur qui aurait condamné sans appel cette tentative ? Julian Wilde le trouva par hasard sur la plage, claquant des dents et incapable d'avancer. Il le ramena sans tarder à son lit en lui faisant d'amicaux reproches, mais promit de ne pas ébruiter cette incartade. Cet incident servit de leçon. Dès lors, Fag-End ne sortit plus jamais seul.

Julian Wilde profita d'une de ces occasions où il promenait le convalescent pour élucider un point qui le taraudait depuis l'accident : en était-il ou non responsable ? Toutes les assurances de Christopher Lawrence et d'Alan Connel ne l'avaient pas convaincu et il voulait entendre la version de l'intéressé.

– C'est moi qui suis à blâmer, admit Fag-End sans aucune hésitation. Je vous ai entendu, mais pas écouté, ô honte. Et pour corser le tout, j'ai répondu au hasard. Tout est de ma faute. Je suis désolé car non seulement, je vous ai tous inquiétés pendant de longs jours, mais en plus, je vous ai fait croire que vous étiez responsable de ce qui m'arrivait !

– Ce n'est pas si grave, répondit le professeur en esquissant un sourire. Je suis surtout heureux que tout se soit bien terminé pour vous ! Nous avons eu si peur de vous perdre !

L'accent de sincérité était indéniable. Le pirate parut vivement ému et ne sut quelle contenance adopter. Chaque jour qui passait lui prouvait combien il était désormais intégré dans la petite communauté. Cela le rendait plus honteux encore de son passé.

Chapitre 11

Comment se faisait-il que l'austère Julian Wilde, après cinq mois de difficile cohabitation, en était venu à considérer Fag-End comme l'une des personnalités les plus sympathiques qui lui eût été donné de fréquenter dans sa vie ? Il n'était pourtant pas si loin, ce jour où le professeur s'était ouvert à Raynes de sa peur viscérale du criminel. Il se souvenait de ce sentiment qui, par sa violence et sa soudaineté, lui tordait les intestins. Cela avait duré longtemps... Mais il ne se rappelait plus du tout quand il avait arrêté de craindre pour sa vie, quand la présence du bandit avait cessé de l'épouvanter. Qui avait changé ? Le pirate ou lui-même ? Un an plus tôt, il ne se serait jamais posé pareille question. Il n'aurait douté de rien. Or tout semblait s'être métamorphosé autour de lui. Ismaël Raynes, après dix ans de retrait attentif, s'était manifesté comme le vrai chef de l'île dès qu'il y avait eu danger. Christopher Lawrence, pourtant la perle des hommes, avait affiché le côté mesquin de son caractère en n'accordant aucun crédit au pirate. Heureusement, il commençait un peu à s'amadouer depuis l'accident du moulin. Alan Connel, tout en restant taciturne, avait plusieurs fois pris ses distances avec son ami d'enfance. A quoi était-ce dû ? L'arrivée de Fag-End et d'Anne avait-elle donc eu ces conséquences, en jouant le rôle de révélateur ? Dans toutes ces transformations, le professeur dérivait. Peu porté à l'introspection, il éprouvait beaucoup de malaise, incapable, dans l'état présent de son cheminement, de prendre conscience que lui, comme les autres, était en devenir et que, par la force des choses et surtout des personnes, il avait évolué. Il découvrait avec surprise qu'il recherchait les occasions de se rapprocher de Fag-End et qu'il se proposait toujours pour l'entraîner dans les promenades recommandées par le docteur.

Pourquoi cette attirance ? Que lui apportait la compagnie du pirate ? Depuis Noël, la donne n'était plus la même. Il soupçonnait en lui un homme intelligent. Le jeu d'échecs n'avait pas été étranger à cette découverte. Il était donc curieux de savoir si les compétences du pirate se résumaient à une très grande maîtrise de la stratégie ou s'étendaient à d'autres domaines. Il l'avait vu plusieurs fois plongé dans les livres de la bibliothèque, parfois des recueils de poésie, souvent des ouvrages de philosophie ou de religion, ce qui était assez surprenant pour un marin et encore plus pour un écumeur des mers. Fag-End était un mystère. Un problème. L'esprit alerte et acéré du professeur ne demandait qu'à le résoudre.

Il s'y employa durant les heures qu'ils passèrent ensemble dans le but avoué de fortifier le convalescent en l'obligeant à faire de l'exercice. Il trouva en lui un être ouvert, réceptif, prompt à saisir la pensée ou le raisonnement d'autrui, à mille lieues du pirate si effacé et torturé de sa deuxième période. Fag-End lui donnait la réplique, n'hésitant pas à le contredire, à lui poser une question

embarrassante, à le pousser dans ses retranchements. Il ne paraissait jamais perdu, même quand le professeur se laissait aller à des raisonnements d'une rare abstraction. Mais il cultivait l'art de la déroboade. Soudain, au milieu d'une conversation passionnante, il s'arrêtait brusquement. Au début, Julian Wilde s'y laissa prendre et crut à de la fatigue. Avec la répétition, il s'habitua à ces digressions. Le pirate était tombé en arrêt devant une fleur, un oiseau, un caillou, un nuage, un poisson. Tout ce qu'il voyait, entendait, sentait, pouvait retenir son attention. Dans ces cas là, les yeux brillants, il prenait son compagnon à témoin. Julian Wilde hochait poliment la tête, sans comprendre ni partager son enthousiasme. Quoi de plus banal qu'une feuille ? Qu'une pierre ? Que le cri du pétrel ? Pas de quoi se pâmer d'admiration ! Alors qu'une équation... Fag-End ne se laissait plus entraîner. C'était à son tour de vouloir communiquer sa flamme. Peine perdue. Le professeur était absolument inaccessible à ce qui faisait tant vibrer le convalescent. Pour échapper à son malaise, il essayait de trouver d'autres sujets de conversation, comme l'aménagement de leur île. Là encore, leurs conceptions divergeaient. Julian Wilde limitait ses ambitions à des réalisations purement utilitaires. Fag-End, qu'il s'agit du poulailler, d'une armoire, du réaménagement des ateliers, ajoutait à ces projets une touche d'originalité, des enjolivements, de petits détails insignifiants qui faisaient dire au professeur d'un ton dédaigneux :

– Inutile, c'est une perte de temps. Allons à l'essentiel !

Fag-End ne répliquait pas. Seul son regard reflétait une indulgence amusée.

Julian Wilde ressortait toujours de ces promenades frustré et découragé par le gouffre qui le séparait de son compagnon au moment où il s'imaginait qu'il l'approchait de près. C'était un défi pour son esprit si cartésien. Il se demandait sincèrement si la fascination qu'exerçait le pirate sur lui ne résidait pas dans ce domaine mystérieux dont il ignorait que le nom fût « beauté ».

Le pauvre homme, déjà déconcerté par l'approche d'un champ de connaissances qu'il n'avait jusque là pas soupçonnées, était loin de se douter qu'il ne découvrirait là que la partie émergée de l'iceberg. La partie immergée était à son cerveau ce que la *Critique de la Raison Pure* était aux Papous. Elle n'existait même pas !

Était-ce la certitude de se heurter à un mur qui, un après-midi, poussa le pirate à décliner l'offre de promenade du professeur ? Il prétextait sa fatigue et la nécessité de s'occuper à son rythme du jardin fort négligé ces derniers temps. Julian Wilde qui ne distinguait pas un iris d'un lys n'insista pas. Il laissait les soins des plantes à des amateurs éclairés.

Apprenant cette décision, Ismaël Raynes descendit plus tôt des champs afin de ne pas laisser le convalescent seul trop longtemps. Il se demanda ce qui avait motivé cette interruption dans les promenades quotidiennes avec le professeur. L'un et l'autre semblaient se trouver bien du temps passé ensemble. Il n'était pas jaloux mais cette intimité l'intriguait. Qui en était le grand bénéficiaire ? Sans pouvoir l'affirmer, il lui semblait que c'était Julian Wilde.

– Ah, monsieur Raynes, vous tombez à pic. J'avais un grave problème à vous soumettre.

Comme Fag-End dédoublait des œillets, le marin crut qu'il s'agissait d'une question de botanique mais le regard profond trahissait des préoccupations beaucoup plus intérieures. Il comprit que le sarclage qu'il s'était promis de faire risquait d'être fort symbolique. Il s'en réjouit plutôt. Il y avait très longtemps qu'il n'avait pas eu l'occasion de converser sérieusement avec l'ancien

pirate. Que s'était-il passé en lui depuis sa maladie et le pardon accordé qui l'avait fait revivre ? Ils n'en avaient jamais parlé. Fag-End en avait-il gardé un souvenir conscient ou toute l'affaire s'était-elle déroulée dans l'antichambre de la mort ? Après tout, cela ne le regardait pas. L'essentiel était que le convalescent allât mieux au moral comme au physique. Et même si ce jour là, les yeux reflétaient un peu d'angoisse, ils n'avaient rien de commun avec leur expression d'avant Noël, plus précisément d'avant l'accident de la montagne. Comme si cet événement avait fait sauter beaucoup de bastions.

– Je vous écoute, mon ami.

Fag-End le remercia d'une inclinaison de tête, farfouilla un moment dans la terre comme s'il avait voulu se donner du courage avant de parler, puis se redressa pour dire d'un ton grave :

– Monsieur Raynes, voilà cinq mois que je vis sur cette île. Cinq mois très durs qui ont souvent été un calvaire, un vrai supplice tant il me semblait être au fond d'un puits aux parois visqueuses sans espoir d'en sortir. La corde que vous ne cessiez de me lancer, dans votre grande bonté, cassait ou était trop courte ou je la laissais échapper de mes mains gourdes. Et une fois que je l'ai eu saisie, j'ai eu bien du mal à remonter au jour. Je crois que j'y suis arrivé. Enfin. Cependant, il me reste une terrible angoisse. J'ai changé mais je redoute d'être à jamais prisonnier de mon passé. Je me sens comme le Lorenzaccio de Musset...

Il s'arrêta brusquement à ces mots, comme contrit.

– Pardonnez-moi pour cette référence littéraire, reprit-il plus fermement. On n'échappe jamais totalement au personnage que l'on a été...

– Avez-vous donc si peu confiance en vous, mon ami ? En Dieu ? En votre entourage ? Etes-vous encore si pessimiste ?

L'ancien pirate réfléchit.

– J'ai chuté une fois. Je peux rechuter à nouveau. Elle est fragile, la frontière qui sépare le bien du mal... J'ai peur de moi...

– Parce que vous ne vous aimez pas !

– Comment ? fit Fag-End, scandalisé.

– Oui, mon ami. Il faut apprendre à vous aimer. Auriez-vous oublié que l'amour chasse la crainte ?...

– Saint Jean si je ne m'abuse ?

– Première épître, en effet. Dieu vous aime, mon ami, dans ce que vous êtes, le bon comme le mauvais.

Le regard de Fag-End s'acéra. Ces propos faisaient écho à ceux d'Anne la nuit de Noël.

– Et vous connaissez aussi ce commandement : «Tu aimeras le prochain comme toi-même», n'est-ce pas ? L'un ne va pas sans l'autre. Comment pouvez-vous aimer si vous ne vous acceptez pas dans ce que vous êtes, à l'image de Dieu ? Oubliez-vous que vous êtes une image de ce Dieu venu nous sauver ? Vous avez en vous une parcelle de divinité. Vous l'avez toujours eue, y compris au moment où vous étiez enfoncé dans le crime. Et Dieu vous a toujours aimé et fait confiance, même à ce moment là. Comment pouvez-vous redouter de rechuter alors que vous avez découvert combien vous êtes aimé ? Avant, vous aviez l'excuse de ne pas le savoir. Mais maintenant ?

Aimé de Dieu... Aimé d'Anne... Aimé de ces quatre îliens qui avaient, chacun à leur manière, apporté leur pierre à sa reconstruction.

– Oui, maintenant, poursuivit Ismaël, soudain éloquent dans son désir de transmettre la foi qui le faisait vivre, non pas foi religieuse, mais avant tout foi en la vie. Maintenant, vous n'êtes plus seul, vos yeux se sont ouverts sur votre faiblesse et sur la miséricorde infinie de Dieu qui vous a arraché à la suction du mal. Reprenez votre dignité humaine. Vous avez déjà franchi une étape le jour où vous avez remis des vêtements décents. Il en reste une très significative : vous portez un nom qui est une insulte à ce que vous êtes redevenu. Il ne convenait déjà pas quand vous n'étiez qu'un pirate. Maintenant, il est scandaleux. Balancez enfin aux orties ce signe infâmant de votre appartenance à la *Jane-Mary* ! Mais...

Ismaël posa sur son compagnon une main très amicale tout en le regardant en face.

– Que tout soit clair entre nous. Je ne vous demande rien sur votre passé. Si vous n'êtes pas prêt à retrouver votre identité, au moins, changez de nom, prenez un pseudonyme. Faites-vous appeler Michel, Joseph ou Charles. Ce nom de Fag-End est tellement abject, tellement inhumain, tellement loin de l'homme que vous êtes et que nous aimons que, non, il est impossible à conserver !

Le Gallois était beau dans l'expression de ses convictions. Ses yeux verts étincelaient d'animation et de chaleur communicative. On sentait que plus que l'ancien pirate, peut-être, il souffrait de le voir ravalé au rang que lui attribuait ce terme humiliant. Car Fag-End, depuis longtemps, s'était identifié au personnage que son nom décrivait. On ne vit pas impunément des années avec son double. Le quitter était une mue qui n'allait pas sans angoisse. Il comprit ce que le marin tentait de lui dire : s'il voulait vraiment sortir de son passé, se hisser dans le monde des honnêtes gens, il devait arracher sa peau de Fag-End pour revêtir celle d'un homme nouveau, celui qui était aimé de Dieu et d'Anne...

Un moment, l'ancien pirate tourna dans le jardin, en proie à des sentiments contradictoires, à l'incertitude, à beaucoup d'agitation. Il finit par se calmer, du moins en apparence.

– Monsieur Raynes, dites-moi... ce nom... ce nom que vous me demandez de prendre... ou de reprendre...

Il s'arrêta, comme si ses forces le trahissaient.

– Oui ? fit Ismaël d'un ton qui se voulait encourageant.

Fag-End respirait difficilement.

– Puis-je... euh,... puis-je songer... comment dire... à l'offrir à quelqu'un d'autre ?

Le marin écarquilla les yeux. Il ne comprenait pas.

– Pardonnez-moi ! Je ne vous suis pas du tout...

A nouveau, l'ancien pirate fit le tour du jardin d'un pas saccadé. Il semblait ne pas pouvoir se résoudre à être plus clair dans ce qu'il exprimait. Mis au pied du mur, il avait peur de dévoiler son beau secret au grand jour : si la lumière intense allait l'anéantir ?

Ismaël l'observait avec inquiétude, percevant qu'il se faisait violence pour lutter contre la tentation du silence. Il lui semblait se retrouver plusieurs semaines en arrière. Qu'est-ce qui empêchait son ami de parler ? Pourquoi paraissait-il soudain si mal ?

Enfin, l'ancien pirate, prenant une grande inspiration, s'approcha de son compagnon qui nota son visage couvert de sueur, ses yeux brillants, son extrême pâleur.

– Puis-je accepter qu'Anne Emily Howard devienne ma femme ?

Ce fut dit précipitamment, d'une voix rauque.

La brutalité de la question choqua moins Ismaël que la révélation qu'elle apportait.

– Mon ami ! Est-ce possible ?

Se méprenant volontairement sur l'exclamation du marin, Fag-End s'empressa de dire :

– C'est de la folie, n'est-ce pas ? Il est de mon devoir de refuser...

– Imbécile ! s'écria Ismaël, sortant de ses gonds habituellement bien huilés, hors de lui d'entendre une interprétation aussi fautive. Avez-vous votre bon sens ? Vous avez accès au bonheur, au paradis et vous seriez prêt à en fermer la porte ? C'est absurde ! Alors que vous m'annoncez là une merveilleuse nouvelle ! C'est fantastique ! Bien sûr qu'il faut vous marier si vous vous aimez ! Car vous vous aimez, n'est-ce pas ? J'en suis sûr ! J'ai été aveugle ! J'aurais dû m'en douter... ajouta-t-il d'un ton plus calme.

– Ce n'est pas indigne ? insista Fag-End. Vous trouvez que ce n'est pas un acte contre nature ?

– Mon ami, répondit très sérieusement Ismaël en saisissant les mains de son compagnon, vous ai-je jamais menti ?

– Jamais, monsieur Raynes. Jamais.

– Donc je vous supplie instamment de me croire encore quand je vous dis que vous avez le droit et le devoir d'épouser Anne. Ne vous encombrez pas de scrupules ni d'hésitations, bien qu'ils soient tout à votre louange. Car c'est aujourd'hui qu'il faut agir. Demain peut être trop tard.

Le marin était d'une telle gravité que l'ancien pirate sentit qu'il touchait là un sujet très personnel et particulièrement délicat.

– C'est par expérience que vous parlez ainsi ? demanda-t-il à voix basse, tremblant de lui faire mal.

Contrairement à ce qu'il attendait, l'angoisse un moment présente dans ses prunelles d'eau fut remplacée par un léger sourire, empreint de mélancolie.

– Oui, par expérience, avoua-t-il.

– Pardonnez-moi...

Le sourire se fit plus net.

– Au contraire. Je devrais vous remercier...

– De quoi, grands dieux ? Je remue...

– Des souvenirs très lointains et...

– Pénibles ? suggéra Fag-End devant le long silence de son compagnon.

– Non, dit aussitôt le marin. Non. Pas pénibles. Pas tous, du moins. Qu'importe ce qu'ils sont, d'ailleurs. L'essentiel est qu'ils puissent vous servir. Il me semble que ma vie sera fructueuse si je vous permets de bénéficier du fruit de mes erreurs afin que vous ne les répétiez pas...

Etonné, l'ancien pirate trouvait étrange cette confiance. Il se permit de demander, espérant qu'il manifestait son intérêt et non une curiosité déplacée :

– Auriez-vous le sentiment d'avoir raté votre vie sinon ?

Interpellé par la question, Ismaël réfléchit un moment, appuyé au muret qui séparait le jardin d'agrément du potager.

– Mon ami, il y a deux sortes d'hommes : ceux qui transcendent leur destinée et ceux qui la subissent. Les premiers brisent les barrières, démolissent les murs, rejettent les conventions, prennent des risques. Ce sont des rebelles. Ils deviennent des anges ou des démons. On trouve parmi eux Saint François d'Assise, Gengis Kahn, Napoléon, Byron ou le capitaine Teach. Les seconds

forment une masse plus complexe et majoritaire. Une chose est sûre : quand ils se révoltent, ce n'est pas suffisant pour réorienter leur existence et secouer le joug. Ils ratent aussi de nombreuses opportunités tant ils sont timorés, craintifs devant une autorité toute puissante qui tour à tour se nomme caractère, religion, éducation, société, habitude...

– Vous auriez souhaité être un rebelle ?

– J'ai fini par admettre le fait que je n'en étais pas un, répondit le marin avec douceur. A chacun sa vocation. Cela évite aussi les regrets. J'admire pourtant ces hommes et ces femmes capables de tout. Ils alimentent mon imagination et me font rêver. Le problème des gens comme moi, c'est que leurs actes ne sont pas à la hauteur de leurs aspirations et qu'ils savent pertinemment qu'ils n'ont pas en eux la puissance de vivre toute leur vie sur la brèche. Ils connaissent leurs faiblesses et en fonction d'elles hésitent à agir. C'est ainsi que le bonheur qui est aujourd'hui à votre portée, je l'ai éloigné de moi. Pour cette raison. Parce que je ne me voyais pas vivre en paria toute ma vie. Cela me faisait peur. Je ne le regrette pas. Je n'étais sans doute pas fait pour le mariage. Je ne voudrais pas qu'à force de scrupules, il vous arrive la même chose. Je crois que vous avez une nature de rebelle qui vous entraîne à foncer. Alors, si vous avez confiance en moi, croyez quand je vous dis que vous êtes digne d'épouser Anne. Jetez-vous dans les bras de l'Amour ! C'est votre salut. Vous en avez tant besoin et elle aussi !

Et après un bref silence, il ajouta plus rêveusement :

– Nous en avons tous besoin d'ailleurs...

– Que voulez-vous dire ? demanda aussitôt Fag-End qui, à chaque intervention du marin, avait l'impression de dévaler les pentes d'un gouffre sans fin et ainsi secoué se sentait fort courbaturé.

Ismaël Raynes, prenant conscience de la portée de ses propos, les atténua en souriant avec bienveillance.

– Je divague. Je me perds dans des souvenirs. Pardonnez-moi...

– Si vous m'en disiez un peu plus...

– Oh, à quoi bon ? Il s'agit de notre île et de ses habitants. Cela n'a aucun intérêt pour vous...

– J'appartiens désormais à cette île, monsieur Raynes. Et ce qui vous concerne ou vous fait mal m'intéresse aussi... A moins que vous ne me jugiez vraiment trop indiscret...

Le marin considéra son compagnon avec une indéniable expression d'amitié et de reconnaissance. Plus le temps passait, plus il éprouvait à son égard des sentiments qu'il n'avait pour aucun des trois anglais, même si ceux-ci avaient récemment changé. L'ancien pirate réagissait à tout d'une manière intensément humaine. Il était d'une droiture absolue. L'extraordinaire qualité de son écoute en faisait un interlocuteur de choix à qui on pouvait parler sans réticence, sans craindre de jugement, sans redouter de commentaire désobligeant. Quand il disait s'intéresser, ce n'était pas un vain mot. Surtout, c'était dépourvu de tout égoïsme.

– Merci, mon ami. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que je n'ai jamais parlé si librement aux autres membres de la communauté.

Seule la lueur vive qui s'échappa de son regard permit à Ismaël de se savoir compris.

– Alors, voilà : notre île se dessèche depuis dix ans. Votre arrivée, encore plus que celle d'Anne, a renouvelé la terre, l'air et l'eau. Grâce à la haine, à la

peur, à la violence, au désespoir, au danger, à l'imminence constante de la mort, la vie a apparu de nouveau. La vraie vie, celle où le cœur bat et se manifeste, où les sentiments se montrent, qu'ils soient bons ou mauvais. Notre quatuor figé a littéralement explosé au moment où vous l'avez intégré. Adieu le calme, l'hypocrisie, le non-dit, les politesses de façade. C'est pour cela que ce que vous m'avez annoncé me comble de joie. Parce que c'est dans la ligne de ce grand souffle vivifiant qui nous oxygène à nouveau. Pour nous, célibataires par choix ou par fatalité, c'est un superbe témoignage de vie et d'espérance. Et, puis, pardonnez-moi, mais puisque j'en suis aux aveux, ce qui ajoute à sa beauté, c'est qu'il vienne de vous deux, qu'il ait ses racines dans votre souffrance même, qu'il soit l'affirmation qu'il est possible de transcender ses épreuves. Tout cela nous change vraiment de ce livre que Monsieur Wilde voulait écrire et qui est la cause première de sa présence sur cette île. Il n'y mettait que son cerveau...

– Vous êtes injuste, monsieur Raynes ! intervint Fag-End en souriant. Monsieur Wilde n'est pas qu'un cerveau, il a aussi un cœur !

Ismaël lui rendit son sourire :

– Apparition très récente, figurez-vous. Je dirais très méchamment qu'il a accepté d'en avoir un et de le montrer à partir du moment où vous avez tenté de l'empêcher de battre !

L'ancien pirate fronça des sourcils, intrigué mais aussi amusé par la remarque.

– Qu'est-ce à dire ?

– N'avez-vous pas voulu l'étrangler lors de votre première rencontre avec lui ?

Fag-End se troubla considérablement à ce rappel de ses débuts sur l'île. Quel monstre avait-il donc été ? Peut-être valait-il mieux qu'il n'en eût pas gardé des souvenirs trop nets. Navré de l'avoir blessé par ce qu'il avait pensé n'être qu'une innocente plaisanterie, Ismaël reprit aussitôt :

– Il avait besoin de ce choc et donc de vous. Depuis ce moment là, il n'a plus été le même. Ses certitudes se sont transformées en interrogations, parfois en doute. Il s'est remis en cause. Les limites de son projet lui sont aussitôt apparues avec leurs contradictions. La crainte de la mort que vous incarniez n'y a pas été étrangère, il faut l'avouer. En un mois, vous avez fait plus que moi en dix ans !

– Et monsieur Lawrence ? A-t-il toujours été aussi vindicatif ?

Embarrassé par cette question directe, le marin aurait bien aimé trouver une parade. Il finit par dire :

– Il a toujours eu un très fort tempérament. C'est un homme qui n'aime pas être sorti de sa routine...

– Il a été servi par moi !

– Et par Anne. Comme vous avez pu le constater, c'est un célibataire pur et dur. Il n'apprécie donc pas beaucoup la présence d'une jeune fille même s'il en subit l'influence.

– Elle n'a pas une position facile.

– Le fait que vous l'épousiez lui donnera une légitimité et la protégera...

– De quoi ? coupa Fag-End, inquiet. Ai-je matière à être jaloux ?

– Le terme est trop fort. Mais introduire un élément féminin parmi nous, c'est forcément nous changer d'êtres neutres en vrais hommes, avec leurs désirs, leurs rêves, leurs regrets.

– Vous me faites peur...

– Anne, par sa seule présence, incarne les mères, les filles, les sœurs, les fiancées, les femmes qui ne sont pas sur cette île. Elle rend le manque concret. Cela peut déstabiliser.

– D'ailleurs, c'est vrai, pourquoi n'y a-t-il pas de femmes ici ?

– Il devait y en avoir, répondit Ismaël gravement. La communauté idéale de monsieur Wilde avait beaucoup plus de monde au départ. A l'arrivée, plus que trois...

– Qu'est-il advenu des autres ? demanda Fag-End, curieux.

– Désistements, tempêtes, accouchements catastrophiques, suicide...

– De sorte que sa tentative est un échec...

– Elle l'était, à mon humble avis, jusqu'à ce que vous arriviez. Donc, nous voici revenus à vous. A quand la noce ?

Fag-End parut interloqué par cette question soudaine.

– Ne me dites pas que vous hésitez ! ajouta le marin, faussement fâché.

– Si, monsieur Raynes, j'hésite, répondit l'ancien pirate avec beaucoup de gravité. C'est mon devoir d'hésiter et de considérer cette décision sous tous ses angles. J'ai peur. Très peur, ne vous en déplaise. Peur du mal que je peux faire à Anne. Peur de notre jeunesse. Peur que nous nous trompions sur nos sentiments. Peur qu'elle m'aime et ne veuille m'épouser pour les mauvaises raisons. Je n'ai pas le droit de prendre la chose avec légèreté.

– Personne ne vous le demande, mon ami... murmura Ismaël avec bienveillance.

– Comment puis-je être sûr qu'Anne n'éprouve pas plus de compassion et de reconnaissance que d'amour ?

– Vous oubliez l'admiration !

– Admiration ? Vous plaisantez ? Elle admirerait un pirate ?

– Et pourquoi non, mon ami ? Laissez-moi parler. Vous me réglerez mon compte après ! Bien sûr qu'elle ne peut que vous admirer. Vous l'avez sauvé héroïquement. Vous m'avez aussi sauvé. Et puis, vous êtes un être paré de mystère qui véhicule autour de lui la saveur du fruit défendu : vous avez transgressé la loi, vous vous êtes mis au ban de la société, vous avez basculé dans le crime. Il est facile de voir en vous un de ces héros maudit qu'il faut sauver...

– Monsieur Raynes, vous avez abusé de certains livres de votre bibliothèque ! Tout cela n'est que du mauvais roman ! Vous raisonnez comme un enfant !

– Comme un adolescent qui rêve encore de hauts faits, peut-être. Je vous parlais de rebelle, tantôt. Vous en êtes l'exemple même. Cela ne m'étonnerait pas qu'Anne puisse éprouver pour vous autant d'amour que d'admiration.

– Alors, il est honteux de profiter de sa naïveté ! s'écria Fag-End, d'un ton passionné. Vous, je ne vais pas vous épouser, cela ne prêle donc pas à conséquence. Mais elle ! Elle admirait le pirate, plus de pirate, du moins je l'espère ! Elle éprouvait de la reconnaissance pour le chevalier servant qui la sauvait des griffes du guépard, c'est fini ! Elle compatissait au désespoir d'un malheureux torturé par le remords, celui-ci commence à accéder au repentir et au pardon. Que lui reste-t-il ?

– L'amour, mon ami. Celui qui s'est nourri de tout ce que vous venez d'énumérer. Celui qui ne s'explique ni par des mots, ni par des faits. Celui qui est un pari sur la vie. Vous avez peur. Elle a peur. Vous êtes des inconnus l'un pour l'autre, c'est vrai. C'est réaliste. Mais il y a tellement plus que la raison. Cet avenir que vous voyez par moments si sombre, vous allez le bâtir à deux et l'éclairer de la lumière de votre amour, de votre tendresse, de votre

avancée commune. C'est une grande aventure, mais vous devez la tenter ! Me permettrez-vous d'être votre témoin ?

Fag-End posa sur lui un long regard douloureux.

– Vous avez le cœur gai à cette perspective... Monsieur Raynes, prenez ma place ! Vous parlez si bien d'amour que vous seriez un merveilleux mari pour Anne ! Epousez-la !

Ismaël Raynes, sidéré par cette déclaration, éclata d'un rire franc et joyeux.

– Moi ? Pauvre Anne ! Pensez à ce que vous dites, mon ami !

L'hilarité du marin était tellement exempte de méchanceté ou d'ironie que Fag-End prit conscience qu'il avait dit une énormité. Il grimaça un sourire piteux sans parler.

– Anne voit en moi un frère aîné ou un père, c'est selon. Ne renversons pas les rôles. Vous êtes jeune, vous. Et en plus, elle vous aime, c'est vous qui me l'avez dit. Vous allez donc vous marier. Je parlerai à monsieur Wilde...

– Hein ? Quoi ? Comment ? fit Fag-End que cette conclusion abrupte sortit de son apathie.

– Mon ami, répondit Ismaël d'un air très amical, pour une fois qu'un vrai bonheur se matérialise sur notre île, je souhaite lui donner tout son éclat. Si vous m'acceptez comme témoin...

– Je croyais que vous étiez comme un père pour Anne ?

– Mais je suis votre ami, précisa doucement le marin avec un regard insistant.

– Merci, murmura l'ancien pirate, ému parce qu'il sentait que cette amitié n'était pas un vain mot.

– Donc, je suis votre témoin et monsieur Wilde tiendra cette place aux côtés d'Anne. Je pense que cela fait du sens. Je lui parlerai dès que possible.

– Monsieur Raynes, puis-je... euh,... pourrions-nous poursuivre cette... conversation plus tard ? Je... préférerais que vous ne parliez pas à monsieur Wilde avant...

Le marin perçut son extrême malaise. Toujours plein de délicatesse, il crut qu'il s'était montré un peu trop hâtif dans sa gestion des événements et s'en excusa.

– Bien sûr, mon ami. Je suis désolé. Je me suis laissé emporter par mon enthousiasme. Ce n'est pas si souvent que nous avons vraiment des occasions de réjouissances... La dernière remonte à votre guérison, mais celle-ci est venue progressivement... Quand souhaitez-vous que nous nous revoyions ? Ce soir ?

– Par exemple. Mais je ne veux pas prendre sur votre temps de sommeil !

– Soyez sans crainte.

Les deux hommes se retrouvèrent alors que le coucou de la cuisine sonnait onze heures. Comme par hasard, le dîner avait traîné en longueur et les îliens n'avaient pas paru pressés d'aller se coucher. A croire qu'ils le faisaient exprès !

Ils marchèrent un peu, sans trop l'éloigner car le ciel menaçait et s'assirent juste au bord du rivage. Almeda qui espérait un bain fut déçue. Après avoir tourné un peu en rond et jappé plaintivement, elle se coucha tranquillement aux pieds de son maître qui se demandait s'il fallait amorcer la conversation ou laisser venir son compagnon. Comme le silence se prolongeait et que Fag-End ne faisait pas mine de le rompre, il prit l'initiative :

– Avez-vous eu un peu le temps de repenser à notre conversation ? Vous sentez-vous davantage prêt pour le grand bond en avant ?

Fag-End hochait lentement la tête, puis répondit d'une voix très sourde, à peine reconnaissable :

– Laissons ce mariage de côté pour l'instant, s'il vous plaît !

Ismaël se mordit les lèvres, soudain inquiet. Son compagnon avait l'air d'aller mal. Était-il retombé dans ses égarements dépressifs ? Était-ce encore le sentiment de son indignité qui l'étouffait de scrupules ?

L'ancien pirate finit par tourner vers lui son visage des mauvais jours, celui d'une époque que chacun croyait révolue depuis longtemps, dur, tendu, presque féroce. Les yeux clairs luisaient étrangement dans la demi-obscurité d'une nuit de pleine lune, pleins de fièvre et d'angoisse. Le malheureux allait-il rechuter ? Que s'était-il passé entre l'après-midi et le soir ? A table, il n'avait rien dit, mais c'était habituel. Avait-il mangé ? Le marin ne s'en souvenait pas. Il n'avait pas fait particulièrement attention à lui.

– Monsieur Raynes, je ne sais comment vous parler et pourtant, me taire davantage serait une lâcheté.

– Parlez comme vous le sentez, mon ami. Ne craignez pas. Allez-y doucement, détendez-vous ! Je vous sens tout crispé...

– Cela ne va pas être facile, murmura Fag-End tout en extirpant de sa poche un objet qu'Ismaël, en blémissant, identifia aussitôt. Son cœur s'arrêta un instant de battre tandis qu'une vague de révolte naissait au fond de ses entrailles : à quoi rimait cette insistance inconvenante à remuer un passé lointain et toujours sensible ? Il fit un geste assez brusque pour récupérer le petit pastel.

– Quand vous aurez répondu à ma question, monsieur Raynes, déclara Fag-End en mettant le portrait hors de sa portée. Êtes-vous certain de la mort de cet enfant ?

Ismaël serra les dents, étreint par un sentiment indéfinissable fait de haine, de rage et d'impuissance.

– Serais-je sur cette île si je n'en étais pas sûr ? gronda-t-il, sentant son calme lui échapper sous les assauts de la colère que provoquait chez lui une indécence sans nom.

Fag-End, implacable, ne tint aucun compte du cataclysme qu'il amassait sur sa tête.

– Avez-vous des preuves ? s'enquit-il en fixant son interlocuteur d'un air terrible, son air de pirate maléfique.

Le marin, pressentant un danger, se leva brusquement. Fag-End fit de même.

– Je vous interdis ! ordonna le Gallois, lui aussi méconnaissable de fureur encore contrôlée. Je vous interdis. Nous parlions d'amitié cet après-midi. Au nom de cette amitié, n'insistez pas !

Fag-End respirait de manière saccadée. La contrainte de sa volonté se voyait dans les tendons de son cou, durs et saillants, ses yeux presque exorbités, ses mâchoires crispées.

– Au nom de l'amitié, justement, ce n'est plus Fag-End qui insiste. C'est Emmanuel !

Il y eut un effroyable silence, celui qui suit la chute de la foudre avant le craquement du tonnerre, avant l'explosion d'un terrible :

– Imposteur !

Le coup était parti en même temps que l'insulte, si soudain, si violent, si bien envoyé que le jeune homme roula à terre. Avant qu'il ait pu reprendre ses esprits, il avait déjà encaissé d'autres coups destinés à faire très mal. Sous

ce déluge, il tenta de se redresser et d'immobiliser les bras de son agresseur. Almeda aboyait furieusement.

– Vous êtes un... cracha Ismaël en se tortillant pour échapper à la poigne bien connue de son ennemi.

– Taisez-vous ! hurla Fag-End, à bout de nerfs et de douleur. Taisez-vous !

Sous l'effet des sentiments qui l'agitaient, des larmes abondantes avaient jailli de ses yeux, se mêlant au sang qui coulait de son nez et de son arcade sourcilière. Aveuglé, il dut lâcher le marin et s'essuyer d'un revers de manche. Un peu calmé à la vue de tout ce sang, Ismaël Raynes n'en profita pas pour cogner à nouveau. D'ailleurs, il n'en avait pas besoin. La vision de son visage, d'ordinaire si sympathique, devenu un hideux masque de fureur haineuse, tuait plus sûrement qu'un poignard planté dans le cœur. Effondré en découvrant ainsi un être nouveau, proche des figures bestiales de pirates, Fag-End luttait de tout ce qui restait de ses forces pour ne pas oublier que le marin s'était montré un ange de miséricorde pendant des semaines, pour se raccrocher à ce souvenir que le présent disloquait, fragmentait, torturait, assassinait. C'était affreux l'effet qu'un misérable petit portrait avait été capable de produire. Pourquoi ? Pourquoi ?

Almeda qui naturellement ne comprenait rien de ce qui se passait essaya d'apporter son soutien au blessé. Raynes la tira sans ménagement et l'expédia plus loin. Outrée par ce traitement barbare, elle s'aplatit en grondant sourdement.

– Finissons-en ! explosa Fag-End. Vous allez tuer cette malheureuse chienne qui ne vous a rien fait.

– C'est vous que je veux tuer ! Vous qui profanez !...

L'ancien pirate ne le laissa pas finir. Terrible dans sa souffrance morale et physique, il le saisit à la gorge, comme il l'avait déjà fait pour Julian Wilde et Christopher Lawrence, d'une main qui ne se rendait pas compte qu'elle était de fer.

– Suffit ! Vous devenez fou !

– Fou ? Moi ?

– Oui ! Fou d'un amour imbécile qui, à force de vivre avec les morts ne sait plus voir les vivants.

– Amour imbécile ? répéta Raynes, hors de lui. Vous osez ? Vous êtes un monstre, une ord...

– Non ! tonna Fag-End d'une voix sourde, menaçante, mais soudain extrêmement calme. Cessez vos insultes ! Vous m'épuisez ! Je finis par dire des choses que je ne pense pas ! Mais il faut pourtant bien que vous m'entendiez ! Si vous ne m'étiez si cher, je vous aurais laissé me tuer. Mais j'avais résolu de parler. Enfin. Je ne peux vous permettre d'assassiner celui que vous pleurez depuis douze ans. Vous ne vous le pardonneriez pas !

– Vous mentez de manière éhontée. Vous...

Le jeune homme l'avait lâché et s'était accroupi pour caresser et reconforter Almeda. Le sang avait séché sur son visage maculé.

– Vous qui êtes croyant, monsieur Raynes, vous pourrez méditer en profondeur sur le mystère de la Résurrection. Maintenant, vous voilà dans la position des disciples d'Emmaüs ou de Marie-Madeleine. Avec la différence que je ne suis pas le Christ, que je n'ai pas été mort et que l'acceptation du Christ s'est faite de manière nettement plus pacifique, heureusement pour lui ! Je comprends votre fureur, monsieur Raynes, mais cela ne justifie pas votre violence.

Ce fut dit avec une simplicité si digne, si poignante que le marin, impressionné, ne trouva rien à répondre. Il commençait à se sentir extrêmement mal à l'aise.

– J'ai une autre question pour vous, en espérant que vous n'y répondrez pas avec vos poings, cette fois-ci : pourquoi ne voulez-vous pas reconnaître Emmanuel en Fag-End ? Parce que vous ne pouvez pas admettre vous être trompé il y a douze ans ou parce qu'il vous est intolérable de découvrir que le trésor adoré n'est devenu qu'un sordide criminel ?

– La question est truquée, grommela Raynes sans oser manifester trop ouvertement son hostilité. Vous voulez me piéger !

Fag-End laissa dire. Qu'y avait-il à rétorquer ?

– Moi aussi, j'ai une question.

Le jeune homme attendit. Almeda avait posé sa tête sur ses genoux et avait fixé sur lui un regard triste.

– Savez-vous qui est le père de cet enfant dont vous vous réclamez ?

Fag-End détourna les yeux, le souffle coupé par ce que venait de demander le marin.

– Vous l'ignorez ! triompha Raynes. Cela prouve bien votre imposture !

S'il avait oublié l'agilité de Fag-End, le bond de ce dernier se chargea de lui rafraîchir la mémoire. Almeda, résignée à cette soirée trop agitée, fila à Liberty House. Mieux valait fuir qu'endurer des coups et ne pas pouvoir séparer ces humains qu'elle aimait et qui, savait-on pourquoi, s'entre-déchiraient. Anne, au moins, saurait le comprendre et la consoler.

En voyant Fag-End dressé devant lui, Ismaël se crut revenu cinq mois en arrière. Le visage méconnaissable du pirate torturé du mois de septembre était à nouveau devant lui. Et ce n'était pas des brutes épaisses qui l'avaient pris pour cible de leurs coups brutaux. C'était lui, Ismaël Raynes, qui se faisait une vertu d'être toujours un homme de paix et de conciliation.

– Monsieur Raynes, commença le jeune homme avec une maîtrise imposée par la contrainte d'une volonté farouche, j'ai souffert dans mon existence, mais je crois que cela n'a jamais été à ce point. Et cette souffrance vient par celui qui est mon ami depuis quinze ans, qui est celui de Fag-End depuis son arrivée sur l'île de l'Indépendance. C'est toujours par les amis qu'on est le plus blessé parce que ce sont eux qui sont le plus chers. Pour cruels qu'ils fussent, je préférerais encore vos coups de poing. Car votre question est bien plus truquée que la mienne, qui n'avait pas cherché à l'être du tout. Mais la vôtre !

L'émotion lui coupa un instant le souffle.

– Comment avez-vous osé la poser, reprit-il plus fiévreusement, vous qui seul ici savez qu'Emmanuel est un enfant auquel on a coupé les racines, auquel on a arraché les parents, auquel on a laissé la vie par pitié ou par lâcheté, dont les origines sont porteuses de tels dangers qu'on ne lui a laissé que le nom d'Emmanuel pour tout héritage ? Un père ? On m'a arraché le mien. Je m'en suis trouvé un autre. C'était un marin Gallois. Il a disparu dans l'immensité australienne, de même qu'un autre père de substitution, mon oncle Douglas et toute sa famille. Je ne suis rien. Pourquoi croyez-vous donc que le nom de Fag-End m'aille si bien ?

Oppressé, en larmes à la fin de son intervention, le jeune homme chancela. Tout tournait autour de lui : la maladie encore récente, les coups violents portés à sa tête fragile, le chagrin d'être rejeté, la fatigue, l'énorme sollicitation des forces de sa volonté pour dominer le bouleversement de ses sens se liguèrent

pour l'abattre. Il fit deux pas avant de s'effondrer dans les vagues qui venaient mourir sur la grève.

Chapitre 12

– Oh, mon Dieu ! Je l’ai tué ! s’écria Ismaël Raynes en tombant à genoux à ses côtés et en soulevant sa tête hors de l’eau. Oh, je deviens vraiment fou ! Emmanuel ! Emmanuel ! Est-ce donc réellement toi ? Est-ce possible ? Emmanuel ! Parle-moi ! Réponds-moi ! Même pour me maudire !

Le jeune homme remua, éternua ce qui fit reprendre son saignement de nez et se mit à tousser. Le marin le redressa complètement et appliqua son mouchoir sur l’hémorragie.

– Oh, ça pique ! fit l’ancien pirate en gémissant. Ah, c’est vous, ajouta-t-il d’un ton indéfinissable comme il reconnaissait son infirmier improvisé.

– Emmanuel ! Est-ce vraiment toi ? Dis-moi que je ne rêve pas ! Dis-moi que je ne suis pas fou !

Le jeune homme posa sur lui un regard d’infinie compassion :

– Tu as toutes les raisons de douter. Ton Emmanuel chéri n’est plus qu’un misérable assassin au ban de l’humanité, un Fag-End...

– S’il l’a été, il ne l’est plus, répondit le marin, d’un ton convaincu et énergique. Ce n’est pas cela qui me gêne. Je ne comprends seulement pas comment tu peux être vivant ! Les bandits australiens ne t’avaient-ils donc pas tué ?

– Ils vous ont fait croire à ma mort comme ils m’ont fait croire à la vôtre. Comme tu le vois, j’ai survécu... Parfois, je me dis que j’aurais mieux fait de vraiment mourir. Quand on voit ce que je suis devenu !

– Oh, mon Emmanuel, que tu as dû souffrir pour en arriver là ! Me pardonneras-tu d’avoir si mal réagi ? Je ne comprends pas comment j’ai pu descendre si bas, jusqu’à te frapper, jusqu’à vouloir te tuer !

Le jeune homme eut un geste apaisant de la main.

– Ne pense plus à cela. Tu essayais désespérément de concilier l’inconciliable. Tu protégeais Emmanuel de la souillure de Fag-End. Tu ne pouvais guère faire autre chose, mon pauvre ! Quelle déconvenue pour toi !

– Ne dis pas cela ! s’écria Ismaël avec fougue. C’est vrai, j’ai douté, je crois que je doute encore, mais l’amitié que j’ai offerte à Fag-End sans rien connaître de ses origines ne s’est pas évanouie par le souffle de tes révélations. Bien au contraire. Il me faut simplement de deux faire un seul. Quand tu m’auras raconté ces quinze années, je pense que j’y parviendrai mieux. Pour l’instant, je me sens perdu ! Mais peu importe ce que je ressens...

– Comment cela ?

– Je dis ce que je dis. Aussi impatient que je sois d’entendre tes récits, il faut parer au plus urgent : tu es trempé, tu as une tête à faire peur, j’ai l’impression que tu luttas pour rester conscient...

Emmanuel grimâça un sourire contrit. Il se sentait de plus en plus épuisé maintenant que la tension des dernières heures retombait.

– Revenons à Liberty House, murmura-t-il avec effort. Je t'avoue que je me sens bien faible...

De fait, il eut beaucoup de mal à retrouver la position verticale, ce qui lui valut une étreinte vigoureuse et prolongée d'Ismaël qui cherchait autant à le soutenir qu'à lui témoigner de cette amitié qui défiait les lois de la logique et du temps. Emmanuel se laissa faire avec délices. Depuis combien d'années avait-il attendu ce moment ? Jamais il n'aurait imaginé qu'il aurait eu lieu dans des circonstances aussi particulières, bien qu'il sût que l'épreuve serait redoutable. Simplement, il n'avait pas prévu que c'était en pirate qu'il se présenterait d'abord à son ami de toujours et que le choc des retrouvailles se doublerait de celui de découvrir ce que l'enfant idéalisé était devenu.

Les deux cents mètres qui les séparaient de la maison furent faits lentement. Le jeune homme luttait de toutes ses forces pour tenir debout. Il n'était encore qu'un convalescent bien fragile qui aurait peut-être dû attendre d'être complètement rétabli avant de solliciter autant son esprit et son corps. Mais ce qui était fait était fait, il fallait gérer au mieux les conséquences.

Almeda attendait à la porte fermée. Elle agita la queue de contentement quand les hommes approchèrent sans pour autant se jeter sur eux en gambadant, échaudée par son expérience précédente. Mieux valait prendre ses précautions avec des humains imprévisibles.

Ismaël dut changer son ami comme un bébé tant il était de plus en plus inerte. Il lui enfila des vêtements secs, nettoya son visage couvert de sang et lui appliqua un des baumes miraculeux du docteur. Il ne put même pas lui faire boire la boisson chaude qu'il avait préparée. Lorsqu'il le rejoignit, le jeune homme avait sombré dans une profonde torpeur qu'il ne distinguait pas du sommeil. Inquiet, il resta à ses côtés une partie de la nuit. Il avait d'ailleurs tant à penser, à accepter, à remercier, à regretter, qu'il n'aurait pu fermer l'œil. Ce qu'il fit pourtant à l'aube, par nécessité et par précautions : il voulait être en pleine forme pour écouter les récits qu'il se faisait fort d'obtenir de son ami.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour depuis longtemps. Il trouva Emmanuel debout dans la cuisine à siroter une tasse de thé. Son visage boursoufflé et tuméfié portait la trace des coups de la veille, mais l'aspect semblait meilleur maintenant qu'un sourire lumineux l'éclairait. Il se leva et, sans un mot, vint serrer son compagnon contre lui.

– Comment vas-tu ? demanda aussitôt Ismaël.

– Très bien, répondit le jeune homme. J'ai dormi comme un loir. Cela faisait longtemps que cela ne m'était pas arrivé !

– Alors, tu es prêt pour me faire des récits ?

– Je suppose que je te dois bien cela ! Mais nos amis ? Anne ?

– C'est monsieur Lawrence qui est de cuisine cette semaine. Il va redescendre... dans une heure. Je vais laisser un message sur l'ardoise pour leur dire que nous avons à faire ensemble pour la journée...

– Ils ne vont pas mal le prendre ?

– Il n'y aura qu'Anne qui sera un peu jalouse, je pense ! rétorqua le marin avec humour.

– Eh bien, partons !

Ismaël prit quelques provisions et de l'eau dans un havresac et se mit en route. Le temps s'étant mis à la pluie, ils se dirigèrent vers la montagne riche en

cavités de toutes sortes qui permettraient un abri contre les intempéries. Pour Emmanuel, ce fut un peu dur car il n'avait pas recouvré toute son endurance d'avant son accident, mais en y mettant le temps et en prenant des pauses fréquentes, il parvint à suivre son compagnon auquel le désir d'en apprendre davantage donnait des ailes. Ils s'arrêtèrent à la source de la rivière, dans une petite vallée qui, d'ordinaire, laissait entrevoir un admirable panorama sur toute une partie de l'île. Malheureusement, le temps était bouché. L'atmosphère, saturée d'humidité, enfermait de lourdes senteurs de terre, de feuillages qui prenaient à la gorge. Par instant, la brise de mer balayait ces effluves et chassait les nuages qui s'accrochaient au cône volcanique et qui ne tardaient pas à revenir. Ismaël affirma que la fin de la journée serait belle.

– Nous serons parfaitement bien ici. Je t'écoute !

Emmanuel qui récupérait son souffle après la montée le regarda un peu affolé.

– Que veux-tu que je te dise ? Par quoi je commence ?

– Je veux tout savoir ! Je dis bien «tout». Quinze ans de vie, ce n'est pas rien !

– Justement. C'est trop.

– Serais-tu en train de te défilier ? N'y compte pas. Puisque c'est ainsi, eh bien, je vais commencer par une question qui me taraude depuis cette nuit : quand m'as-tu reconnu sur cette île ? Tu ne pouvais savoir que j'étais ici.

– C'est vrai, admit le jeune homme. Mais contrairement à toi, je savais que tu étais vivant...

– Comment ? interrompit aussitôt Ismaël qui se reprit :

– Non, pardonne-moi. Je vais essayer de ne pas tout mélanger sinon, nous irons de digression en digression ! Donc, tu savais que j'étais vivant...

– Oui. J'avais même déjà fait plusieurs tentatives pour te retrouver. Là, c'était différent. C'est le hasard et la tempête qui ont amené la *Jane-Mary* sur les atterrages de l'île de l'Indépendance. Nous ne savions d'ailleurs pas où nous étions et pour tout te dire, ce n'était pas la préoccupation essentielle. Après que Tom Brown et son équipage aient cru me tuer, tu m'as sauvé. Je n'ai que des bribes de ce début sur l'île. Parce que c'était affreux. Je souffrais le martyr et j'avais peur. Une peur viscérale. Peur de revivre l'indicible... C'était animal. Après ce que je venais de vivre, je n'avais qu'un désir, fuir les hommes qui ne pouvaient être que des monstres. Et puis, il y a eu l'épisode du guépard. J'ai dû intervenir pour sauver Anne et monsieur Wilde. J'ai été blessé et soigné avec dévouement. Mais je ne pouvais l'accepter car cela me paraissait un jeu cruel. J'ai fui à nouveau. C'est alors que monsieur Connel m'a trouvé et m'a invité à venir manger. Pourquoi ai-je accepté ? Sans doute parce que je crevais de faim. Parce que la solitude était trop dure peut-être aussi. Parce que depuis que j'étais là, personne n'avait attenté à ma vie. Que sais-je encore ? Tu m'as invité à prendre place. Tu m'as regardé. A la différence des autres, tu n'avais pas peur de moi. Cela se voyait. Et puis, j'ai demandé qui vous étiez. Monsieur Wilde n'a pas parlé de toi. Et toi, pour te décrire, tu as parlé de pardon, tu as dit que tu étais sur cette île pour apprendre à pardonner. Un semblant de lumière s'est fait dans mon esprit. Des fins fonds de mon passé me revenait cette notion d'exil pour le pardon. C'est ensuite que j'ai trouvé le portrait. Et tout a chaviré. Par le plus grand des hasards, par l'intervention miraculeuse du Dieu auquel j'avais cessé de croire, je me retrouvais devant toi que j'avais

cherché en vain depuis des années. Et dans quel état étais-je ? Un pirate. Un assassin, un fou de violence et de haine.

Il poussa un long soupir à ces souvenirs. Pour l'encourager, Ismaël lui pressa la main.

– La période qui a suivi a été terrible. Pendant des années, j'avais tenté d'être digne de toi pour que tu n'aies pas honte de moi quand je reviendrais te chercher. Et c'était au moment où j'étais le plus indigne que mes pas croisaient les tiens. Le désespoir m'a saisi. Tantôt je voulais mourir pour ne pas t'imposer ce monstre que j'étais devenu, tantôt je voulais me relever à mes yeux et aux tiens. J'oscillais constamment, ne sachant que choisir de la mort ou de la vie. Et toi, toujours, tu étais bon, tu étais attentif, accueillant. Un jour, j'ai failli craquer et t'avouer qui j'étais. Quand tu es venu me trouver et que je t'avais menacé de te tuer. Le mensonge me pesait tellement. Je sais que j'étais mauvais pour toi. Je te poussais jusque dans tes retranchements. Je voulais t'obliger à me rejeter...

– Et pourtant, tu m'as dit ce jour là que c'était à cause de moi que tu ne te suicidais pas...

– Je n'étais qu'un tissu de contradictions. C'était vrai : tu étais si bon, tu faisais tant d'efforts pour cet inconnu qui ne t'était rien que je ne pouvais te décevoir en me tuant. Et pourtant je haïssais aussi cette bonté qui m'élevait tandis que je n'étais qu'un gouffre de pourriture. Je ne savais plus qui j'étais non plus. Ni Emmanuel, ni Fag-End. Un peu des deux. J'étais tiraillé, écartelé. Mais toi, tu continuais doucement ton œuvre de salut. Rien ne te décourageait.

– Détrompe-toi ! Moi aussi, j'ai douté. Tout semblait toujours à recommencer. Je craignais vraiment que la mort ne soit la plus forte. Que le remords de Judas ne prenne la place du repentir de Pierre. Tu nous fuyais tous tellement que nous semblions ne pas avoir de prise sur toi.

– Plus le temps passait, plus Emmanuel ressuscitait et plus le gouffre entre lui et Fag-End se creusait. Le passé et le présent se heurtaient. Les souvenirs se bousculaient. Je ne savais vraiment plus qui j'étais. J'essayais de travailler pour m'épuiser. Sinon, je ne parvenais plus à dormir. Imagine-toi l'angoisse d'être deux personnes. Même pour toi, j'étais deux. Car tu aimais à la fois Emmanuel et Fag-End. Pourrais-tu un jour les réconcilier ? Si moi je n'y parvenais pas, toi, y parviendrais-tu ? Et puis, il y a eu Anne. Anne, victime, qui osait demander pardon à son bourreau. Ah, Ismaël, comme cette question du pardon, de la miséricorde sous laquelle tu avais mis notre rencontre d'hier et d'aujourd'hui hantait mes jours et mes nuits ! Pardonne et être pardonné... Il fallait faire l'un et accepter l'autre. Du second, d'ailleurs, devait découler le premier... Mais il m'a fallu du temps pour le comprendre et l'admettre. Tout était lié d'ailleurs à l'amitié, à l'amour, d'abord cet amour chrétien universel, puis cet amour plus individuel que j'ai commencé à éprouver pour Anne. Il y a eu Noël, ce qu'elle m'a dit ce soir là, quand elle m'a retrouvé alors que je cherchais à fuir. Il y a eu ta disparition dans la montagne. J'ai cru mourir de douleur et de désespoir ce jour là. J'ai compris qu'en ayant reculé le moment de mes aveux, j'avais anéanti toutes mes chances de renouer mon amitié avec toi. C'était affreux. Cela a été un de mes moments les plus difficiles. Parce que tout risquait de s'écrouler. L'autre moment a été mon accident. Là, c'était moi qui risquais de mourir sans que tu m'aies pardonné. Je me souviens que j'étais très très mal physiquement, je souffrais énormément de la tête. Je me sentais mourir et je

ne pouvais trouver les mots pour te parler. Je voulais seulement que tu me pardonnes d'être Fag-End ...

– Je ne comprenais pas cette insistance. Je n'avais rien à pardonner. Tu ne m'avais pas fait de mal. Mais j'ai compris que tu avais besoin de t'entendre dire que tu étais pardonné pour mourir en paix.

– Et j'ai survécu... Tout avait changé. Même moi, je me sentais régénéré. Mais il fallait que je te parle. Le silence ne pouvait plus durer.

– Pourquoi t'es-tu lancé hier ? Quelque chose t'y a poussé ?

– Oui, l'amour d'Anne. Si nous envisagions un avenir commun, il fallait que j'en sois digne. Toi seul pouvais m'en assurer. Et tu m'as demandé de changer de nom, de cesser d'être Fag-End. Confusément, je devais le savoir, mais tu as mis le doigt là où cela faisait mal. Anne devait épouser Emmanuel et non Fag-End, même si c'était Fag-End qu'elle aimait. Mais avant de le lui dire, il fallait te le dire à toi. J'étais au pied du mur. Je te devais la vérité, toute la vérité en espérant que ma mue était suffisamment engagée pour que tu l'acceptes. En fait, cela s'est passé un peu plus péniblement que je ne l'avais pensé...

– Je suis tellement désolé, Emmanuel ! T'avoir frappé, toi ? Me comporter comme ces brutes dont je condamnais la violence ? Je n'étais guère mieux qu'elles...

– Ne pense plus à cela... Et pardonne moi d'avoir été si long... Je me suis laissé entraîner...

– Chut ! fit Ismaël d'un ton affectueux. Au contraire, parle. Je me demande depuis combien de temps tu n'as pas vraiment parlé...

Emmanuel laissa son regard errer sur l'horizon embrumé.

– Des années, murmura-t-il. Des années. Et même peut-être jamais...

– Tu n'étais pas un grand bavard quand je t'ai connu. Je doute que tu sois devenu très différent... Fag-End n'était guère communicatif.

– Je vais être obligé de faire mentir cette réputation si je te fais des récits...

Ismaël sourit.

– J'espère bien. Sinon, tu sais, je me montrerai très inquisiteur !

Emmanuel lui lança un regard de profonde affection. Il lui était reconnaissant de prendre les choses avec autant de naturel et de simplicité.

– Oncle Douglas revient quand ?

– En 1881, peut-être 1882. C'était ce qui était prévu. Que sais-tu de lui ? Puisque j'imagine que tu es toujours en contact avec lui...

– C'est plus compliqué. Cela fait longtemps que je n'ai plus aucun contact avec personne... Aux dernières nouvelles qui datent de 1874, il était marié à Diana et ils avaient un enfant.

– Comment as-tu retrouvé sa trace ? Que t'est-il arrivé après ton enlèvement en Australie ?

– Je crois que je devais avoir une douzaine d'années quand j'ai appris qu'il vivait toujours...

– Et qu'avais-tu fait entre temps ?

Emmanuel réfléchit un moment pour se remettre toute cette période de la vie en mémoire avant de dire :

– Mes ravisseurs avaient décidé d'aller à Port Augusta. Je ne sais pas vraiment quelles étaient leurs intentions. Peut-être une rançon, un échange, bref pour moi, c'était clair, il fallait que je m'échappe de leurs mains criminelles...

– Ils étaient violents à ton égard ?

– Ce n'étaient pas des enfants de chœur. Je crois qu'ils me rudoyaient assez. Ils voulaient que je devienne comme eux. Je ne voulais pas. J'avais d'autres modèles, toi, Oncle Douglas. J'ai réussi à leur échapper à Port Augusta.

– Tu as alors fait des recherches pour nous retrouver ?

Emmanuel secoua la tête.

– Pas du tout. Vous étiez morts. Les bandits me l'avaient dit. Je t'avais vu tomber. Je savais que j'étais seul à nouveau. Il ne fallait donc compter que sur moi-même pour vivre ou survivre. En fait, ce que je voulais, c'était trouver un embarquement pour mourir en mer et vous rejoindre. Une manière comme une autre de me suicider...

– Oh, Emmanuel...

– Ne joue pas les chrétiens effarouchés, Ismaël ! Tu vas me dire que le suicide, c'est condamnable et condamné par l'église. Et alors ? Quand on a sept ans et que pour la deuxième fois, votre famille disparaît, que veux-tu faire d'autre que mourir ? A quoi bon vivre ? Mais je ne voulais pas mourir comme un lâche, c'est pour cela que je cherchais du travail sur un bâtiment, afin de mourir à mon poste, digne de vous, de toi et d'oncle Douglas. Tu comprends ?

– Oui, je comprends. Tu étais enfermé dans une logique de mort et honnêtement, je vois mal comment tu aurais pu être plein d'espérance vu les malheurs qui t'avaient frappé... Enfin, en raison de ton âge, aucun capitaine ne pouvait songer à t'accepter !

– C'est là que tu te trompes, mon ami ! Le premier fut le bon !

Le marin qu'il restait fut horrifié.

– C'est impossible, Emmanuel, pas à ton âge ! Tu n'avais que six... sept ans... Comment as-tu fait ? Comment un capitaine digne de ce nom a-t-il osé ?...

Le jeune homme sourit de cette indignation.

– J'ai cherché à le savoir plus tard. Rappelle-toi, j'étais très grand et on me croyait toujours plus âgé que je n'étais...

– Juste. Tu trompais bien ton monde. Tu étais tellement sérieux aussi.

– Le capitaine Larkin qui m'a accueilli était un homme tout à fait exceptionnel de bonté et de sensibilité. Il ne m'a pas rejeté parce qu'il avait deviné ma disposition d'esprit et compris les dangers que j'avais fuis. Il a voulu me protéger. Il savait aussi que personne d'autre que lui ne m'aurait accepté et que je risquais de mourir misérablement s'il me laissait à Port Augusta. Bref, je suis devenu mousse à bord de son *Golden Star*.

– Ton capitaine aurait pu avoir de sérieux ennuis !

– Pour parer à toute éventualité, il avait établi un âge provisoire. Ce n'était pas moi qui aurais détrompé les fouineurs. Je savais trop ce que je lui devais. J'étais jeune, mais pas idiot...

– Ça, c'est sûr. Alors, combien de temps es-tu resté à bord ? Puisque tu es là, c'est que tu n'es pas mort comme tu le souhaitais...

– Pas faute d'essayer, tu imagines bien. Mais il n'est pas facile de mourir, finalement. Même si je n'avais rien ni personne pour me retenir sur terre ou sur mer, la mort ne voulait pas de moi. Et comme je voulais être digne des morts qui avaient rendu ma vie si douce, toi, Diana, oncle Douglas, je devais continuer à me battre pour ne pas être un lâche. Au quotidien, d'ailleurs, rien n'était plus facile. Il fallait travailler, travailler. Cela empêche de trop se poser de questions. Et puis, le capitaine était bon pour moi. Il voulait m'aider et m'enseignait des mathématiques, de la physique, de l'hydrographie, de la géographie... Mais pardon, je t'embête...

– Non mais ! s'écria Ismaël, outré à cette réflexion. C'est juste ce que j'attendais de toi. Que tu me parles un peu de cette période là, comme de toutes les autres...

– Tu es sûr ?

– Combien de fois devrai-je te le dire pour que tu en sois convaincu ?

– J'ai l'impression que je me perds dans des détails inutiles...

– Rien n'est inutile, trancha le marin. Continue, tu en étais au capitaine qui était devenu ton professeur. Avais-tu d'autres amis à bord ? L'équipage t'avait-il accepté ?

– Non, j'étais trop petit pour eux. Mais j'avais pour protecteur le cuisinier, un Indien adorable. Quand il est mort, j'ai vraiment sombré vers mon propre gouffre de ténèbres...

– Tu t'en souviens ?

Emmanuel hocha la tête.

– Comme si c'était hier. Parfois, j'ai encore ce sentiment de vide total qui empêche toute lutte.

– Comment tout ceci s'est-il conclu, alors ?

– Nous sommes arrivés à Sydney...

– Au bout de combien de temps ?

– Quinze mois. Ce n'était pas énorme. Mais cela avait suffi à me briser. Parce que je voulais bien me laisser briser. Seulement, la fin n'était pas tout à fait celle que j'avais souhaité : une lame qui envoyait par le fond, un choc qui me tuait net, comme il avait tué le coq. J'étais devenu un cadavre ambulancier qui n'avait plus d'énergie ni de volonté pour rien. Je me laissais mourir honteusement, indifférent à tout...

– Que disait le capitaine ?

– Nous en avons reparlé par la suite. Je le rendais fou. Il n'avait aucune prise sur moi. Il était désespéré et ne savait que faire de moi qui devenais aussi un mauvais mousse. A Sydney, donc, j'ai retrouvé un semblant d'énergie pour prendre le taureau par les cornes et mettre fin à mes jours. Je me suis éloigné du port, en fuguant. Il s'est trouvé qu'au lieu choisi par moi, deux gamins étaient véritablement en train de se noyer parce que leur petit canot s'était renversé. Comme j'avais été bien élevé et qu'il m'en restait quelque chose, que crois-tu que j'ai fait ? J'ai sauvé les gosses... et me suis sauvé du même coup... ce qui justifie le dicton qu'un bienfait n'est jamais perdu...

– Que veux-tu dire ? Explique-toi !

Une intense émotion voila le regard du jeune homme. Sa voix était mal assurée pour répondre :

– Ce bonheur que je ne croyais plus pour moi, je l'ai trouvé au centuple... et j'ai eu la folie de l'abandonner derrière moi!...

Il considéra longuement la ligne d'horizon sans songer à essuyer les larmes abondantes qui coulaient sur ses joues creuses. Ismaël, recueilli, ne précipita rien et attendit gravement la suite de ce récit qui le bouleversait. A travers ces bribes de souvenirs, parfois cachées sous un vernis goguenard, il mesurait le drame affectif de celui qui restait toujours *son* enfant. Placer un artiste comme Emmanuel, d'une sensibilité exacerbée, d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, sur le pont d'un voilier, c'était le condamner à coup sûr.

– Pardonne-moi, le jeune homme finit-il par murmurer en séchant ses larmes d'un revers de main et en grimaçant un sourire ironique. Je suis une vraie fontaine...

– Tu n’as pas à t’en excuser devant moi, tu sais bien ! Il est normal que tu réagisses ainsi. Tu es en train de revivre des moments qui n’ont pas été faciles pour toi. C’est moi qui devrais m’excuser de t’obliger à ces récits...

– Pas du tout. Je te dois bien cela. Où en étais-je ?

– Au sauvetage des enfants qui se noyaient.

– Ah, oui. Les portes du Paradis se sont ouvertes. Les parents de ces petits imprudents étaient des gens absolument exceptionnels... Tu as remarqué que, dans mon malheur, j’ai toujours eu de la chance : je suis tombé sur des gens merveilleux. Toi d’abord, puis oncle Douglas, puis, le capitaine Larkin, ensuite la famille Le Quellec... Bref, je continue. Ces gens se sont empressés d’aller trouver le capitaine qui leur a dit que j’étais orphelin et tout le tralala. Ils n’ont fait ni une, ni deux : ils m’ont ouvert leur maison, leur famille, leur cœur. Ils ont décidé de faire de moi leur troisième fils. Le problème, c’était que comme tu le sais, j’étais plutôt en mauvais état, au moral et au physique et que je n’avais pas envie de vivre, ni chez eux, ni ailleurs. Ils ont longtemps cru que j’allais leur tirer ma révérence. Seulement leur amour, leur confiance, leur patience, leur générosité ont fait un miracle. Petit à petit, j’ai repris goût à la vie. J’ai trouvé un papa, une maman. J’ai eu deux frères. Je me suis appelé Emmanuel Le Quellec, je suis devenu Breton autant que Français ce qui était un retour aux sources, puisque j’ai su par la suite que j’avais été trouvé au large de la Bretagne. Tout cela ne s’est pas fait en un jour. Mais la musique m’y a aidé. Tu te souviens que je jouais un peu de piano et de violon quand j’étais petit. Ma maman adorée était pianiste et grâce à son instrument, elle m’a appris à respirer à nouveau. Je lui dois tout. A papa aussi, mais peut-être surtout à maman... Oh, Ismaël, quand je songe que je me suis enfui de chez eux ! Que je suis devenu ce que je suis, un Fag-End ! Comment est-ce possible de faire autant de mal à ceux qu’on aime plus que tout ?

– Tu as fui ? Quand ? Pourquoi ? demanda le marin avec douceur.

– J’ai peur de te le dire...

– N’as-tu pas confiance en moi ? Ne crois-tu pas que tu peux tout me dire ? Que je peux tout entendre ?

– Peut-être pas cela, justement... Je suis parti pour te retrouver...

– Moi ? s’écria Ismaël, sidéré. Mais pourquoi ? Comment pensais-tu encore à moi ? Tu m’as dit que tu me croyais mort !

– Je n’ai jamais cessé de penser à toi. Surtout quand j’ai appris que tu vivais !

– Tu savais donc que j’étais parfaitement heureux où j’étais et que mon exil avait une fin, de toutes façons...

– Allais-je te laisser croupir des années encore sur ton caillou alors que j’étais vivant et heureux ?

– Je pense que cela aurait été plus sage. Alors, raconte-moi comment tout cela est venu.

Emmanuel but quelques gorgées d’eau à la gourde avant de reprendre.

– Le hasard a fait qu’à Sydney, j’ai été un jour reconnu par un marin du *Conqueror*. Il était ami avec le bosco du *Golden Star* et c’est ainsi que les choses se sont mises à bouger. Moi, je n’ai rien su à ce moment là. Ce n’est qu’un an après que nous avons reçu une lettre d’Oncle Douglas racontant ce qui s’était passé depuis mon enlèvement et où tu étais. Il disait aussi – et c’était capital pour moi – que mon bonheur était à Sydney auprès des Le Quellec. Avec papa et maman, nous avons donc décidé d’aller te rechercher sur ton île. Pour

cela, nous avons voulu prendre le *Golden Star* mais le pauvre bâtiment a coulé durant le voyage qui précédait...

– Le capitaine...

– A survécu. Par contre, il lui a fallu des mois pour se remettre. Ensuite, nous avons cherché un nouveau bâtiment. L'année suivante, nous sommes partis, avec un groupe de camarades, une idée malencontreuse de mes parents et qui en plus s'est mal terminée : mutinerie, naufrage sur une île déserte...

– Tu as un véritable don pour mettre des problèmes là où il n'y en a pas!!! Tout pourrait être simple et dès que tu y mets ton nez, cela devient une tragédie!

– Il existe des gens qui sont des catastrophes ambulantes. Je dois en être. Si j'étais toi, je me méfierais!

L'un et l'autre prenaient la chose avec légèreté et se taquinaient sans méchanceté.

– Comment êtes-vous sortis de votre île déserte?

Emmanuel hésita.

– Le hasard? suggéra Ismaël.

– Non. J'ai pris une pirogue que nous avons construite pour les besoins de la pêche et je suis allé jusqu'à Nouméa chercher du secours...

– N'était-ce pas une entreprise un peu folle? demanda le marin, d'un air plus grave.

– Complètement insensée, tu veux dire. De la folie à l'état brut. C'est d'ailleurs ce qui a précipité le drame. Nous avons été sauvés et sommes revenus à Sydney. Seulement, j'étais dans un état physique et moral lamentable. Chacun a cru que c'était lié à une trop grosse fatigue, que ce n'était qu'un dégoût provisoire de l'existence. C'était beaucoup plus sérieux que cela. J'étais comme brisé. Rien ne m'intéressait de la vie normale...

– Tu étais comme sur le *Golden Star*? Tu n'avais plus de goût à la vie?

– Non, c'était très différent. Simplement, je n'arrivais plus à me réadapter au monde civilisé après ces mois très durs. Je ne t'apprendrai pas qu'il est sans doute plus difficile de vivre avec des gens très différents de soi que dans la solitude... Tu as certainement expérimenté cela avec ton trio anglais...

Ismaël se contenta de sourire finement, une lueur d'humour dans ses yeux verts.

– Parle moi plutôt de ce retour à la civilisation. Qu'est-ce qui te gênait?

– Tout. Je ne trouvais plus mes repères. J'avais perdu beaucoup d'illusions. J'avais découvert la haine, la jalousie, la méchanceté, mes propres limites aussi, bien sûr. J'avais trop vu la mort de près. Celle qui vous est imposée par la violence des autres ou par la cruauté de la nature. Je pensais à cela. Je pensais à toi que je n'avais pas pu retrouver. A un de mes camarades que j'avais tué, à mes racines ou plutôt à mon absence de racines, bref à l'échec de ma vie...

– Quel échec? Tu es bien exigeant.

– Quand on ne va pas fort, on voit tout en noir. Bref, ballotté entre ces rivages inhospitaliers, j'ai franchi le pas vers un gouffre de quatre ans...

– Tu avais quel âge?

– Bientôt quinze ans. J'ai fui la maison pour te rechercher. Je me disais qu'en te retrouvant, je pourrais recommencer à vivre normalement, que je pourrais enfin me poser. Je me suis alors embarqué comme passager clandestin...

– C'est malin!

– Comme tu dis ! Cela te prouve que malgré mon intelligence, je n'étais pas franchement dans mon état normal. Tu imagines la réaction du capitaine quand j'ai été découvert. Seule ma renommée –le voyage de Nouméa avait laissé des traces– m'a valu d'échapper au grand plongeon. Mais la situation n'était guère brillante. Pour me réconforter, je songeais à mon retour à Sydney : je venais de comprendre que je m'étais comporté en idiot. Je me croyais totalement dégrisé et sain d'esprit. Donc, puisque je voulais retourner à Sydney, le mieux était de me débrouiller pour y arriver. Que crois-tu que j'ai fait ?... Je te le donne en mille ! Dès que j'ai pu, j'ai déserté pour retrouver un embarquement qui m'amènerait dans la bonne direction. Tu vois que j'avais encore des progrès à faire en maturité et sagesse. J'étais encore complètement fou, mais je ne le savais pas, ce qui me rendait imprévisible et dangereux dans mes actes. Je croyais de bonne foi agir pour mon bien et celui de mes parents... Moins d'une journée après cette décision idiote, j'étais pris dans une rafle par un recruteur de main d'œuvre à destination des îles Samoa.

– Non, Emmanuel ! s'écria le marin, horrifié. Tu ne peux cumuler à ce point !

– Eh bien, si, mon pauvre ami ! Ce n'est pas de l'invention, malheureusement. Très très vite, j'ai compris que ma stupidité avait de désastreuses conséquences et que l'esclavage qui allait être le mien comme celui d'autres innocents me conduirait à la mort. Je me suis alors juré de survivre, là, sur le bateau qui m'entraînait si loin de la civilisation. Survivre à tout prix. Tu n'imagines pas ce que cela a voulu dire. C'était la négation de tout ce qui avait toujours fait mon idéal, le reniement du modèle de mes parents, le tien, de celui d'oncle Douglas ou d'autres modèles. Le reniement d'une foi chrétienne que j'avais cru et souhaité un moment faire mienne...

Les yeux d'Emmanuel avaient pris un éclat lapidaire, plein d'angoisse et d'effroi. Ismaël ne pouvait rien faire d'autre que de prier. Il savait que le pire était à venir.

– Dans les champs auxquels j'étais affectés, je me suis vite fait remarquer. A la différence de mes compagnons d'infortune, j'étais un européen. Le contremaître m'a emmené chez le régisseur qui, en découvrant que je n'étais pas inepte au maniement du crayon et que je calculais bien, m'a nommé son secrétaire particulier. J'échappais ainsi aux durs travaux des champs et à une mort rapide. Mais non à la déchéance. Elle est venue très vite. Ce serment de survivre que je m'étais fait conduisait au vol, à la délation, au mensonge, au faux témoignage. Je me moquais des autres esclaves. Pour me sortir des mauvais pas, j'inventais des histoires fausses, je les faisais punir si cela servait mes intérêts. Ma conscience ou ce qui en restait me reprochait cet égoïsme criminel mais je me défendais en l'assurant que c'était provisoire, le temps de sortir de l'enfer. Le régisseur n'a pas tardé à me haïr pour deux raisons principales : j'étais éduqué, bien plus que lui et il en était jaloux ; d'autre part, j'étais un monstre d'amoralité. Il avait pourtant besoin de mes services. C'est pour cela qu'il ne m'a pas tué quand le maître est mort quelques mois après mon arrivée. Mais il me faisait surveiller constamment parce qu'il redoutait ce que j'étais capable de faire. Il était persuadé que j'allais le tuer pour prendre sa place. Ce n'était pas ce qui m'intéressait. Partir était une idée fixe. Je rongais mon frein. J'attendais le moment propice. Il ne s'agissait pas de renouveler les bêtises d'avant. Plus le régisseur avait peur, plus il était cruel envers moi. Nous vivions sur nos gardes, l'un et l'autre. Cela ne pouvait que mal finir. Fidèle à ma résolution, un jour, j'ai dû le tuer pour me protéger. Dans la foulée,

j'ai supprimé trois témoins terrorisés. En sortant ensuite dans le parc, j'aurais facilement planté mon couteau dans tout ce qui bougeait, mais soudain, j'ai compris que je m'étais comporté comme un fou, à nouveau et qu'il fallait que je me débrouille pour quitter la plantation dans les plus brefs délais. L'affolement m'a gagné. Si on découvrait que j'avais tué le régisseur, j'étais un homme mort et dans ce cas là, adieu Sydney, adieu mes chers parents... Or, j'étais prisonnier, j'avais une fois de plus agi de manière totalement inconséquente. Je me suis précipité au débarcadère qui tenait lieu de port. Peut-être y avait-il un navire en partance ? A quelques encablures, il y avait effectivement un bâtiment. Je me suis jeté à l'eau pour le rejoindre. N'étais-je pas un prisonnier qui cherchait à recouvrer sa liberté ? Je me disais que je saurais bien plaider ma cause. Comme prévu, j'ai été bien accueilli. Et pour cause. Ce voilier qui relâchait était un navire de pirates venu commettre des exactions sur la plantation. Ma présence était providentielle pour eux. D'autant plus que je ne faisais pas dans le scrupule de me venger des mois horribles que j'avais passé dans cet endroit. Ce n'est qu'après avoir levé l'ancre et repris la mer que l'exaltation étant tombée, je me suis aperçu que j'étais tombé dans l'enfer. Ce qui avait précédé n'était rien à côté. Ma chute ne s'arrêtait pas et à chaque fois, j'en étais responsable.

Emmanuel s'arrêta. Il avait parlé calmement, avec une lenteur inhabituelle comme s'il lui avait fallu faire d'insurmontables efforts pour s'exprimer et donc se détacher de son personnage. La gorge desséchée autant par ce long discours que par l'émotion, il fit quelques pas pour aller boire à la source toute proche et passer de l'eau fraîche sur son visage. Puis, il revint vers son compagnon qui se contentait de le regarder avec infiniment de compassion, sans un mot. Qu'eût-il dit, d'ailleurs, qui pût convenir ?

– Tu veux la suite ? demanda le jeune homme, d'un ton goguenard. Ce n'était déjà pas très joli. Ce sera pire. Bien pire !

– Parle, murmura le marin qui, tout en devinant ce que cela pouvait lui coûter, savait aussi qu'il avait besoin d'en passer par les mots pour commencer à se reconstruire.

– Tu veux que je continue à défigurer honteusement le tableau de celui que tu aimais ?...

– Je ne cesse pas de t'aimer, Emmanuel. Envers et contre tout. L'amitié ne renie pas. L'amitié ne juge pas. Et tu le sais bien...

Le jeune homme déglutit avec difficulté.

– Oui, répondit-il pesamment. Oui, je le sais. Mais tout cela est tellement monstrueux une fois que c'est étalé sous les yeux de quelqu'un d'autre. C'est encore plus horrible. Je me demande comment j'ai pu descendre si bas, avec une certaine forme de conscience et de volonté... De lucidité aussi. C'est peut-être ce qui me fait le plus frémir. Dans ce cas, pourquoi ne recommencerais-je pas ?

Il poussa un profond soupir.

– La suite est brève, bien que j'ignore combien de temps elle a duré. Quand je suis arrivé ici, je croyais avoir trente ans. Je n'en avais que dix-huit. Bon, pour en revenir à cette époque, dès que j'ai découvert que depuis des mois, peut-être des années, je m'étais comporté comme un fieffé imbécile, j'ai basculé complètement. Au lieu de faire du crime un moyen pour retrouver mes parents et ma liberté, il est devenu une fin en soi. Perdu pour perdu, autant que ce soit avec panache ! La haine de moi me donnait toutes les ressources criminelles. Tom Brown, le capitaine de la *Jane-Mary*, a compris très vite le parti qu'il pouvait tirer de mon état d'esprit. Il sut par quel raffinement de cruauté déchaîner

mes instincts de sauvagerie les plus extrêmes. Je n'ai pas tardé à devenir le plus redoutable de ses lieutenants parce que ma volonté de destruction puisait sa source dans une philosophie de l'existence qui faisait exister le mal pour le mal. Cela rejoignait ses idées. De plus, j'étais un marin accompli ce qui me permettait de lui rendre de grands services. Mais lui, comme les autres avant lui, me redoutait. Je n'aurais eu aucun scrupule à le tuer. Il soufflait donc le chaud et le froid, ne m'autorisant jamais à dépasser certaines limites. Si je les franchissais, ce qui m'arrivait, il m'humiliait ou m'affamait. Puis, il dirigeait ma haine aiguisée vers de perspectives plus souriantes : nous attaquions un bâtiment et là, je me métamorphosais en diable, tuant, torturant, affamant à mon tour. Je n'avais aucun remords. Au contraire, c'était de la joie, un plaisir abject qui le soulevait vers des sommets de délectation. Quand j'agissais ainsi, je me sentais libre de tout. Et je me vengeais des avanies subies.

Le jeune homme, perdu dans ses souvenirs fit une longue pause qu'Ismaël, respectueux de sa souffrance, ne chercha pas à abrégier.

– Et puis, un jour, le passé est revenu m'éblouir et me montrer brutalement l'étendue de ma déchéance. Pour la première fois, il y avait des femmes à bord du voilier que nous avions pris à l'abordage. Le reste, tu le sais...

Le Gallois sentit approcher le moment où il allait devoir être extrêmement prudent. La manière dont son ami avait escamoté la fin de son histoire n'était pas anodine pour qui connaissait l'inavouable secret. Elle avait élevé un mur infranchissable. Or la renaissance ne pourrait jaillir qu'en crevant l'abcès qu'il entourait.

– C'est bref! fit le marin avec un sourire désarmant. Juste au moment où commence sans doute ta rédemption!

Emmanuel serra les dents, rougit, pâlit, regarda son ami d'un air mauvais et resta muet, le visage farouche. Fag-End n'était pas loin. Il se leva brusquement.

Ismaël attendit un instant avant de murmurer :

– Est-ce que je me trompe en imaginant que ce reste, depuis l'abordage jusqu'à cet instant précis, est le plus pénible de tous tes souvenirs?

Il parlait avec cette infinie douceur qu'il savait mettre dans les occasions délicates. Emmanuel demeura immobile quelques instants, puis lui tourna le dos, fit même plusieurs pas pour s'éloigner avant de s'arrêter. Visiblement, il n'était guère à l'aise et se demandait comment réagir.

– Alors, mon petit...

Cette appellation si affectueuse brisa les défenses du malheureux qui, avec un atroce sanglot, dévala la pente du ruisseau. Lorsqu'il se jeta à terre, Ismaël était déjà à ses côtés, l'entourant d'un bras fraternel. Parler était inutile. Il fallait être là, aimer sans réserve, attendre, consoler, tenir contre lui le corps torturé, souillé, mais vivant. Emmanuel ne se rebiffa pas. Il avait trop besoin de cette présence forte et chaleureuse, lui qui avait quitté son père et sa mère depuis tant d'années. Il pleura sans retenue pendant de longues minutes puis, le paroxysme de son angoisse passée, il se dégagea et s'assit au bord du ruisseau.

– Pardonne-moi, Ismaël...

– De quoi? Ton cœur déborde, laisse-le parler, s'épancher quand il en éprouve le besoin. Il n'y a que toi et moi.

– Tu es tellement réconfortant, Ismaël. Je me sens si bien quand tu es à mes côtés. Tu me donnes la force qui me manque...

– C’est que tu te permets d’être un enfant avec moi, ce que tu ne t’autorises avec personne d’autre, surtout pas avec toi-même ! Tu dois apprendre la confiance...

– Et l’humilité, ajouta le garçon en souriant. Devant toi, j’accepterai peut-être de montrer mes faiblesses. Je crois l’avoir déjà fait, d’ailleurs...

– Et je t’en suis fort reconnaissant, parce que ce n’était pas facile pour toi. Que dirais-tu de terminer tes récits...

– Mais tu sais tout, maintenant...

– Non. Je ne sais pas comment s’est passée la fin de ton séjour sur la *Jane-Mary*.

– Je t’ai dit. C’est parce qu’il y avait des femmes prisonnières que j’ai repris une sorte de conscience. Parce que soudain, j’ai revu maman. Et je n’ai pas supporté de voir comment mes compagnons traitaient des femmes. Je voulais bien tuer, mais il m’était impossible de m’associer à cette débauche collective. Quelque chose en moi m’empêchait de descendre cette dernière marche d’infamie.

Il se tut, puis sous le regard insistant de son ami, il poussa un soupir avant de continuer.

– Quand Tom Brown m’a proposé Anne, sa propriété en tant que capitaine, j’ai refusé. Trois femmes étaient déjà mortes après avoir été les jouets de ces crapules. Il ne restait plus que cette enfant terrorisée. Comment aurais-je pu la toucher ? J’aurais plutôt voulu la tuer pour qu’elle échappe à son destin...

– Tu l’aimais déjà ?

– Non, je n’en étais pas là. Même si mon amour pour elle a ses racines dans ce drame qui nous a liés en nous séparant !

– Comment Tom Brown a-t-il réagi ? Il ne devait pas être habitué à ce que son... esclave se révolte...

La question d’Ismaël rebondit sur une surface impassible.

– Il s’est moqué de moi, répondit Emmanuel avec un calme impressionnant. Il m’a ridiculisé, puis, la tempête est venue et nous avons eu autre chose à faire qu’à nous occuper de femmes...

Ismaël n’aurait jamais pensé que son ami fût aussi maître de lui dans ces circonstances. Mais cette tranquillité, par son exagération même sonnait faux. Elle était dure, impitoyable, fermée.

– Pour une fois, Tom Brown était bien indulgent à ton égard. Ce n’était pourtant pas dans ses habitudes, si j’ai bien compris, de tolérer que tu ne te comportes pas comme il le souhaitait.

Emmanuel regardait ailleurs. Très pâle.

– C’est ainsi.

Après un silence prolongé, le marin dit très clairement :

– Tu mens !

Comme s’il avait été mordu par une vipère, le jeune homme se dressa, prêt à frapper en retour. Cela ne dura qu’un instant. Le suivant, ses épaules s’affaissèrent. Le combat était trop inégal. Sa poitrine se soulevait de manière saccadée. Son visage s’était convulsé, ses yeux hurlaient l’indicible.

Ismaël n’avait pas bougé. C’était sciemment qu’il avait percé l’abcès du bistouri de son accusation, sachant que sans prendre les grands moyens, il y aurait eu peu de chances pour que son ami trouve en lui le courage de parler. Ce n’était pas par besoin de savoir, puisqu’il savait déjà, qu’il voulait entendre les mots de l’horreur. C’était parce qu’il était convaincu que seule leur venue

au jour permettrait une renaissance et une guérison. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait gardé le silence.

Emmanuel se retourna vers le marin, terrible dans sa souffrance.

– Oui, je mens ! Je ne peux que mentir ! Par lâcheté ! Par pudeur ! Par honte ! Par dégoût !

Le crescendo devenait insoutenable. La tension nerveuse eut raison du garçon qui, plié en deux par des spasmes de rejet, fut secoué de hauts le cœur et finit par vomir violemment. Ismaël, les yeux pleins de larmes, respirait à peine devant le cataclysme qu'il avait provoqué. Pour un peu, il se serait senti mal lui aussi.

– Ah, tu veux savoir ? Tu veux te souiller à mon contact ? Tu veux que je m'avilisse encore devant toi en te disant toute la vérité ? Eh bien, écoute et garde ta foi, elle va être secouée ! Tu as très bien compris que Brown ne pouvait laisser impunie la rebuffade d'un Fag-End ! Après les coups, la faim, il ne lui restait pas beaucoup d'autres supplices s'il voulait me garder encore utile pour la suite. Alors, il a visé ce qu'il y avait de plus sordide, de plus infamant. Puisque j'avais osé refuser Anne, il... il... m'a lancé en pâture à son équipage pour que je perde jusqu'à ce que j'avais de plus intime... Voilà, maintenant tu sais pourquoi j'ai menti ! Ne penses-tu pas que tu aurais mieux fait de ne pas chercher à savoir ?

Pour toute réponse, Ismaël se jeta à son cou en pleurant. Il n'en pouvait plus d'émotion. Il avait voulu qu'Emmanuel crève l'abcès et en était peut-être encore plus meurtri que lui. Entendre ces terribles mots, cette odieuse réalité de sa bouche même, alors qu'il restait encore l'enfant si innocent de Londres et d'Australie, c'était une épreuve qu'il n'avait pas imaginée aussi pénible.

– Pardonne-moi, murmura le jeune homme, plus doucement, en étreignant son ami. Je n'aurais pas dû te faire si mal. Pourquoi m'as-tu provoqué ainsi ?

– Tu avais besoin de parler. Si je n'avais pas insisté de manière indécente, tu n'aurais rien dit.

– Et alors ? C'est affreux de penser que tu sais, toi aussi...

– L'amitié, c'est aussi cela, Emmanuel. Etre là dans les moments les plus sombres comme dans les plus heureux. Même si on ne peut partager totalement. Il n'y a qu'Anne qui puisse vraiment compatir à ce que tu as vécu...

– Hélas, gronda le garçon d'un air lugubre.

– Pourquoi «hélas» ? Je dirais que c'est plutôt une chance pour vous deux. Vous êtes blessés de la même manière. Vous serez donc beaucoup plus à l'écoute des sentiments l'un de l'autre, des réticences, des peurs. A condition que l'un et l'autre vous sachiez parler sans tabou, dans la liberté de votre amour. Vous aurez des difficultés dans votre vie de couple, il ne faut pas le nier. Maintenant, je sais que vous êtes tous les deux des écorchés vifs. Le dialogue sera donc essentiel. Je crois qu'Anne est capable de parler. Mais j'ai plus de doute sur toi !

– Tu es injuste ! Qu'est-ce que je viens de faire, sinon de te dévoiler les tréfonds de ma turpitude ?

– Une fois n'est pas coutume, mon petit.

A cette appellation, Emmanuel consentit à sourire. Malgré les années qui s'étaient écoulées, Ismaël ne restait-il pas toujours son «petit papa» comme il se plaisait à le nommer quand il l'avait rencontré ? Et lui, le pirate repenté était-il autre chose qu'un enfant aspirant à la sécurité familiale ?

– Et même si tu as l'impression d'avoir beaucoup parlé, je reste sur ma faim. Tu n'as fait qu'effleurer ta vie.

– Tu es insatiable, se plaignit le jeune homme. Mais j'ai une question pour toi : tu voyais sans crainte Fag-End épouser Anne. Emmanuel Le Quellec peut-il agir de même ?

– Pourquoi non ? Ne va pas chercher encore des prétextes. Je croyais que nous avions écarté toutes les embûches... Parle-moi plutôt de tes parents de Sydney, de ta vie là-bas, de ton enfance. De la musique...

Le visage d'Emmanuel s'illumina. Une partie de la nuit se passa à évoquer les chers absents qu'il n'avait cessé d'aimer jusque dans sa déchéance.

Chapitre 13

Les îliens furent fort surpris, le lendemain de cette journée fort remplie durant laquelle ils n'avaient pas aperçu leurs deux compagnons, de découvrir le visage tuméfié de l'un d'eux. Emmanuel qui avait complètement oublié l'incident et qui ne se voyait pas chercha frénétiquement une cause plausible aux couleurs variées qui entouraient son œil. Ismaël, lui, n'hésita pas.

– Nous avons eu un petit règlement de comptes, avoua-t-il avec honnêteté. J'ai perdu mon sang-froid et Em... Fag-End est bien bon de ne pas m'en vouloir...

L'alerte avait été chaude. Heureusement, tout à leur stupéfaction de découvrir en leur doux ami un pugiliste de premier ordre, ni Julian, ni Christopher ne remarquèrent que le marin avait failli se tromper de nom. Il ne fallait plus tarder avant de dire la vérité à la communauté.

– Fallait-il qu'il vous ait énervé ! grommela le docteur en lançant un regard peu aimable au jeune homme.

Dans l'après-midi, Ismaël se retrouva aux ateliers avec Julian Wilde ce qui allait lui permettre de s'acquitter de sa mission. Ce fut le professeur qui parla le premier.

– J'ignorais que vous fussiez si violent, mon cher ! Vous ne cesserez donc jamais de m'étonner ? Quand je pense qu'à une époque, je vous croyais imperméable à toute émotion ! Vous n'y êtes pas allé de main morte, dites donc. Dans des circonstances normales, je ne dis pas, mais Fag-End est à peine remis de son accident. Un choc à la tête n'est pas le mieux venu. Je suppose que notre pirate a fait des siennes. Il a du mal à se conformer à l'image qu'il veut donner et le vieil homme resurgit pour tuer le nouveau. N'est-ce pas un peu cela ?

Le marin secoua la tête.

– Pas du tout. Il est sur une excellente voie. Seulement, en parlant, il m'a obligé à avoir une autre vision sur mon passé et c'était si douloureux que j'ai très mal réagi, comme vous pouvez le constater. Je sais malheureusement être très impulsif.

– Je l'ai découvert. Cela vous rend plus humain. Parfois, votre admirable calme et votre maîtrise sont exaspérants.

– Je suis désolé ! répliqua Ismaël en souriant malgré tout. Sur un autre sujet, monsieur Wilde, vous avez beaucoup d'affection pour notre petite Anne, si je ne me trompe...

Un air de profond attendrissement adoucit les traits sévères du professeur.

– J'avoue que grâce à elle, à sa jeunesse, à son charme, à sa simplicité, ma vie actuelle est moins sinistre qu'elle ne l'a été. Elle a mis de l'animation

sur cette île. J'ai moins l'impression d'avoir fait une monumentale erreur en quittant Oxford et en mettant en place mon projet.

– Pourrions-nous affirmer que vous vous sentez parfois investi d'un rôle, comment dire, paternel, envers elle ?

Les yeux gris de l'anglais s'acérèrent.

– Je croyais être resté discret. Je n'ai aucun droit à revendiquer cette place. Vous allez m'inquiéter si vous avez remarqué ce que j'éprouve secrètement.

– Pourquoi vous inquiéter ? Ces sentiments ne sont-ils pas tout à votre louange ?

– Je doute qu'Anne en soit ravie. Je ne suis qu'un vieux barbon...

– Vous seriez étonné de savoir combien elle vous apprécie.

– Je le suis sincèrement. Elle ne me témoigne guère de confiance...

– Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'en éprouve pas. D'ailleurs, vous allez bientôt pouvoir vous en assurer. Car je suis chargé par... Fag-End d'une mission auprès de vous...

– Oh ! Je vous écoute.

Ismaël se recueillit un instant. L'heure était délicate.

– Eh bien, c'est au père d'Anne Emily que je m'adresse aujourd'hui pour lui demander d'accorder à... Fag-End la main de sa fille...

Il n'eût pas plus tôt terminé que le professeur, blanc de fureur, lui rétorqua :

– Qu'est-ce que cette histoire à dormir debout ? Que racontez-vous là ? Dans quel pétrin vous êtes-vous mis ? Je pensais que vous aviez un peu plus de bon sens ! Votre amitié pour Fag-End, votre bonté à son égard vous aveuglent ! Ah, vous avez voulu faire de moi le père d'Anne. Eh bien, je vais assumer mes responsabilités. Ne me parlez plus jamais de cela. Et dites de ma part à Fag-End qu'il se comporte comme un goujat !

– Rien que cela ! s'exclama Ismaël, tout décontenancé par une telle virulence.

– Trouvez un autre mot qui convienne à tant d'impudence ! Je commençais à croire ce pirate sur la bonne voie. Il en est loin pour oser se comporter ainsi. Et avec votre complicité, qui plus est ! Raynes, où avez-vous la tête de jouer les vieilles tantes entremetteuses ? Pourquoi vous abaisser à son niveau ? Vous ?

– Qu'y a-t-il de si choquant ? demanda le marin avec effort.

– Etes-vous donc inconscient ? Raynes, ouvrez les yeux ! Abandonnez un instant votre rêve idéaliste. Il s'agit d'un pirate, d'un criminel. Certes, je vous le concède, il s'est amendé considérablement. Mais de là à prétendre se marier en tout bien tout honneur à une fleur aussi fraîche que l'est Anne ! Pauvre enfant ! Avez-vous pensé à elle, mon ami ? A l'insulte que serait pour elle la question que vous m'avez posée ? Elle qui vit déjà si difficilement avec les hommes que nous sommes, comment pourrait-elle accepter cette idée de mariage ? Quelle outrecuidance de la part de Fag-End ! Il me déçoit énormément !

– Ne pensez-vous donc pas qu'Anne puisse avoir des raisons de l'aimer ? insista le Gallois.

– De la sympathie, de la reconnaissance, de la compassion, si vous voulez. Mais pas d'amour !

– Il est cependant de votre devoir, maintenant que je vous ai informé du désir d'... de Fag-End de le transmettre à l'intéressée...

– A Anne ? Jamais !

– Vous ne pouvez l'écarter d'une décision qui la concerne !

– Si je peux. Puisque vous m'avez institué son substitut paternel !

– Monsieur Wilde, si j'avais pensé que vous réagissiez si mal, j'aurais parlé directement à Anne...

– C'est bien heureux que vous ne l'ayez pas fait ! Et ne vous avisez pas de le faire maintenant !

– Et pourquoi non ? Elle a le droit de...

– Anne a le droit de quoi ?

La voix toujours brève, un peu tendue de la jeune fille, arrivée à l'improviste par un de ces hasards malicieux figea les deux hommes dans un silence soudain et embarrassé.

– On se dispute beaucoup sur cette île depuis deux jours, poursuivit-elle d'autant plus naturelle et espiègle qu'elle ignorait le sujet de la conversation. Hier, c'était vous, mon cher Ismaël, qui essayiez de défigurer notre pauvre Fag-End. Aujourd'hui, je vous trouve aux prises avec monsieur Wilde. Doit-il redouter vos poings agiles ?

– Les miens, non. Les tiens peut-être ?

– Oh, cela se corse. Vous vous disputiez à cause de moi. Ai-je le droit d'en savoir davantage ? Je vois à votre tête, monsieur Wilde, que vous êtes d'une humeur massacrant.

– Je le suis et j'ai toutes les raisons de l'être, rétorqua le professeur d'un ton rogue. En plus, c'est pour vous que je me bats contre Ismaël...

– Fichtre !

– Faites-moi grâce de votre gaîté ! La situation n'a rien d'amusant !

– Si vous m'en disiez plus, ce serait plus facile d'avoir le comportement adapté !

– Je n'ai rien à vous dire !

Le visage ouvert et souriant se rembrunit aussi vite qu'un ciel d'été voilé par des nuages d'orage. Anne reprenait ses attitudes de défiance orgueilleuse comme à chaque fois qu'elle avait le sentiment que son état de femme lui valait une humiliation ou un traitement privilégié.

– Ismaël parlera donc !

– Il se taira !

– Vous n'avez rien à lui dicter. C'est un homme libre ! Parlez, Ismaël !

– Raynes ! Je vous interdis !

– Monsieur Wilde, cessez de jouer au despote ! Est-ce que vous imaginez que je vais accepter que vous disiez des choses dans mon dos ? Je ne suis peut-être qu'une femme, mais j'ai droit au même respect que vous tous. Je ne veux pas de vos silences condescendants !

Rien ne se passait comme prévu. Le marin en était désolé. Il avait cru annoncer une joyeuse nouvelle au professeur et celui-ci avait réagi avec parti pris et dureté, incapable d'échapper à des schémas traditionnels. Était-ce vraiment monstrueux que Fag-End et Anne soient amoureux l'un de l'autre ? Il ne le pensait pas, mais peut-être se trompait-il ?

– Eh bien, soit ! Vous voulez savoir ! Vous allez savoir. Je sais que vous serez une vraie teigne tant que je ne vous aurai pas dit la vérité. Alors, la voilà. Votre ami Raynes vient de se dégrader au point de se faire le porte-parole de Fag-End...

– Jusque là, je ne vois là rien de bien dégradant ! rétorqua la jeune fille, les yeux étincelants.

– Attendez de savoir ce qu'il m'a dit. Il a osé parodier une demande en mariage...

En une fraction de seconde, Anne comprit ce qui s'était passé et la raison de la colère du professeur. Elle décida de se venger de cette méchanceté qui apparaissait au grand jour et dont elle ne voulait pas connaître les raisons.

– Ismaël veut m'épouser ? dit-elle avec une fausse ingénuité.

– Non, explosa Julian Wilde, exaspéré. Il s'agit de Fag-End ! Fag-End qui veut vous épouser ! Ne comprenez-vous pas l'insulte ? Ne comprenez-vous pas pourquoi je prends fait et cause pour vous ?

– Pour moi ? s'étonna la jeune fille. De quelle manière ? Sans m'en référer ? Sans m'assurer que je partage vos vues ?

– Mais c'est évident, voyons !

– Eh bien non, monsieur Wilde ! rétorqua Anne, avec hauteur, un peu narquoise. Il est vrai que je suis jeune et femme. C'est sans doute pour cela que je me sens flattée que l'on puisse condescendre à me demander en mariage. Quelle déchéance pour un homme de se marier !

– Fag-End est un pirate.

– Et alors ? Vous devriez vous en réjouir. Il chutera de moins haut pour me rejoindre.

– Anne ! s'écria le professeur sincèrement navré par la manière dont la jeune fille s'exprimait. Quel jeu jouez-vous ?

– Monsieur Wilde, répondit-elle d'une voix sombre, j'essaie de vous faire taire. J'essaie de vous montrer que vous ne gagnez rien à afficher des sentiments mesquins et de l'étroitesse d'esprit. Car Fag-End *était* un pirate. Il ne l'est plus. Vous l'insultez en le réduisant à ses crimes passés. C'est indigne de vous. Quant à vouloir m'épouser...

L'émotion la submergea. Julian Wilde se méprit sur les larmes qui coulaient sur son petit visage têtue. Elles ne pouvaient qu'être signe de dégoût pour tant d'outrecuidance.

– Vous irez lui porter ma réponse. La mienne. Pas la vôtre. Parce que moi, je dis «oui» !

Les yeux du professeur s'arrondirent en même temps qu'il comprenait le vrai sens du message.

– «Oui» ? Vous... Vous l'aimez donc ?

Cette question qu'elle jugeait stupide et inutile remit Anne en possession de sa combativité.

– Cela vous surprend ? rétorqua-t-elle, un peu méprisante.

Désarçonné autant par son attitude que par l'aveu de cet amour, il bafouilla :

– C'est... je... il...

– Je suis trop jeune pour décider ? Je ne suis qu'une orpheline sans le sou ? Je suis une faible femme trop ignorante pour savoir ce que j'éprouve, c'est cela ?

– Non, non... C'est... C'est lui qui...

– Qui n'est pas digne de moi, c'est cela que vous voulez dire ? Parce qu'il a eu un épisode de son passé dont il a à rougir ? Vous vous demandez comment je puis aimer un homme comme lui qui a fait couler tant de sang innocent ? Eh bien, monsieur Wilde, vous me présenteriez des princes, des savants, des Adonis, des millionnaires que je choisirais toujours mon Fag-End. Voyez-vous, c'est moi qui ai peur de ne pas être digne de lui, parce que je sais que je ne lui arrive pas à la cheville.

Julian Wilde, franchement dépassé par les événements, secoua la tête d'un air résigné et, abandonnant là son travail, le marin et la jeune fille, s'éloigna

d'un pas lourd. Dès qu'il eût fermé la porte derrière lui, Anne, épuisée par sa lutte, s'effondra en larmes dans les bras d'Ismaël.

Le professeur attendit quelques jours avant de trouver la force d'affronter en tête à tête le pirate auquel il s'était promis de donner une réponse. Il était très mal à l'aise, n'étant pas fier de lui. Il avait maintenu dans la boue un homme qui faisait tout ce qu'il pouvait pour rejeter son passé de criminel. Il s'était montré très injuste à son égard, sans motif autre que celui de sa colère et son incompréhension devant une union avec le membre le plus fragile de l'île. Car Fag-End ne méritait pas de n'être considéré que comme un pirate. Il avait le droit de ne plus l'être. Seulement, épouser Anne ? Non, c'était plus que Julian pouvait accepter.

Malgré ses progrès d'intégration, Fag-End continuait à travailler le plus souvent seul. Pour lui parler, il fallait donc enjamber délibérément cette barrière qu'il élevait entre lui et les autres. Le professeur se trouvait toutes sortes de raisons, bonnes et mauvaises, pour reculer le moment où il devrait le sortir de son isolement. En temps ordinaire, s'il ne s'était agi que de lui demander de l'aide, il n'aurait pas tant hésité. Là, c'était tout différent. Mais il fallait franchir le pas.

Fag-End l'accueillit à sa manière habituelle, avec un regard appuyé et amical, au moment où, son ouvrage achevé, il s'apprêtait à rentrer à Liberty House.

– Vous êtes soucieux, monsieur Wilde, dit-il comme le professeur tournait en rond dans la laiterie.

Ravi de cette perche tendue, Julian rétorqua :

– Non. Mécontent et furieux de l'être.

– Vous souhaitez en parler ? demanda l'ancien pirate d'un ton grave.

– Oui. D'ailleurs vous savez bien ce qui m'amène. Vous devez attendre ce moment depuis une semaine. N'avez-vous pas confié une mission à Raynes ?

– En effet. Et elle vous contrarie.

– C'est un euphémisme, explosa le professeur. Je suis hors de moi !

– A cause de ma demande ou de la réponse à cette demande ?

– Des deux ! Vous n'auriez jamais dû entraîner Anne dans votre folie ! Vous avez perdu toute décence ! Vous avez profité honteusement de la situation et de la position de faiblesse de cette enfant ! Elle est beaucoup trop jeune pour se marier !

– Monsieur Wilde, dans l'affaire, ce n'est pas ce que vous pensez qui est important, c'est ce qu'Anne pense !

– Je dis que son jugement est altérée par votre pernicieuse influence. Puisque Raynes m'a demandé ce que j'en pense, je refuse.

Fag-End le considéra avec tristesse.

– Je croyais que vous aviez commencé à voir en moi un être humain et non plus seulement un pirate. Dois-je en conclure que je ne serai jamais délivré du poids de mon passé et que je n'ai pas le droit d'accéder à une vie normale ?

– Je pensais que vous auriez l'intelligence de comprendre qu'il y a des limites impossibles à ignorer pour un homme qui, justement, essaie de revenir à une vie honnête.

– Pour vous donc, je suis exclu de toute forme d'amour ?

– C'est une question de dignité. L'amour est une belle chose. Il devrait vous dire que par amour, justement, vous n'allez pas offrir n'importe quoi à la femme que vous aimez !

– L'amour n'est-il pas rédempteur ?

– Vous ne voulez vraiment rien comprendre !

– Mais vous non plus, monsieur Wilde, répondit mélancoliquement le jeune homme. Vous avez raison, je suis totalement indigne de l'amour qu'Anne a pour moi. Seulement, elle m'aime vraiment, comme moi je l'aime. Qu'y pouvons-nous ? N'est-ce pas quelque chose de merveilleux par lequel nous allons tous les deux pouvoir grandir ? Aussi indigne que je sois de l'amour de cette enfant, c'est dans sa sève que je vais puiser la force de devenir totalement honnête.

– Si vous avez pris votre décision, à quoi rimait cette stupide demande en mariage par l'entremise de Raynes ?

– Il n'y avait rien de stupide quand nous en avons parlé avec monsieur Raynes. C'était peut-être d'une incroyable naïveté que de vouloir vous associer à ce bonheur tout nouveau qui ensoleillait notre vie. Nous pensions que vous partageriez notre joie ! Au lieu de cela...

– Au lieu de cela, interrompit le professeur avec animation, je vous renvoie sans égard votre passé en insistant dessus sans vous faire crédit de votre transformation. C'est faire preuve de beaucoup de bassesse, je le reconnais. Vous ne méritez pas cela... Me pardonneriez-vous ?

A cette demande soudaine et pleine d'humilité de l'orgueilleux professeur, le jeune homme sourit avec bienveillance, surpris de ce brusque changement d'attitude.

– Vous êtes tout pardonné, monsieur Wilde. Il est certain que vous pouvez difficilement oublier ce que j'ai été en arrivant ici.

– J'ai été mesquin. Vous m'en voyez désolé. Il faut dire que je suis franchement démuné devant tout ce qui touche à l'amour !

– Nous le sommes tous, vous savez !

Le soir même, Anne et Fag-End se faisaient leurs confidences, allongés sur la plage en compagnie d'Almeda qui aimait toujours sortir avec eux. Le jeune homme ne parla pas de la réception plutôt fraîche que sa demande en mariage avait reçu de la part de Julian Wilde, mais profita de l'occasion pour apprendre à sa future femme qui elle épousait réellement, un être sans racines, au parcours chaotique et qui répondait au nom d'Emmanuel Le Quellec.

– Nous allons former une belle paire, tous les deux, répondit Anne en souriant. Toi, tu ne sais pas d'où tu viens. Moi, je suis orpheline. Mon père est mort peu après ma naissance. Il était pêcheur. Un jour, il n'est pas revenu. J'avais des frères et sœurs plus âgés, mais ils sont morts aussi. De maladie. Ma mère n'ayant plus que moi s'est embarquée pour la Chine afin d'y retrouver son frère aîné qui avait réussi dans les affaires. Je suis partie avec elle. Mais maman était affaiblie par tous ces deuils et cette longue traversée. Mon oncle l'a recueillie pour la mettre en terre peu après son arrivée. Sa femme et lui m'ont élevé comme la fille qu'ils n'avaient pas eue. Le résultat, tu le connais !

– Et il est adorable ! s'écria Emmanuel en l'embrassant. Mais alors, que faisais-tu au large des Samoa ?

– Mon oncle et ma tante étaient morts, me laissant toute leur fortune. La Chine n'était pas sûre pour une étrangère seule et je devais regagner l'Angleterre avec quelques serviteurs fidèles.

– L'Angleterre ? Par les Samoa ?

Anne ouvrit des grands yeux.

– Pourquoi dis-tu cela ? Ce n'est pas la route habituelle ?

– Pas franchement... L'équipage te paraissait de confiance ?

– Tu me demandes cela, à moi ? Que puis-je en savoir ?

– Pardon, ma chérie, je divague. Revenons à toi...

– A nous... Tu vois, rien ne me retient nulle part. Je n'ai plus rien. Ni papiers, ni argent. Toi au moins, tu as une famille que tu vas rejoindre un jour. J'espère qu'elle m'acceptera !

– Si elle m'a accepté, tu imagines bien qu'elle ne va pas te rejeter !

– J'ai hâte que l'ami d'Ismaël revienne pour faire sa connaissance. Le temps va nous paraître long en l'attendant. Nos compagnons sont bien gentils, mais on s'en lasse... Que feras-tu plus tard, quand nous serons à Sydney ? Tu ne m'as pas dit comment tu gagnerais ta vie... Tu ne seras pas marin, au moins ?

– Seulement pour mon plaisir. Non, je pense me remettre sérieusement à la musique. Voilà des années que je n'ai pas travaillé par la force des circonstances et je sais que mes erreurs viennent en grande partie du fait que j'ai été privé de l'absence d'instrument à ma disposition. Je voudrais composer aussi. Parfois, j'ai tellement de musique dans ma tête et je suis obligé de la garder pour moi.

– La musique ? Tu es musicien ?

– Je l'étais. C'était ma vie quand j'étais plus jeune. Et puis, quand j'ai basculé, la musique est partie avec le reste. Ici, je n'ai pas encore eu le temps d'éprouver beaucoup de manque parce que je devais lutter sur d'autres fronts, mais maintenant que je vais mieux, j'ai besoin de jouer et de composer.

– On peut vivre de sa musique ? demanda Anne en ouvrant des yeux ronds, à la fois fascinée et très inquiète de ce qu'elle découvrait. Jusqu'alors, elle n'avait pas vraiment envisagé l'avenir autrement que sur l'île. Elle était prête à faire sa vie avec un ancien pirate reconverti dans les travaux des champs, pas encore avec un artiste qui vivait dans un monde autre que le sien. Les abîmes qui s'ouvraient devant elle à cette perspective lui donnaient le vertige. La métamorphose de Fag-End en Emmanuel Le Quellec n'était pas qu'un simple changement d'identité. Elle se demanda si elle ne serait pas sentie plus confortable si son fiancé était resté un simple marin devenu pirate.

– Je l'ignore, ma chérie ! répondit Emmanuel d'un ton enjoué. Quand j'étais jeune, je ne me préoccupais pas de ce genre de questions matérielles... Mais je pourrai donner des leçons. Je suis sûr qu'il y aura du travail pour moi ! Cela t'inquiète ?

– Un peu, avoua Anne. Moi qui ne connais rien à la musique... Je suis une fille toute simple, tu sais...

– Que j'adore. Mes frères non plus ne connaissent rien à la musique. Et papa pas grand-chose !

Malgré les assurances du jeune homme, Anne demeura mal à l'aise, tellement que le lendemain, la voyant sombre et distraite, Ismaël crut nécessaire de lui demander ce qui n'allait pas. Elle résistait rarement à la sollicitude fraternelle du Gallois. Sachant désormais combien Emmanuel et lui étaient proches, elle n'hésita pas à lui faire part de ses angoisses.

Le marin ne la détrompa pas. Tout petit, Emmanuel était en effet un musicien précoce qui jouait aussi bien du piano que du violon.

– Nous n'avons rien de commun ! sanglota Anne à cette information. C'est affreux. Nous ne pouvons nous marier !

– Voyons, Anne ! s'écria Ismaël, ne sachant s'il devait rire ou se mettre en colère devant cette réaction imprévue. Réfléchis un peu. Il y a quelques jours, tu t'enflammais contre monsieur Wilde qui refusait ton mariage avec un pirate soi-disant indigne de toi. Et maintenant que le pirate s'est transformé en un talentueux musicien, c'est toi qui parles de rompre. C'est ridicule.

– Mais je ne suis pas du même monde que lui...

– Il n'y a qu'un monde, Anne, celui de ceux qui s'aiment et qui veulent poursuivre un projet de vie ensemble... N'oublie pas la terrible fragilité d'Emmanuel qui, malgré sa merveilleuse famille d'exception ignore et ignorera toujours tout de ses origines. Il est peut-être musicien, mais il est surtout un jeune homme auquel tu peux beaucoup donner, même si tu ne connais pas une note de musique. Crois-tu que notre amitié soit basée sur ses compétences artistiques ou intellectuelles ?

L'affaire était désormais trop engagée pour ne pas être révélée aux deux îliens qui vivaient encore sans s'être aperçus de rien. Alan Connel prit la nouvelle à sa manière tranquille, manifestant aussitôt sa satisfaction et formant de sincères vœux pour le jeune couple. Il paraissait vraiment heureux, lui qu'on ne pouvait accuser d'exagération dans l'expression de ses sentiments.

Du côté de Christopher, ce fut tout le contraire. L'annonce de l'union «contre nature» des deux jeunes gens déclencha un ouragan d'insultes et de moqueries. Il tourna en dérision l'amour du pirate, lui reprochant d'avoir pour unique ambition celle d'offrir à Anne d'être une «madame Fag-End». Il fut si violent, si gratuitement méchant qu'Anne, après un moment de révolte, s'effondra en larmes et qu'Emmanuel, désolé, se mura dans un silence digne et douloureux. Qu'eût-il pu dire et faire ? Christopher Lawrence l'avait classé à jamais dans la catégorie des criminels. Il y était enfermé comme un Hindou dans sa caste de naissance. Un homme qui avait tenté de l'étrangler et de l'abattre ne méritait aucune indulgence, même s'il avait agi parce qu'il était à demi fou de peur et de souffrance. Coupable ou non. Responsable ou non. Peu importait. Il n'oublierait pas le mal qui lui avait été fait. Qu'un pareil individu osât convoler en justes noces avec une fillette de dix-sept ans était pour lui le scandale absolu.

Heureusement, Julian Wilde sut le faire, sinon changer d'avis, du moins taire. Il connaissait aussi assez son ami pour savoir qu'il en disait souvent beaucoup plus qu'il ne le pensait et que sa colère s'alimentait d'elle-même. En bref, le docteur se faisait plus méchant qu'il ne l'était au fond de lui. Mais il aurait estimé s'humilier s'il avait admis être touché par des sentiments comme l'amitié, l'affection, la compassion... Se serait-il abaissé à manifester de l'attendrissement ou de la bienveillance à l'égard d'un homme qu'il aurait, par le passé, égorgé sans le moindre remords ?

Le mariage fut fixé une quinzaine de jours plus tard. Emmanuel et Anne s'en montrèrent surpris. Ils pensaient, dans leur impatience juvénile, que la chose aurait eu lieu dans le prolongement de ces «fiançailles» peu ordinaires. Julian Wilde hocha la tête en rétorquant qu'il fallait leur laisser le temps de «s'organiser». Derrière ce mot se cachait une réalité fort sympathique. Ce célibataire endurci dont personne ne savait s'il avait jamais éprouvé les émois de l'amour avait eu l'idée de construire une maison particulière pour les nouveaux mariés afin qu'ils puissent y avoir leur indépendance et leur intimité. Il déclina toute offre d'aide, sauf celle de Raynes et de Connel. Christopher Lawrence ne se proposa pas, mais il le regretta quand il comprit qu'en restant à la ferme, il se condamnait à subir la présence de son ennemi, affecté comme lui aux travaux des champs. Anne, apprenant la décision du professeur, lui sauta au cou en l'appelant «Oncle Julian». Le brave homme, peu habitué à de telles démonstrations, en ressortit tout ému et pris d'un sérieux besoin de se moucher. Plus le temps passait, plus il appréciait cette fillette spontanée qui maniait

la gentillesse autant que la fougue bourrue. Et il devait s'avouer qu'il éprouvait un sentiment de satisfaction naïve à l'idée d'être plus proche dans le cœur d'Anne que ne l'était Christopher Lawrence qu'elle traitait de manière fort cavalière quand ce n'était pas grossière. Emmanuel, plus réservé, se contenta d'un regard lumineux dans lequel il était malaisé de retrouver le feu haineux ou torturé de l'ancien pirate Fag-End. Était-il possible qu'un homme fût un tel Janus ?

Pour la plus grande satisfaction du docteur, le jeune homme fut quasiment invisible durant les quinze jours que dura la construction de Sea View, ainsi nommée en raison de sa splendide perspective sur la Baie Orientale. Il fit le minimum nécessaire auprès des animaux et des cultures. Où disparaissait-il ? Que faisait-il ? Chacun, le crut de bonne foi assez paresseux, bien que ce ne fût pas une de ses caractéristiques essentielles. Toutefois, il avait le droit de l'être après avoir donné tant de son temps et de son énergie à la colonie les mois précédents. On l'apercevait sur la grève, comme s'il se promenait sans but. Absorbé dans ses pensées au point de croiser ses compagnons sans les voir, il semblait étranger à tout ce qui se passait. Ce fut Ismaël qui devina ce qui se passait.

– Il compose ! dit-il en réponse aux commentaires désobligeants de Christopher Lawrence – dépité de se retrouver seul à faire l'essentiel du travail – et de Julian Wilde, perplexe devant une attitude inhabituelle.

Le professeur comprit aussitôt. N'avait-il pas passé des jours et des nuits, dans sa jeunesse, à se triturer l'esprit dans la volonté de trouver une solution à un épineux problème mathématique ? Si Emmanuel Le Quellec était musicien, comme le prétendait Ismaël, quoi d'étonnant à ce qu'il se coupât du monde pour plonger dans le sien ? C'était bon de se dire qu'il n'était plus le seul à s'enthousiasmer pour une simple idée ! Même dans un domaine différent, l'ancien pirate était un frère. Autrefois, il le soupçonnait, maintenant, il en était sûr.

Lorsque la maison fut achevée, Julian Wilde consentit à ce que le « mariage » fût célébré en bonne et due forme par celui que tous, croyants, incroyants et agnostiques, reconnaissaient pour être le chef spirituel de l'île. D'ailleurs, les principaux intéressés souhaitaient de tout cœur une vraie bénédiction nuptiale malgré leurs convictions religieuses peu orthodoxes en raison d'un passé mouvementé. Emmanuel surtout questionnait toujours sa foi, ce qui ne l'empêchait pas de mettre Dieu au centre de sa vie, Le bourlinguant, Le contestant, Le critiquant, mais revenant toujours à Lui dans un acte d'abandon. Ne Lui devait-il pas d'être revenu à l'honnêteté et à la vie, ni d'avoir retrouvé enfin son cher Ismaël ?

Le Gallois endossa sans difficulté ce rôle de guide, de ministre de Dieu qu'on lui imposait en quelque sorte. Il était à la fois fort ému et rayonnant. Aurait-il imaginé, six mois plus tôt, en ramenant sur l'île le corps déchiqueté de Fag-End qu'il aurait la joie de célébrer son union en sachant qu'il s'agissait de son ami de toujours ? Que de chemin avait été parcouru durant ces longues semaines ! Et pas seulement par les deux rescapés de la *Jane-Mary*. C'était la communauté tout entière qui s'était transformée.

De cette confrontation avec des extrêmes de souffrance avait jailli la vérité de chacun des îliens. Ainsi que le marin l'avait deviné, les premières semaines avaient été rudes pour un groupe englué dans sa routine et son indifférence. Un instant menacé d'explosion, il avait trouvé de nouveaux repères. Ceux qui

s'étaient crus ennemis s'étaient unis. Les modérés étaient devenus extrémistes. Les discrets avaient pris la première place. Mais plus que tout, c'était l'amour qui avait été le grand vainqueur de ce bain dans les eaux de l'épreuve. C'était cela qu'ils célébraient tous ce jour là, derrière l'idylle individuelle de deux des leurs. Et c'était parce qu'il avait lui-même compris qu'il n'était pas sorti indemne de l'aventure que Christopher Lawrence, goguenard pour dissimuler combien il était touché, consentit à honorer la fête de sa présence. Il faillit le regretter quand Ismaël donna à Anne le petit portrait de la commode en lui disant qu'elle devait en être la dépositaire puisque l'original était désormais sous leurs yeux. Il poussa les hauts cris en demandant quelle était cette nouvelle supercherie. Le marin lui expliqua aussi calmement que possible le lien entre la peinture et Emmanuel Le Quellec. Ce dernier, pressentant un éclat du docteur à la rougeur de son teint, se hâta de détourner l'attention de tous en présentant à sa jeune femme un rouleau de papiers retenus par un ruban.

Chacun l'observa défaire le nœud et découvrit en même temps qu'elle des feuilles noircies d'une écriture nerveuse et minuscule. Ils reconnurent sans hésitation une partition, fruit des quinze jours de retraite qui, contrairement à ce que pensait Christopher Lawrence, n'avaient pas été improductifs. Anne, bouleversée, lisait et relisait sans se lasser la dédicace, rien que pour elle, de cette romance pour piano et violon. Elle avait là un formidable témoignage d'amour.

Une nouvelle ère s'ouvrit dès lors pour la communauté de l'île de l'Indépendance. Pour la deuxième fois, les pièces de l'échiquier étaient mélangées et replacées différemment. Les quatre célibataires – qui par choix, qui par fatalité – se retrouvèrent seuls à Liberty House avec l'impression d'être dans une maison vide. Il leur semblait avoir été amputés d'une partie de leur vie. Le calme d'antan revenu dans ces pièces souvent bouleversées par un séisme ou une tornade avait des résonances morbides. Julian Wilde se fit le porte-parole de tous en ces termes, un soir de désarroi : « ce lieu est devenu sinistre, depuis que Fag-End n'est plus là pour se taire ». Le rire de Christopher Lawrence à cette remarque sonna faux.

La cérémonie achevée, Anne et Emmanuel gagnèrent Sea View seuls, désormais mari et femme et aucunement préparés à une vie conjugale. Certes, ils s'aimaient sincèrement, passionnément même, sans s'imaginer ce que cela pouvait représenter dans leur quotidien. Malgré leurs expériences, en raison d'elles, ils étaient tous deux très immatures, ignorants de la vie et profondément blessés par elle. Ils en prirent conscience ce soir là, lorsqu'ils quittèrent les îliens. Là où ils allaient, il n'y avait personne pour les guider, ni père, ni mère, ni personne. Ils s'aperçurent que, jusqu'au bout, ils avaient secrètement espéré un éclat de Christopher Lawrence qui leur aurait ainsi fait reculer le moment fatal où ils se retrouvaient en tête à tête. Anne, terrifiée par la réalité à laquelle elle avait pleinement adhéré quelques heures plus tôt, se rétracta, inaccessible, hostile, n'ayant à sa disposition qu'un rejet massif.

Devant pareil retournement de situation qui aurait été éprouvant pour tout être normalement constitué, Emmanuel commença par douter. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Il ne voulait qu'une chose, le bonheur de sa femme et il lui semblait être la personnification de son malheur. Les premiers jours furent horribles. Il fut traité en pestiféré. Il n'eut plus d'autre ressource que de fuir. Alors, il se replia sur lui-même, comme à chaque fois qu'il souffrait trop. Cette attitude d'Anne lui rappelait trop celle de Yannick, sur Nedeleg Island. Mais au

lieu de s'enfoncer dans l'autodestruction comme à cette époque, il jeta toutes ses forces dans le travail, cherchant à apaiser son esprit dans le surmenage. Les îliens s'en étonnèrent à peine.

Il n'y eut qu'Ismaël parce qu'il était toujours réceptif à son environnement, à sentir très vite que quelque chose clochait. Et il ne tarda pas à avoir le fin mot de l'histoire parce que la jeune femme, quasi désespérée, navrée de se trouver dans une impasse, se tourna vers lui pour le faire endosser le rôle de confident. Elle était torturée d'une culpabilité qu'elle ne pouvait porter seule. Elle comprenait combien Emmanuel la respectait en ne s'imposant pas à elle et en s'éloignant d'elle. Tant de délicatesse la brisait d'amour mais dès qu'elle était devant lui, son instinct de femme humiliée était le plus fort. Elle ne parvenait à raisonner sainement que lorsqu'elle était éloignée de lui. Elle déversa toutes ses angoisses dans les oreilles attentives de celui dont elle avait fait un frère aîné. Ismaël écouta tout, chercha à démêler les contradictions, les appels, les vraies peurs, les angoisses essentielles, les doutes existentiels. Il n'avait rien d'un expert. Il était seulement présent et compatissant. Sans chercher à trouver impérativement des réponses et des solutions. Il n'était pas là pour cela. Mais il pouvait aider Anne à réfléchir, à mûrir, à se rassurer. Il pouvait aussi intervenir auprès de son ami dont il sentait la détresse sans que jamais un mot ne s'échappât de sa bouche pouvant lui laisser imaginer qu'il vivait un drame personnel. Tout passait dans le regard et dans cet activisme débridé ressuscitant le Fag-End des débuts, celui qui trouvait un apaisement dans l'épuisement de ses forces physiques. Alors, sans être sollicité, Ismaël glissait ici une parole d'encouragement, là une allusion, osait un conseil, émettait une opinion, manifestait dans la moindre de ses attitudes sa parfaite conscience de la situation et son entière discrétion. Jamais il ne serait autorisé une question.

Emmanuel, tout en gardant le silence, se trouvait bien de cette compréhension tacite. Elle lui évitait de mettre des mots sur ce qui le concernait de manière si intime et lui procurait un infini réconfort. Petit à petit, il acquérait la conviction qu'il n'était pas en lui-même le problème d'Anne mais que celle-ci devait affronter ses propres démons et qu'au lieu de fuir comme il le faisait par égard pour elle, il devait se rapprocher d'elle afin de les affronter ensemble. Homme de silence, il se courba à l'exigence du dialogue, ce qui était pour lui un acte héroïque. Lui, cet être discret, secret même, habitué à renfermer sur lui ses souffrances les plus aigues, ses déchirements les plus cruels, s'obligea à mettre des mots sur ses sentiments. Pour qui connaissait ses réticences à s'exprimer, quelle merveilleuse preuve d'amour il donnait là !

Lentement, grâce à cette volonté commune qu'ils avaient de s'accorder et de s'aimer quelles que soient les difficultés, les jeunes gens trouvèrent enfin un terrain stable sous leurs pieds. Parce qu'ils avaient su s'écouter, s'entendre, se parler, ils comprenaient désormais comment chacun d'eux fonctionnait. Tandis que l'un explosait, l'autre se renfermait comme une huître. Mais c'était la même douleur de base qui dictait leur comportement : la défiance instinctive, l'incapacité viscérale à faire confiance d'emblée.

Les semaines passèrent. Ismaël, l'ami par excellence, se tenait proche et vigilant, sans jamais franchir les limites invisibles que la délicatesse savait reconnaître. Forts de cet appui, les habitants de l'île de l'Indépendance purent enfin accéder à une vraie existence de paix.

Avec le départ d'Emmanuel Le Quellec de Liberty House, le calme y était revenu. Voyant moins cet individu qu'il ne parvenait pas à aimer, savait-on

pourquoi, Christopher Lawrence avait moins de raison de se mettre en colère et d'irriter ses compagnons par son comportement outrancier. D'ailleurs, le jeune homme ne prêtait guère à la critique : il continuait à travailler d'arrache-pied pour le bien commun et se montrait d'une humeur égale et d'une discrétion exemplaire. On ne pouvait l'accuser de se montrer envahissant ou de faire preuve d'un verbiage déplacé. Il écoutait toujours beaucoup plus qu'il ne parlait, pensif et vigilant. Son silence n'était jamais indifférence ou repli égoïste sur lui-même. Simplement, il estimait que les autres étaient mieux placés que lui pour s'exprimer. Julian Wilde qui se souvenait des conversations lors de sa convalescence, était celui qui hésitait le moins à le sortir de sa réserve. Il savait qu'il y avait là une intelligence vive, un esprit en alerte, une source de créativité qui ne méritaient pas de demeurer sous le boisseau. Il lui semblait désolant que de pareils dons ne profitent pas à tous. Mais Emmanuel restait ce qu'il avait été, de nature taciturne, un trait de caractère que les dernières années avaient encore accentué. Il souffrait aussi considérablement d'être privé de son exutoire naturel. Alors, il se contentait de composer un peu et, lorsqu'il se sentait submergé par l'angoisse de n'avoir aucun instrument à sa disposition, il s'étourdissait de travail. La crise passait pour revenir quelques jours ou quelques semaines après. Pour essayer d'y remédier, il prit l'habitude de sculpter le bois ce qui lui permettait au moins de créer et de produire un objet d'art.

Dans cette existence désormais paisible et dans l'attente de la venue du *Conqueror*, Anne fit brusquement bouger les choses en révélant à son mari qu'elle était enceinte.

Emmanuel fut comme fou. Un instant abasourdi par la nouvelle, il entraîna sa femme dans un tourbillon endiablé au milieu de la pièce avant de se figer, affolé par les conséquences physiques que cet élan fougueux risquait d'avoir sur la maternité future de sa bien-aimée. Puis, la réalité vint le frapper comme un boomerang. Lui, Fag-End allait être père ? Lui, Emmanuel Le Quellec ? Père ? Lui ?

Submergé par ses émotions, il supplia Anne de le laisser partir quelques jours dans la montagne pour apprivoiser cette paternité tout neuve.

– Va, mon amour ! Va crier ta joie dans un cadre à sa mesure ! Va composer ! Cela fait un mois que je pressentais cette petite vie en moi mais je voulais vraiment en être sûre pour te l'annoncer. Je comprends que c'est un choc pour toi ! Va te remettre et reviens vite que nous préparions notre nid pour notre bébé...

Emmanuel l'embrassa avant de disparaître à ses yeux. Sea View était trop petit pour contenir l'excès de ses sentiments.

Père... Il allait être père... Qu'est-ce que cela voulait dire d'être père ? Fag-End pouvait-il l'être ? Et Emmanuel Le Quellec ? Quelle responsabilité ! Saurait-il l'assumer après ces années indignes ? Que savait-il du rôle de père, d'ailleurs ? Il ne connaissait pas son géniteur. Son premier remplacement officiel avait été ce monstre de Harrison qui n'était intéressé que par son talent. Heureusement, d'autres figures avaient surgi pour prendre cette place vacante : le comte d'Arran pendant quelques mois trop brefs, Ismaël, naturellement, mais de manière quasi désincarnée, et, pour finir, le merveilleux Yves Le Quellec. C'était lui son vrai père, son modèle de paternité : cet homme si sympathique, ouvert, disponible et proche de ses enfants, attentionné, présent, solide. Oui, c'était le mot. Solide comme le granite de sa Bretagne natale. Un appui sur lequel il était possible de grandir, de se tenir debout en sachant qu'on n'était

pas seul. Yves Le Quellec avait toutes les qualités. Emmanuel n'aurait pu rêver mieux. Mais qu'il était loin de son modèle dont il n'avait ni le calme, ni la modération, ni la patience, ni cet équilibre intérieur qui sécurise ceux qui gravitent autour de lui. Dans un coup de folie, il avait rejeté ce père et cette mère admirables croyant mieux savoir qu'eux et être capable de voler de ses propres ailes. Il découvrait qu'il n'était qu'un bambin ne sachant rien de la vie, même si celle-ci ne l'avait pas épargné en multipliant les épreuves et les expériences douloureuses. Comment devenir père dans ces conditions ? Qu'allait-il pouvoir apporter à son enfant et à sa femme ? Car Anne avait désormais besoin de lui non seulement comme époux mais comme père de son enfant. Or, qui était-il, lui qu'on avait arraché à ses parents ? Que saurait-il transmettre ? Pourrait-il donner cette sécurité qu'il n'avait pas connue et dont l'absence avait fait de lui un être tellement vulnérable ? La vie serait-elle plus bienveillante à l'égard de son enfant qu'elle ne l'avait été pour lui ? Comment être certain qu'une catastrophe ne se préparait pas dans le secret ? Comment protéger ces êtres qu'il aimait plus que tout des aléas de l'existence ? Y avait-il une solution, un acte, une promesse qui éloigneraient le danger de leur tête ?

Emmanuel, accablé par sa responsabilité et l'immensité d'une tâche pour laquelle il n'était pas préparé, prit sa tête dans ses mains et se mit à prier.

Table des matières

Chapitre 1	3
Chapitre 2	15
Chapitre 3	31
Chapitre 4	45
Chapitre 5	57
Chapitre 6	69
Chapitre 7	81
Chapitre 8	93
Chapitre 9	103
Chapitre 10	115
Chapitre 11	127
Chapitre 12	141
Chapitre 13	157